U d'/of OTTAWA
39003002442464

1-2-67

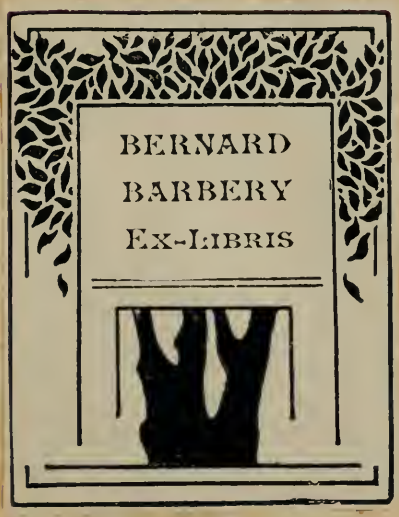
LB 25
200

ŒUVRES

DE M.

DE LAMARTINE.

TOME I.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE N° 14.

ŒUVRES

DE M.

DE LAMARTINE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

PREMIÈRES MÉDITATIONS POÉTIQUES.

LA MORT DE SOCRATE.

ÉPITRES ET POÉSIES DIVERSES.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

LIBRAIRIE DE FURNE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

M DCCC XXXII.

Universitas
BIBLIOTHECA

28.345

PQ
2325
A1
1832
v.1

pas de thème plus facile à broder. C'est d'ailleurs toujours amusant et la Buissonnière spirituellement enguirlandée de quelques visages neufs ne fait pas exception. La femme artiste qui revient dans son pays après certaines frasques pour y être reçue à bras ouverts, car elle est riche et célèbre, mérite même une mention particulière.

La Messe de onze heures et demie, par Fernand Médine. Gens de province troublés par un Parisien sans morale qui s'ennuie. Adultère, idylle tragique et brusque départ du Parisien désennuyé. Toutes les messes de onze heures ne sont pas encore dites pour lui. Il a perdu une âme, il a sauvé un corps et il demeure un corps sans âme ballotté entre le désir de la bonté et le tourment d'avoir à se fuir lui-même. Il reviendra peut-être tout à fait converti, très vieux.

Reine du Sabbat, par Gilbert Lallier. Si c'est pour justifier la couverture... féodale du livre que cela se passe du temps de Jeanne de Montfort, il y a tout de même lieu de regretter la langue par trop modern style de ces passions moyen-âgeuses. Il est vrai que les amants depuis deux mille ans disent la même chose : « Chéri ! mon aimé, mon adoré !... » Pourquoi diable cela me choque-t-il ? J'imagine que c'est moi qui ai le caractère mal fait.

Contes d'Orient et d'Occident, par Charles Castor. *Le Müazen* n'est pourtant par gai du tout. Ce pauvre garçon qui titube sur le bord de l'abîme et finit par y choir, parce qu'il a bu la liqueur des infidèles. Mais il y a le cuisinier des *Ambassadeurs* faisant la popote au fond du désert, qui est assez finement drôle.

Fantômes et Fantoches, par Vincent Saint-Vincent. Des récits mi-fantastiques, mi-scientifiques. J'aime bien la naissance du fabuleux iguan-odon et la théorie du grain de blé égyptien était digne d'inspirer l'incomparable Wells. Je me souviens qu'à l'occasion de son roman sur l'ange-oiseau et homme, je regrettais que le Jules Verne nouveau n'eût pas fait sortir son céleste personnage d'un œuf conservé au fond d'une caverne dans toutes les conditions que réunit l'auteur des *Vacances de M. Dupont*, autour de sa monstrueuse éclosion. M. Davray, le spirituel traducteur de Wells, à qui l'on dédie cette fort jolie nouvelle, s'en souvient-il ? J'ai pris un grand plaisir aux enseignements du bonhomme Gambertin et vraiment sa mort affreuse me met en deuil, puisque j'avais trouvé mon maître !...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations ;* Mercure de France. — René Doumic : *Lettres d'Elvire à Lamartine ;* Hachette. — Memento.

M. Léon Séché, poursuivant ses études d'histoire romantique, nous donne aujourd'hui un beau volume, orné de gravures et d'autogra-

phes : **Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations**. C'est une étude vivante, où la critique littéraire s'appuie sur des faits précis, sur la vie du poète. Elvire prend ici une grande importance littéraire, puisqu'elle fut la source, très pure, nous affirme M. Séché, des *Méditations*. Ce fut son amour qui orienta l'âme de Lamartine vers cette religiosité poétique qui caractérise son œuvre, en révélant le poète à lui-même. Elvire eut ainsi, par reflet, une influence sur toute une période littéraire, sur toute une génération d'amants. Elle symbolisa l'Amour romantique, qui n'était pas nécessairement platonique, mais aimait à se concevoir surhumain et à s'appuyer sur de l'éternité. Les sourires d'Elvire, ses désirs, ses ardeurs, ses pleurs, ses douleurs, ses regrets, chantés par Lamartine, furent répétés par mille et mille bouches de femmes. Que d'amants ont pris conscience de leurs sentiments dans les *Méditations*, que d'amants peut-être se sont refusés à l'amour charnel pour être plus semblables à Elvire. Le romantisme fut une belle maladie : Elvire, malade et poitrinaire, le symbolise décidément bien.

Elle fut longtemps, cette Muse, considérée comme une abstraction, une création du poète. Sans doute Lamartine l'a stylisée, mais celle qu'elle fut en réalité, et que M. Séché fait revivre dans son ouvrage, demeure une belle figure, mystérieuse encore, malgré de précis documents.

Femme très ardente, créée pour toutes les voluptés de l'amour réel, sa chair trop délicate ne les aurait pu accueillir : toute la chaleur de son sang monta à son cerveau, et cela produisit un merveilleux flamboiement. Cet amour impossible aurait créé en elle un sentiment voluptueux et religieux d'une grande puissance, un sentiment nouveau, où le désir, sans issue, gardait toute son intensité. Préludes perpétuels que la mort éternisa : le poète conserva toute sa vie l'image de cette femme, belle, amoureuse, pleine de désirs, dont il n'aurait connu que les baisers de la bouche. Peut-être, dans cette hypothèse, une seconde rencontre au bord du lac eût-elle provoqué le sacrifice ; mais, mourante, Elvire ne put se rendre au rendez-vous ; elle le fixa au delà de la mort. Lamartine, par amour, voulut y croire ; il écrivit *le Lac :* la poésie lamartinienne était née

Le point de départ de cette étude de M. Séché fut la publication dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er fév. 1905) des **Lettres d'Elvire à Lamartine** (depuis réunies en une plaquette) ; lettres échappées à la destruction de sa correspondance, et seuls documents qui nous restent pour caractériser cette liaison, sentimentale et amoureusement filiale. Le commentaire dont M. Doumic enveloppe cette correspondance, affirme ce qu'il est difficile de prouver, la réalité effective de cette double passion. « Combien, dit-il, nous voilà loin de cet amour sans trouble qu'on nous donnait pour n'être que la

communion de deux âmes ! Et quelle joie nous éprouvons à retrouver la vie palpitante et la réalité complexe du cœur humain. »

Les quelques lettres d'Elvire publiées ici ne prouvent pas tant que cela; elles promettent seulement, elles indiquent que les deux amants ne peuvent échapper à la double attraction qui les approche charnellement de plus en plus l'un de l'autre. Ils ont joué au fils et à la mère; ils ont essayé de se prouver qu'ils ne pouvaient être que cela; mais ils sont à peine dupes de leur marivaudage sentimental, déjà leurs bouches s'unissent, et les voilà près de l'inceste. La mort seule, je crois, interrompit la logique de l'aventure. Ce dénouement du hasard eut peut-être son influence sur Lamartine, en perpétuant un sentiment qui se fût consumé de lui-même.

Les lettres d'Elvire ne permettent pas d'affirmations (1); elles sont brûlantes, mais douloureuses et n'ont pas cette plénitude de bonheur que donne l'amour heureux, mais plutôt cette sorte de regret que donnent les situations fausses. Les amants voudraient classer leur amour, se persuader qu'il est au-dessus de la vie. Mais rien n'est au-dessus de la vie. Il faut comprendre aussi que la poésie, ici, a stylisé l'aventure; les poètes sont des hommes : ils vivent, et des auteurs, qui de leur propre vie font de l'art. Elvire n'était que malade, lorsque Lamartine, sur les bords du *Lac* qu' « elle » ne devait pas revoir, composait sa *Méditation :* ses sentiments étaient fixés, sa douleur cristallisée. Un peu plus tard, lorsqu'il demandait beaucoup de détails sur les derniers moments de sa chère morte, le poète songeait au *Crucifix*. Et, en somme, c'est ce qu'il y a de plus intéressant, la douleur qui crée un poète.

L'accusation de M. Doumic scandalisa M. Séché; il le dit :

J'en fus scandalisé et presque aussi contrarié que M. de Monthérot (propriétaire actuel du château de Saint-Point) qui ne croyait certainement pas, en confiant à M. Doumic ces lettres d'Elvire, lui fournir des armes pour attaquer sa vertu.

D'ailleurs cette étude de M. Doumic parut insuffisante à M. Séché. Il fit des recherches et réussit à reconstituer la généalogie et toute la vie de cette Julie Bouchaud des Herrettes, qui devait devenir Mme Charles et l'inspiratrice de Lamartine.

Je ne puis ici, même en résumé, dire quelle fut la vie réelle de Julie Bouchaud. C'est un roman qu'il faut lire dans l'ouvrage de M. Séché (2). Elle avait vécu sept ou huit années de son enfance à Saint-

(1) Il faudrait retrouver les lettres égarées de Lamartine à son ami Aymon de Virieu ; elles seraient, paraît-il, beaucoup plus affirmatives que les documents publiés jusqu'à ce jour. Ces lettres n'ont sans doute pas été detruites. On me donne ce renseignement, à la dernière minute.

(2) Qui contient, en outre, d'autres très intéressants chapitres que je ne puis que citer : *La mère de Lamartine, Les Sources littéraires des Méditations, Les Manus-*

Domingue. Revenue en France, après la Révolution, elle épousa le chimiste Charles, séduit par sa beauté et sa pâleur de malade et de créole. De son côté, « elle éprouva pour lui une sympathie très vive, malgré l'énorme différence d'âge qu'il y avait entre eux ». Fêtée par la société parisienne, elle dédaigna vite ces succès mondains. Déjà malade et poitrinaire, sa santé demandait beaucoup de soins et de ménagements. Mais cet état de santé la prédisposait peut-être à l'amour; on sait avec quelle folie, les poitrinaires tendent vers l'amour, sans doute parce qu'intuitivement ils devinent la brièveté de leur vie. Son âme, préparée par la lecture de Rousseau, était prête et tapissée de sensibilité. Lamartine, lui aussi, était un fervent de Rousseau : le mélange de cette double réaction de sensibilité produisit la poésie lamartinienne.

Ce fut à Aix, où elle était allée chercher un peu de soleil et de santé, que Julie rencontra Lamartine. Ce qui est curieux, et ce que M. Séché explique bien, c'est l'état d'attente inquiète de ces deux âmes, qui, chacune, cherchent leur complément. Elles le trouvèrent : le hasard a quelquefois du génie. Lamartine avait 26 ans, elle 32. Ce que furent ces premiers quinze jours, on le devine ; ils essayèrent de s'expliquer la spontanéité de leur mutuelle tendresse et ne comprirent pas d'abord que ce n'était que de l'amour. Et ce n'est pas le seul exemple de l'amour qui se cache sous le masque de l'amitié. Mais l'amitié qui unit la bouche d'un homme aux lèvres d'une femme, est-ce de l'amitié? Elvire veut se le persuader. A son retour à Paris, elle écrit à son amant, qu'elle vient de presser maternellement dans ses bras:

Ne vous aimerai-je pas comme il (le ciel) le voudra, comme fils, comme ange, comme frère ? et vous, vous, cher enfant, ne lui avez-vous pas depuis longtemps promis de ne voir en moi que votre mère ?

Elle se souvient :

Chère vallée d'Aix! ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez, vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel! elles duraient comme notre amour, sans termes, sans bornes! elles auraient duré toute la vie ! Ici les voilà déjà troublées.

Ce sont ces « joies du ciel » qu'on a voulu transposer en joies charnelles. Ces joies du ciel ont sans doute une base physique, mais peut-être seulement, en ce qu'elles demeurent au seuil du désir. Et, ce qui prouve la volupté mystique de l'amour de Julie, c'est cette jalousie, cette vraie jalousie physique qu'elle éprouva envers Graziella, la première ébauche d'Elvire, lorsque Lamartine lui eut fait lire les premiers vers qu'il avait écrits à sa mémoire.

crits de Lamartine, etc. En appendice, cette curieuse étude : *Un précurseur de Lamartine, Charles Loyson*, et une lettre de Mme Bessonnet-Fabre sur *l'Ecriture et le portrait d'Elvire*, qui apporte une preuve de la chasteté de l'héroïne.

Je la vois telle que vous l'avez peinte, et je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Alphonse, il faut la lui garder et que moi je sois toujours votre mère. Vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre. Mais depuis je vois tout ce qu'était pour vous Elvire (ici Graziella), je vois bien aussi que ce n'est pas sans réflexion que vous avez senti que vous ne pouviez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela et si je pleure, c'est de n'avoir pas été placé sur votre route quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur se fût consumé par une autre.

Julie croyait qu'on n'aimait qu'une fois et s'imaginait que la petite pêcheuse de corail avait été cet amour. On se demande aussi, en lisant cette lettre, et les suivantes, si ce n'est pas Lamartine qui avait voulu restreindre ainsi leur tendresse.

N'avez-vous pas dit, ajouta-t-elle, ne suis-je pas sûre que vous avez pour moi une passion filiale. Cher Alphonse, je tâcherai qu'elle me suffise.

Et ceci n'est-il pas un aveu de sa chair :

L'ardeur de mon âme et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là ou que du moins il me fût permis de vous aimer d'amour et de tous les amours ! mais s'il faut vous le cacher, ô mon ange, si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai, Alphonse ! J'en demanderai à Dieu la force et il m'accordera de vous aimer en silence.

Son exaltation grandit encore chaque jour, à mesure que sa maladie augmente. Comme preuve de son amour, elle se disait « capable de tout quitter dans le monde, de se jeter à ses pieds et de lui dire : Disposez de moi, je suis votre esclave, je me perds, mais je suis heureuse, je vous ai tout sacrifié : réputation, honneur, état, que m'importe ? Je vous prouve que je vous adore. Vous n'en pouvez plus douter. C'est un assez beau sort que de mourir pour vous à tout ce que je chérissais avant vous. »

La jalousie, et ce désir d'être tout pour lui, et d'effacer, en lui, le souvenir de Graziella, l'eût sans doute menée, enfin ! dans les bras de son ange. Mais ce fut à Aix même, où il l'attendait, que Lamartine apprit la gravité de sa maladie et bientôt, à Milly, où il était retourné, sa mort. Dans une dernière lettre, elle lui disait son espoir de vivre, mais aussi sa résolution de devenir digne des « grâces immenses » que Dieu lui avait faites.

Qu'à présent, mon ami, vos lettres puissent toujours être lues par tout le monde. Je ne puis plus en recevoir d'autres et je ne le désire même pas... Adieu, mon ami, je vous aime comme une bonne et tendre mère toujours.

Toute sa vie, Lamartine porta le deuil de cette femme. Il ne se consola jamais, nous dit M. Séché. Cependant, il se remit vite à travail-

ler : « Les poètes, dit encore M. Séché, ne ressemblent pas au commun des mortels. Ils chantent, tandis qu'ils pleurent encore. C'est leur façon d'endormir leur mal,ou de l'éterniser. » A partir de ce moment, les chants de Lamartine devinrent définitifs; il avait trouvé sa note personnelle, voluptueusement religieuse, lamartinienne. Elvire, sans doute, fut pour beaucoup dans cette évolution, mais il faut ajouter aussi que Lamartine atteignait alors sa pleine maturité, et que de nombreux essais lui avaient enfin donné la maîtrise. Quel qu'en soit l'objet, l'amour est la meilleure culture personnelle ; la valeur individuelle d'une femme y ajoute encore. Et puis, décidément, cette liaison de ces deux êtres d'élite, était plus qu'un simple adultère ; de s'être surmontés l'un et l'autre, ils acquirent une intensité de sentiment vraiment surhumaine, ce qui ne veut pas dire supra-terrestre. Les grandes voluptés d'Elvire, au moins depuis son retour à Paris, furent d'imagination : elle passa ses dernières nuits à relire les lettres de son ami, à en cueillir les baisers: « Couvre-moi de baisers, disait Héloïse, je devinerai le reste (1). »

Pour finir, je résumerai ici les preuves que donne M. Séché, de la vertu de Julie. La correspondance de Lamartine avec Mlle de Canonge, où il lui parle de son amie. Mais surtout ce fait que Mme Charles, quelques jours avant de mourir, mit sous deux enveloppes qu'elle remit ensuite à son mari, à l'adresse d'Aymon de Virieu, leur ami commun, qu'elle attendait, les lettres de Lamartine. Si ces lettres avaient été de nature à la compromettre, ne les aurait-elle pas détruites ? En tout cas, elle n'aurait pas commis l'*imprudence* de les remettre à son mari.

Quant aux lettres que Lamartine dut sacrifier à des devoirs de prudence, leur destruction ne remonte pas à 1849, comme le dit M. Doumic, mais avant 1834 (lettre de Lamartine à Hyde de Neuville) et probablement, on devine pourquoi, au moment de son mariage.

MEMENTO. — La librairie Paul Delaplane continue la publication de ses manuels de littérature documentaire, à l'usage des classes, et, en général, de tous ceux qui veulent s'instruire. On trouve là, accompagnés de commentaires très simples et très clairs, les meilleurs textes des meilleurs auteurs. Voici *Montaigne et l'éducation du jugement*, par Gabriel Compayré; *la Fable*, par Léon Levrault (anthologie critique) ; *Le Dialogue*, par M. Roustan (Méthode et application).

JEAN DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

V. Delbos : *La Philosophie pratique de Kant ;* in-8°, Alcan, 1905. — Alfr. Fouillée : *Les Eléments sociologiques de la morale ;* in-8°, Alcan, 1905.

Le livre de M. V. Delbos sur **la philosophie pratique de**

(1) Cité par M. Séché, page 13.

SUR

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Deux grands écrivains, disons plus juste, deux grands poètes se partagent la France aujourd'hui, M. de Chateaubriand et M. de Lamartine. Tous les deux ils ont parlé à l'ame des peuples ce langage de passion et de vertu que les peuples entendent si bien; tous les deux ils ont réveillé, à peu de distance l'un de l'autre, le sens moral assoupi parmi nous. Quel enchantement ce fut pour notre époque quand, au milieu de tant d'insupportable décadence, ou de

plus insupportable innovation, elle se sentit plus délicieusement étonnée par *les Martyrs* et les *Méditations poétiques!* C'est une si grande consolation pour un peuple qui ne croit plus à rien, de croire encore à ses poètes! La poésie, dernière religion des peuples qui n'en ont plus!

A cette ressemblance morale qui unit si intimement nos deux grands écrivains, il faut ajouter une autre ressemblance qui n'échappera à personne. Tous les deux ils ont foi à la royauté comme ils ont foi à l'Evangile. Pour eux le malheur est une religion consacrée à deux fois. Pour eux, un trône détruit est comme un autel renversé, une chose digne de respect et de larmes, comme si elle était debout! Le chrétien s'assied sur les débris de cet autel, et il prie. Il s'agenouille au trône renversé, par cela même qu'il est renversé, et il se souvient. Alors, à force de débris et de ruines, il se trouve que le poète devient homme d'état. Lui seul possède l'intelligence de ces désastres au-delà des désastres vulgaires. Vous vous souvenez du discours de M. de Chateaubriand à la chambre des pairs, quand il fit ses adieux à la pairie; vous savez par cœur la dernière ode de Lamar-

tine pour sauver les prisonniers de Vincennes! Quelle éloquence des deux côtés! quel noble courage! quelle poésie et quelle ame! C'est ainsi qu'on se constitue poète national! Une révolution a beau passer sur la popularité de ces deux hommes, entraînant toutes les autres popularités et jetant aux gémonies ses favoris de la veille; ces deux hommes, poètes que rien n'abat et ne décourage, arrivent au rebours de cette révolution; ils la regardent en face et la tutoient, non pas en complices, mais en poètes; pour elle ils ont des paroles d'amertume et de pitié. N'importe, la révolution (toutes les révolutions se connaissent en poésie) adopte les deux poètes, elle les couvre de son manteau, elle les protège de son ombre, elle les écoute, quoi qu'ils disent; à eux seuls elle conserve leur renommée, leur indépendance, leur gloire et leur droit de tout dire. Il n'y a que de grands poètes qui aient de ces privilèges-là.

Aussi, voyez ce qui arrive! Depuis la révolution de juillet, on a fait deux éditions des œuvres complètes de M. de Chateaubriand. Ce livre, tout aristocrate autrefois, est devenu un livre populaire. Il s'est élevé au bon marché en librairie, cette chose si dif-

ficile à trouver, et si rare, et qui prouve plus que tout le reste tant d'admiration et de lecteurs !

Ce qui est arrivé à M. de Chateaubriand ne pouvait manquer d'arriver à Lamartine : il fallait bien qu'il eût, lui aussi, son bon marché, après avoir eu, lui aussi, et comme M. de Chateaubriand, son prix excessif. Lamartine, c'est le poète des belles ames, des nobles cœurs, des chastes passions; poète mélancolique et tendre, passionné et religieux! Il a eu des chants pour toutes nos joies, pour toutes nos tristesses, des consolations pour tous nos chagrins, des encouragemens pour toutes nos espérances; Lamartine a été pour nous, peuple découragé, un poète d'avenir; il a trouvé une langue toute nouvelle quand nous avions épuisé tous les langages, même le barbarisme. Il nous a prouvé à nous-mêmes, à nous malheureux qui en doutions, qu'on pouvait aimer, qu'on pouvait prier, qu'on pouvait souffrir encore. Lamartine a eu, avant nous et pour nous, toutes les croyances abolies, croyance à l'autel, croyance au trône, croyance à la postérité, croyance à un monde meilleur, croyance à la gloire! Grace à lui aussi, nous avons cru au génie. Quel poète! fécond, inépui-

sable, mélancolique, italien, français, chrétien, terrible, parlant à lord Byron face à face! Les *premières Méditations poétiques* ont fait une révolution dans le monde moral, révolution salutaire et morale cette fois. Une véritable contre-révolution à l'horrible poésie du *Werther* et de toute l'école allemande! révolution bienfaisante qui nous a quelque peu retrempés et rafraîchis dans une vertu que nous n'avons plus, l'espérance! Heureuse et bienfaisante poésie! elle a été pour nous l'oasis du désert, l'ombre et la source auprès desquelles on se repose au milieu des sables brûlans.

Depuis les *premières Méditations*, cette poésie a pris toutes les faces: elle s'est élevée d'une coudée aux *secondes Méditations*, ce chef-d'œuvre d'un style plus arrêté et plus correct, sans avoir rien perdu de sa souplesse et de son charme; après quoi sont venues les *Harmonies*. Les *Harmonies*, ce beau rêve d'un grand génie qui se repose, qui est poète à ses heures, aux plus belles heures! qui va, qui vient, qui chante, qui prie, mais comme on prie quand on est dans le ciel. Avant Lamartine, on avait beaucoup parlé de l'ode en France; tout le dix-septième siècle et

le dix-huitième siècle ont été persuadés qu'ils avaient des odes et des poètes lyriques! J'en suis fâché pour la France, même en remontant jusqu'à Malherbe, il n'y a pas eu de poètes lyriques en France avant M. de Lamartine; c'est lui qui a trouvé l'ode, et qui nous l'a donnée, comme c'est Mirabeau qui a trouvé l'éloquence parlementaire. Être poète lyrique ou orateur! deux choses rares et difficiles, surtout quand on vient les premiers dans un pays! Ces nobles efforts portent leur récompense : à son premier pas, M. de Lamartine fut populaire; il répandit une grande lumière. Aujourd'hui, M. de Lamartine est un pouvoir; c'est une de ces forces morales qui nous sont restées quand toutes les autres forces se sont perdues. Légitimité inviolable, elle est indépendante de toute révolution, et fondée dans l'ame des peuples : les peuples sont si reconnaissans à qui leur parle de serment, de religion, de patrie, de liberté, d'amour!

JULES JANIN.

PREMIÈRES

MÉDITATIONS

POÉTIQUES.

PRÉFACE

PAR

M. CHARLES NODIER.

PRÉFACE

PAR

M. CHARLES NODIER.

Pendant qu'on agite dans les journaux, dans les brochures, dans les écoles, dans les académies, la prééminence de deux littératures rivales, l'expression de la société actuelle achève de se manifester, et l'on discutera encore, que ce renouvellement terminé marquera une nouvelle ère dans l'histoire de l'imagi-

nation et du génie. La critique d'une littérature usée agit sur les dernières périodes de son existence, comme la médecine clinique sur l'agonie de l'homme mourant. Elle dit par quelle admirable combinaison de facultés son organisation, jeune encore, a lutté contre la destruction, et, ressuscitant par la pensée l'exercice des sens fatigués et le jeu des organes vieillis, elle leur demande de la sensibilité, de la force et de la vie, comme au temps de leur énergique adolescence. Est-il si difficile de concevoir que tout périt à son tour dans le monde matériel, même la forme des pensées de l'homme, et qu'il est aussi loin maintenant de la poésie positive des anciens que de leurs mythologies allégoriques et de leurs croyances de convention? Chez les anciens, ce sont les poètes qui ont fait les religions; chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin des poètes; et, comme aucun langage ne s'adresse avec plus de pouvoir à l'intelligence, il serait peut-être permis de dire que, tant que la poésie n'a pas été chrétienne, le grand ouvrage de cette nouvelle loi qui a révélé à l'univers un ordre entier de pensées et de sentimens, n'a pas été complet.

Voyez cependant avec quelle infaillible certitude

s'accomplissent les destinées annoncées au christianisme! Tantôt proscrit, tantôt abandonné par le pouvoir, tantôt combattu avec les armes de la dialectique, tantôt livré aux sarcasmes du mépris par ceux qui s'appellent les *sages*, il semble n'exister depuis long-temps que par la tolérance, et à la faveur de son indispensable nécessité. On dirait qu'il va périr sous les épigrammes des beaux esprits et les arguties des sophistes, quand tout à coup s'élève une école inspirée des plus belles idées de l'homme, et favorisée des dons les plus précieux du génie; une école qui exprime la pensée la plus élevée, qui représente le perfectionnement le plus accompli de la société, dans un âge où le cercle entier de la civilisation a été parcouru; et cette école est chrétienne, et ne pouvait pas être autre chose.

On le demande : quelle impression ferait maintenant sur l'esprit des peuples désabusés le chœur fastidieux de ces divinités païennes sur lesquelles la nature physique elle-même a, pour ainsi dire, l'avantage de la nouveauté? Le ciel, tout désert que les athées l'ont fait, disait plus de choses à la pensée que Saturne et Jupiter. Il n'y a pas une vague qui ne porte

au rivage sur lequel elle vient se briser plus d'inspirations poétiques que la fable surannée de Neptune et de son cortége éternel. Les muses du Parnasse classique, froides images de quelques divisions des sciences, des arts et de la poésie, ont perdu toute leur séduction, même au collège. Le christianisme est arrivé, accompagné de trois muses immortelles, qui règneront sur toutes les générations poétiques de l'avenir, la religion, l'amour et la liberté. Ce sont là les véritables conquêtes d'une société parvenue au point le plus élevé de ses perfectionnemens, et qui n'a plus rien à gagner en améliorations morales et littéraires; car il n'y a rien au-dessus de Dieu, de la liberté et de l'amour. Si quelques grands poètes ont relevé la gloire des muses mythologiques, vers la fin des âges classiques de l'antiquité, c'est qu'ils devinaient ces muses nouvelles, et qu'ils leur accordaient, sans les connaître encore distinctement, un empire involontaire sur leurs compositions. Le *Pollion* de Virgile était peut-être digne de prêter une autorité de plus aux prophéties; et le poète qui inventait dans l'admirable épisode de Didon la mélancolie des amours chrétiennes, n'était pas loin de s'élever, comme le *So-*

crate de M. de Lamartine, aux secrets les plus sublimes de la révélation.

Le succès des *Méditations poétiques* est dû sans doute en grande partie au talent prodigieux de l'auteur; mais M. de Lamartine a trop d'esprit pour ne pas reconnaître qu'il doit beaucoup lui-même aux circonstances, à l'âge de création littéraire dans lequel il a paru. La révolution avait produit une de ces grandes secousses qui ont l'avantage au moins d'aboutir pour quelque temps à un état d'équilibre et de repos, où l'on croirait la société arrêtée pour son bonheur et pour sa gloire. Cette situation rare dans l'histoire produit le retour et le développement des seules vérités sociales. C'est alors que le christianisme se releva des ruines sanglantes sous lesquelles il avait paru enseveli, et manifesta, par la voix d'un de ses plus éloquens interprètes, qu'il était la religion immortelle. Alors reprirent leur ascendant ces sublimes théories religieuses auxquelles se rattachent toutes les hautes pensées, toutes les affections généreuses de l'homme, et sans lesquelles il n'y a point de poésie. Dès ce moment, la poésie fut retrouvée; ou, pour se servir d'une expression plus juste, qui n'a d'extraordinaire que

l'apparence, la poésie nationale fut trouvée. Quand les *Méditations poétiques* furent publiées pour la première fois, les vers étaient tombés dans un tel discrédit que les libraires n'en voulaient plus, et l'on semblait convenir généralement qu'une prose cadencée, nombreuse et noble, était le seul langage qui pût s'approprier avec succès aux conceptions de la nouvelle école. L'effet des *Méditations* résulta donc d'une opération soudaine qui se fit dans l'esprit des lecteurs, et qui devait nécessairement produire l'harmonie de ces sentimens que tout le monde avait éprouvés, avec cette belle langue dont tout le monde avait senti le besoin. A la place d'une frivole recherche de traits précieux, d'un pénible enchaînement d'antithèses affectées, de la triste monotonie des fables grecques, de l'insipide ennui du polythéisme, on y trouve des pensées, des sentimens, des passions qui font rêver le cœur; d'énergiques vérités qui agrandissent l'ame et la rapprochent de sa céleste origine. La poésie reprit une partie de l'empire qu'elle avait exercé dans les temps primitifs, et à l'époque où nous vivons, c'est le plus beau de ses triomphes.

Ce serait mal remplir le devoir d'une religieuse

amitié que de ne pas mêler quelques observations à ce que nous venons de dire des *Méditations poétiques ;* M. de Lamartine, préoccupé sans doute par la grandeur imposante de ses pensées, en a quelquefois négligé l'expression. On croirait que, jaloux d'un repos que l'envie et la haine laissent rarement au talent, il a jeté, comme une expiation de son génie, dans ses ouvrages les plus parfaits, des imperfections volontaires, ou qu'il a pensé vivre encore dans cet âge de goût et de raison où le plus judicieux des critiques écrivait :

. . . . . Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

M. de Lamartine a trouvé des juges plus sévères, et il devait s'y attendre. Il est si agréable de faire preuve du facile talent de peser des syllabes, de disséquer des mots, de souligner une épithète hasardée ou une rime défectueuse! et il est si avantageux d'ailleurs pour la cause dont le poète n'a pas cru devoir embrasser les intérêts, de le prendre en défaut sur une rime ou sur une épithète! joies puériles de la

médiocrité, qui rappellent les *insulteurs* publics que les Romains plaçaient sur le chemin des triomphateurs, et qui ne les empêchaient pas de s'élever, entourés d'acclamations et couronnés de lauriers, aux pompes du Capitole!

CHARLES NODIER.

PREMIÈRES

MÉDITATIONS

POÉTIQUES.

PREMIÈRE

MÉDITATION.

L'Isolement.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon ame indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :
Le soleil des vivans n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts:
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute ame désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

DEUXIÈME

MÉDITATION.

L'Homme.

A LORD BYRON.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,

Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrens!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine;
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés;
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage:
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitans,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttans,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.

Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton ame, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;

Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place.
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui.
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir, c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : long-temps j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage;
De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
Dans l'ordre universel, faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence.
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de t'accuser,

Baise plutôt le joug que tu voulais briser,
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piège où la raison trébuche à chaque pas.
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que celui qui l'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur :
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté;

Malheureux, il aspire à la félicité;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile;
Il veut aimer toujours; ce qu'il aime est fragile!
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accens du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges;
Et, s'arrachant du ciel, dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie!
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité :
Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
Le réel est étroit, le possible est immense;
L'ame avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère;
Et de songes si beaux enivrant son sommeil,

Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges;
Tantôt passant les mers pour écouter les sages:
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé!
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon ame au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux :
Dans leurs brillans déserts Newton guida mes yeux;
Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros.
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère!
Que dis-je! suspendu sur le lit des mourans,

Mes regards la cherchaient dans des yeux expirans;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,
J'appelais, je bravais le choc des élémens.
Semblable à la sibylle en ses emportemens,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles;
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre.
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître;
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.
Mais un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

—« Gloire à toi, dans les temps et dans l'éternité,

« Éternelle raison, suprême volonté!
« Toi, dont l'immensité reconnaît la présence!
« Toi, dont chaque matin annonce l'existence!
« Ton souffle créateur s'est abaissé sur moi;
« Celui qui n'était pas a paru devant toi!
« J'ai reconnu ta voix avant de me connaître,
« Je me suis élancé jusqu'aux portes de l'être;
« Me voici : le néant te salue en naissant;
« Me voici : mais que suis-je! un atome pensant.
« Qui peut entre nous deux mesurer la distance?
« Moi, qui respire en toi ma rapide existence,
« A l'insu de moi-même, à ton gré façonné,
« Que me dois-tu, Seigneur, quand je ne suis pas né?
« Rien avant, rien après : gloire à la fin suprême!
« Qui tira tout de soi se doit tout à soi-même.
« Jouis, grand artisan, de l'œuvre de tes mains :
« Je suis pour accomplir tes ordres souverains;
« Dispose, ordonne, agis; dans les temps, dans l'espace,
« Marque-moi pour ta gloire et mon jour et ma place;
« Mon être, sans se plaindre et sans t'interroger,
« De soi-même, en silence, accourra s'y ranger.
« Comme ces globes d'or qui dans les champs du vide
« Suivent avec amour ton ombre qui les guide,
« Noyé dans la lumière, ou perdu dans la nuit,
« Je marcherai comme eux où ton doigt me conduit;

« Soit que, choisi par toi pour éclairer les mondes,
« Réfléchissant sur eux les feux dont tu m'inondes,
« Je m'élance entouré d'esclaves radieux,
« Et franchisse d'un pas tout l'abîme des cieux;
« Soit que, me reléguant loin, bien loin de ta vue,
« Tu ne fasses de moi, créature inconnue,
« Qu'un atome oublié sur les bords du néant,
« Ou qu'un grain de poussière emporté par le vent,
« Glorieux de mon sort, puisqu'il est ton ouvrage,
« J'irai, j'irai partout te rendre un même hommage,
« Et d'un égal amour accomplissant ta loi,
« Jusqu'aux bords du néant murmurer : Gloire à toi !

« Ni si haut, ni si bas ! simple enfant de la terre,
« Mon sort est un problème, et ma fin un mystère;
« Je ressemble, Seigneur, au globe de la nuit,
« Qui, dans la route obscure où ton doigt le conduit,
« Réfléchit d'un côté les clartés éternelles,
« Et de l'autre est plongé dans les ombres mortelles.
« L'homme est le point fatal où les deux infinis
« Par la toute-puissance ont été réunis.
« A tout autre degré, moins malheureux peut-être,
« J'eusse été... mais je suis ce que je devais être;
« J'adore sans la voir ta suprême raison :
« Gloire à toi qui m'as fait ! ce que tu fais est bon.

« Cependant, accablé sous le poids de ma chaîne,
« Du néant au tombeau l'adversité m'entraîne;
« Je marche dans la nuit par un chemin mauvais,
« Ignorant d'où je viens, incertain où je vais,
« Et je rappelle en vain ma jeunesse écoulée,
« Comme l'eau du torrent dans sa source troublée.
« Gloire à toi! Le malheur en naissant m'a choisi;
« Comme un jouet vivant ta droite m'a saisi;
« J'ai mangé dans les pleurs le pain de ma misère,
« Et tu m'as abreuvé des eaux de ta colère.
« Gloire à toi! j'ai crié, tu n'as pas répondu;
« J'ai jeté sur la terre un regard confondu.
« J'ai cherché dans le ciel le jour de ta justice;
« Il s'est levé, Seigneur : et c'est pour mon supplice.
« Gloire à toi! L'innocence est coupable à tes yeux :
« Un seul être, du moins, me restait sous les cieux;
« Toi-même de nos jours avais mêlé la trame;
« Sa vie était ma vie, et son ame mon ame;
« Comme un fruit encor vert du rameau détaché,
« Je l'ai vu de mon sein avant l'âge arraché!
« Ce coup, que tu voulais me rendre plus terrible,
« La frappa lentement pour m'être plus sensible;
« Dans ses traits expirans, où je lisais mon sort,
« J'ai vu lutter ensemble et l'amour et la mort;
« J'ai vu dans ses regards la flamme de la vie,

« Sous la main du trépas par degrés assoupie,
« Se ranimer encore au souffle de l'amour.
« Je disais chaque jour : Soleil! encore un jour!
« Semblable au criminel qui, plongé dans les ombres,
« Et descendu vivant dans les demeures sombres,
« Près du dernier flambeau qui doive l'éclairer,
« Se penche sur sa lampe et la voit expirer,
« Je voulais retenir l'ame qui s'évapore;
« Dans son dernier regard je la cherchais encore!
« Ce soupir, ô mon Dieu! dans ton sein s'exhala;
« Hors du monde avec lui mon espoir s'envola!
« Pardonne au désespoir un moment de blasphème,
« J'osai... Je me repens : Gloire au maître suprême!
« Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
« Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir!

« Que j'ai bien accompli cette loi de mon être!
« La nature insensible obéit sans connaître;
« Moi seul, te découvrant sous la nécessité,
« J'immole avec amour ma propre volonté;
« Moi seul je t'obéis avec intelligence;
« Moi seul je me complais dans cette obéissance;
« Je jouis de remplir en tout temps, en tout lieu,
« La loi de ma nature et l'ordre de mon Dieu;
« J'adore en mes destins ta sagesse suprême,

« J'aime ta volonté dans mes supplices même :
« Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
« Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi ! »

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel, et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre ! et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrens d'harmonie :
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers :
Le ciel même aux damnés envîra tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton ame.
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,
Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.
Ah ! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les cœurs sacrés tu t'asseyais encor ;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,

Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
Courage! enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine!
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas:
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfans de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire, et pour aimer!

TROISIÈME

MÉDITATION.

A ELVIRE.

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cinthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure;
Et Ferrare au siècle futur

Murmurera toujours celui d'Éléonore.
Heureuse la beauté que le poète adore!
Heureux le nom qu'il a chanté!
Toi qu'en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir : dans la postérité
Il lègue à ce qu'il aime une éternelle vie;
Et l'amante et l'amant sur l'aile du génie
Montent, d'un vol égal, à l'immortalité.
Ah! si mon frêle esquif, battu par la tempête,
Grâce à des vents plus doux, pouvait surgir au port;
Si des soleils plus beaux se levaient sur ma tête;
Si les pleurs d'une amante, attendrissant le sort,
Écartaient de mon front les ombres de la mort!
Peut-être.... oui, pardonne, ô maître de la lyre!
Peut-être j'oserais, et que n'ose un amant?
Égaler mon audace à l'amour qui m'inspire,
Et, dans des chants rivaux célébrant mon délire,
De notre amour aussi laisser un monument.
Ainsi le voyageur qui, dans son court passage,
Se repose un moment à l'abri du vallon,
Sur l'arbre hospitalier dont il goûta l'ombrage,
Avant que de partir, aime à graver son nom.

Vois-tu comme tout change ou meurt dans la nature?

La terre perd ses fruits, les forêts leur parure;
Le fleuve perd son onde au vaste sein des mers;
Par un souffle des vents la prairie est fanée;
Et le char de l'automne, au penchant de l'année,
Roule, déjà poussé par la main des hivers!
Comme un géant armé d'un glaive inévitable,
Atteignant au hasard tous les êtres divers,
Le Temps avec la Mort, d'un vol infatigable,
Renouvelle en fuyant ce mobile univers!
Dans l'éternel oubli tombe ce qu'il moissonne :
Tel un rapide été voit tomber sa couronne
Dans la corbeille des glaneurs.
Tel un pampre jauni voit la féconde automne
Livrer ses fruits dorés au char des vendangeurs.
Vous tomberez ainsi, courtes fleurs de la vie!
Jeunesse, amour, plaisir, fugitive beauté;
Beauté, présent d'un jour que le ciel nous envie,
Ainsi vous tomberez, si la main du génie
Ne vous rend l'immortalité.
Vois d'un œil de pitié la vulgaire jeunesse,
Brillante de beauté, s'enivrant de plaisir :
Quand elle aura tari sa coupe enchanteresse,
Que restera-t-il d'elle? à peine un souvenir :
Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout entière,

Un silence éternel succède à ses amours;
Mais les siècles auront passé sur ta poussière.
Elvire, et tu vivras toujours!

QUATRIÈME

MÉDITATION.

Le Soir.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux :
On dirait autour des tombeaux
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout-à-coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon ame?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère,
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur ame?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah! si c'est vous, ombres chéries!
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon ame épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez !... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon :
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

CINQUIÈME

MÉDITATION.

L'Immortalité.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore,
Sur nos fronts languissans à peine il jette encore
Quelques rayons tremblans qui combattent la nuit;
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère,
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus!
Je te salue, ô Mort! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté long-temps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles.
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes.
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi, qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnans, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'ame de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par-delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!
C'est par lui que déjà mon ame raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

Vain espoir! s'écrîra le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main, disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit,
Insensé! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir;
Dans ces prés jaunissans tu vois la fleur languir;
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie;
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité!

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!
Souvent, tu t'en souviens, dans cet heureux séjour
Où naquit d'un regard notre immortel amour,
Tantôt sur les sommets de ces roches antiques,
Tantôt aux bords déserts des lacs mélancoliques,
Sur l'aile du désir, loin du monde emportés,
Je plongeais avec toi dans ces obscurités.
Les ombres, à longs plis descendant des montagnes,

Un moment à nos yeux dérobaient les campagnes;
Mais bientôt, s'avançant sans éclat et sans bruit,
Le chœur mystérieux des astres de la nuit,
Nous rendant les objets voilés à notre vue,
De ses molles lueurs revêtait l'étendue :
Telle, en nos temples saints par le jour éclairés,
Quand les rayons du soir pâlissent par degrés,
La lampe, répandant sa pieuse lumière,
D'un jour plus recueilli remplit le sanctuaire.

Dans ton ivresse alors tu ramenais mes yeux,
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux :
Dieu caché, disais-tu, la nature est ton temple!
L'esprit te voit partout quand notre œil la contemple;
De tes perfections, qu'il cherche à concevoir,
Ce monde est le reflet, l'image, le miroir;
Le jour est ton regard, la beauté ton sourire;
Partout le cœur t'adore et l'ame te respire;
Éternel, infini, tout-puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom,
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.
Et cependant, ô Dieu! par sa sublime loi,
Cet esprit abattu s'élance encore à toi,
Et, sentant que l'amour est la fin de son être,

Impatient d'aimer, brûle de te connaître.

Tu disais; et nos cœurs unissaient leurs soupirs
Vers cet être inconnu qu'attestaient nos désirs :
A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages,
Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour
La terre notre exil, et le ciel son séjour.

Ah! si dans ces instans où l'ame fugitive
S'élance et veut briser le sein qui la captive,
Ce Dieu, du haut du ciel répondant à nos vœux,
D'un trait libérateur nous eût frappés tous deux!
Nos ames, d'un seul bond remontant vers leur source,
Ensemble auraient franchi les mondes dans leur course;
A travers l'infini, sur l'aile de l'amour,
Elles auraient monté comme un rayon du jour,
Et jusqu'à Dieu lui-même arrivant éperdues,
Se seraient dans son sein pour jamais confondues!
Ces vœux nous trompaient-ils? Au néant destinés,
Est-ce pour le néant que les êtres sont nés?
Partageant le destin du corps qui la recèle,
Dans la nuit du tombeau l'ame s'engloutit-elle?
Tombe-t-elle en poussière? ou, prête à s'envoler,
Comme un son qui n'est plus, va-t-elle s'exhaler?

Après un vain soupir, après l'adieu suprême
De tout ce qui t'aimait, n'est-il plus rien qui t'aime?...
Ah! sur ce grand secret n'interroge que toi!
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

SIXIÈME

MÉDITATION.

Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure,
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon ame troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon ame s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé :
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon ame est en silence;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté : comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon ame, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre;
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur!
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur?

SEPTIÈME

MÉDITATION.

Le Désespoir.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,

Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide;
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide,
Et le malheur ton roi.

Il dit : comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès-lors régna dans son immense empire;
Dès-lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre, et le ciel, et l'ame, et la matière,
Tout gémit; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,

Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur :
Malheureux! sa bonté de son œuvre est absente;
Vous cherchez votre appui? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?
Qu'on t'appelle destin, nature, providence,
Inconcevable loi;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime;
Toujours, c'est toujours toi!

Hélas! ainsi que vous j'invoquai l'espérance;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois!
Mais les siècles ont vu les ames magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,

Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang voulaient en sacrifices
Des troupeaux innocens les sanglantes prémices
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure, ou la blanche colombe
Engraissait leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe de tout être!
Toi pour qui le possible existe avant de naître!
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfans le bonheur et la vie,
Dans ton éternité!

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu.
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte :
Ah! ma raison frémit; tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,

Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard! l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime.
Soupirs, gémissemens, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins!
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins!

Terre, élève ta voix; cieux, répondez; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir!
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir!

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas! et toute vie
Jalouse du néant!

Des élémens rivaux les luttes intestines,
Le Temps qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères,
Et la Mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains!

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie;
L'errante liberté
Aux dieux vivans du monde offerte en sacrifice;
Et la force partout fondant de l'injustice
Le règne illimité!

La valeur sans les dieux décidant des batailles!
Un Caton libre encor déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platon!
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute, au dernier moment, de cette vertu même,
Et dit: Tu n'es qu'un nom!...

La fortune toujours du parti des grands crimes!
Les forfaits couronnés devenus légitimes!
La gloire au prix du sang!
Les enfans héritant l'iniquité des pères!

Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant!

Hé quoi! tant de tourmens, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le malheur;
Jusqu'à ce que la mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur!

HUITIÈME

MÉDITATION.

La Providence à l'Homme.

Quoi! le fils du néant a maudit l'existence!
Quoi! tu peux m'accuser de mes propres bienfaits!
Tu peux fermer tes yeux à la magnificence
Des dons que je t'ai faits!

Tu n'étais pas encor, créature insensée,
Déjà de ton bonheur j'enfantais le dessein;
Déjà, comme son fruit, l'éternelle pensée
Te portait dans son sein.

Oui, ton être futur vivait dans ma mémoire;
Je préparais les temps selon ma volonté.
Enfin ce jour parut; je dis : Nais pour ma gloire
Et ta félicité!

Tu naquis : ma tendresse, invisible et présente,
Ne livra pas mon œuvre aux chances du hasard;
J'échauffai de tes sens la sève languissante
Des feux de mon regard.

D'un lait mystérieux je remplis la mamelle;
Tu t'enivras sans peine à ces sources d'amour.
J'affermis les ressorts, j'arrondis la prunelle
Où se peignit le jour.

Ton ame, quelque temps par les sens éclipsée,
Comme tes yeux au jour, s'ouvrit à la raison :
Tu pensas; la parole acheva ta pensée,
Et j'y gravai mon nom.

En quel éclatant caractère
Ce grand nom s'offrit à tes yeux!
Tu vis ma bonté sur la terre,
Tu lus ma grandeur dans les cieux!
L'ordre était mon intelligence;
La nature, ma providence;
L'espace, mon immensité!
Et de mon être, ombre altérée,
Le temps te peignit ma durée,
Et le destin, ma volonté!

Tu m'adoras dans ma puissance,
Tu me bénis dans ton bonheur,
Et tu marchas en ma présence
Dans la simplicité du cœur;
Mais aujourd'hui que l'infortune
A couvert d'une ombre importune
Ces vives clartés du réveil,
Ta voix m'interroge et me blâme,
Le nuage couvre ton ame,
Et tu ne crois plus au soleil.

« Non, tu n'es plus qu'un grand problème
« Que le sort offre à la raison;
« Si ce monde était ton emblème,

« Ce monde serait juste et bon. »
Arrête, orgueilleuse pensée!
A la loi que je t'ai tracée
Tu prétends comparer ma loi?
Connais leur différence auguste :
Tu n'as qu'un jour pour être juste;
J'ai l'éternité devant moi!

Quand les voiles de ma sagesse
A tes yeux seront abattus,
Ces maux dont gémit ta faiblesse,
Seront transformés en vertus.
De ces obscurités cessantes
Tu verras sortir triomphantes
Ma justice et ta liberté;
C'est la flamme qui purifie
Le creuset divin où la vie
Se change en immortalité!

Mais ton cœur endurci doute et murmure encore :
Ce jour ne suffit pas à tes yeux révoltés,
Et dans la nuit des sens tu voudrais voir éclore
De l'éternelle aurore
Les célestes clartés!

Attends; ce demi-jour, mêlé d'une ombre obscure,
Suffit pour te guider en ce terrestre lieu :
Regarde qui je suis, et marche sans murmure,
Comme fait la nature
Sur la foi de son Dieu.

La terre ne sait pas la loi qui la féconde;
L'Océan, refoulé sous mon bras tout-puissant,
Sait-il comment, au gré du nocturne croissant,
De sa prison profonde
La mer vomit son onde,
Et des bords qu'elle inonde
Recule en mugissant?

Ce soleil éclatant, ombre de la lumière,
Sait-il où le conduit le signe de ma main?
S'est-il tracé lui-même un glorieux chemin?
Au bout de sa carrière,
Quand j'éteins sa lumière,
Promet-il à la terre
Le soleil de demain?

Cependant tout subsiste et marche en assurance.
Ma voix chaque matin réveille l'univers!

J'appelle le soleil du fond de ses déserts :
Franchissant la distance,
Il monte en ma présence,
Me répond, et s'élance
Sur le trône des airs !

Et toi, dont mon souffle est la vie,
Toi, sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie,
Homme, roi de cet univers?
Crois-tu que ma vertu sommeille?
Non, mon regard immense veille
Sur tous les mondes à la fois !
La mer qui fuit à ma parole,
Ou la poussière qui s'envole,
Suivent et comprennent mes lois.

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piège à tes pas.
Chaque aurore la justifie,
L'univers entier s'y confie,
Et l'homme seul en a douté !

Mais ma vengeance paternelle
Confondra ce doute infidèle
Dans l'abîme de ma bonté.

NEUVIÈME

MÉDITATION.

Souvenir.

En vain le jour succède au jour,
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon ame rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir :
Comme l'ame, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité!

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon ame.

C'est toi que j'entends, que je vois:
Dans le désert, dans le nuage,
L'onde réfléchit ton image:
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphyre
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre;
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon ame,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux ames ne forment plus
Qu'une ame, et je soupire encore!

DIXIÈME

MÉDITATION.

Ode.

Delicta majorum immeritus lues.
HORAT., od. VI, liv. III.

PEUPLE! des crimes de tes pères
Le ciel, punissant tes enfans,
De châtimens héréditaires
Accablera leurs descendans!

Jusqu'à ce qu'une main propice
Relève l'auguste édifice
Par qui la terre touche aux cieux;
Et que le zèle et la prière
Dissipent l'indigne poussière
Qui couvre l'image des dieux!

Sortez de vos débris antiques,
Temples que pleurait Israël;
Relevez-vous, sacrés portiques,
Lévites, montez à l'autel!
Aux sons des harpes de Solyme,
Que la renaissante victime
S'immole sous vos chastes mains,
Et qu'avec les pleurs de la terre
Son sang éteigne le tonnerre
Qui gronde encor sur les humains!

Plein d'une superbe folie,
Ce peuple au front audacieux
S'est dit un jour : « Dieu m'humilie;
Soyons à nous-mêmes nos dieux.
Notre intelligence sublime
A sondé le ciel et l'abîme
Pour y chercher ce grand esprit;

Mais, ni dans les flancs de la terre,
Mais, ni dans les feux de la sphère,
Son nom pour nous ne fut écrit.

« Déjà nous enseignons au monde
A briser le sceptre des rois;
Déjà notre audace profonde
Se rit du joug usé des lois.
Secouez, malheureux esclaves,
Secouez d'indignes entraves,
Rentrez dans votre liberté!
Mortel! du jour où tu respires,
Ta loi, c'est ce que tu désires;
Ton devoir, c'est la volupté!

« Ta pensée a franchi l'espace,
Tes calculs précèdent les temps,
La foudre cède à ton audace,
Les cieux roulent tes chars flottans;
Comme un feu que tout alimente,
Ta raison, sans cesse croissante,
S'étendra sur l'immensité!
Et ta puissance, qu'elle assure,
N'aura de terme et de mesure
Que l'espace et l'éternité.

« Heureux nos fils! heureux cet âge
Qui, fécondé par nos leçons,
Viendra recueillir l'héritage
Des dogmes que nous lui laissons!
Pourquoi les jalouses années
Bornent-elles nos destinées
A de si rapides instans?
O loi trop injuste et trop dure!
Pour triompher de la nature
Que nous a-t-il manqué? le temps. »

Hé bien! le temps sur vos poussières
A peine encore a fait un pas!
Sortez, ô mânes de nos pères,
Sortez de la nuit du trépas!
Venez contempler votre ouvrage!
Venez partager de cet âge
La gloire et la félicité!
O race en promesses féconde,
Paraissez! bienfaiteurs du monde,
Voilà votre postérité!

Que vois-je? ils détournent la vue,
Et, se cachant sous leurs lambeaux,
Leur foule, de honte éperdue,

Fuit et rentre dans les tombeaux.
Non, non; restez, ombres coupables;
Auteurs de nos jours déplorables,
Restez! ce supplice est trop doux!
Le ciel, trop lent à vous poursuivre,
Devait vous condamner à vivre
Dans le siècle enfanté par vous!

Où sont-ils ces jours où la France,
A la tête des nations,
Se levait comme un astre immense
Inondant tout de ses rayons?
Parmi nos siècles, siècle unique,
De quel cortège magnifique
La gloire composait ta cour!
Semblable au dieu qui nous éclaire,
Ta grandeur étonnait la terre,
Dont tes clartés étaient l'amour!

Toujours les siècles du génie
Sont donc les siècles des vertus!
Toujours les dieux de l'harmonie
Pour les héros sont descendus!
Près du trône qui les inspire,
Voyez-les déposer la lyre

Dans de pures et chastes mains;
Et les Racine et les Turenne
Enchaîner les graces d'Athène
Au char triomphant des Romains!

Mais, ô déclin, quel souffle avide
De notre âge a séché les fleurs?
Eh quoi! le lourd compas d'Euclide
Étouffe nos arts enchanteurs!
Élans de l'ame et du génie!
Des calculs la froide manie
Chez nos pères vous remplaça :
Ils posèrent sur la nature
Le doigt glacé qui la mesure,
Et la nature se glaça!

Et toi, prêtresse de la terre,
Vierge du Pinde ou de Sion!
Tu fuis ce globe de matière,
Privé de ton dernier rayon!
Ton souffle divin se retire
De ces cœurs flétris que la lyre
N'émeut plus de ses sons touchans;
Et pour son Dieu qui le contemple,
Sans toi l'univers est un temple

Qui n'a plus ni parfums ni chants!

Pleurons donc, enfans de nos pères!
Pleurons! de deuil couvrons nos fronts!
Lavons dans nos larmes amères
Tant d'irréparables affronts!
Comme les fils d'Héliodore,
Rassemblons du soir à l'aurore
Les débris du temple abattu;
Et sous ces cendres criminelles
Cherchons encor les étincelles
Du génie et de la vertu!

ONZIÈME

MÉDITATION.

L'Enthousiasme.

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux;

Mais entre ses serres rapides
L'aigle, pressant ses flancs timides,
L'arrachait aux champs paternels,
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi, quand tu fonds sur mon ame,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain :
Sous le dieu mon ame oppressée
Bondit, s'élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Étonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant,

Et la lave de mon génie
Déborde en torrens d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime!
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poëte insensible!
Son luth n'est point baigné de pleurs;
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent avec nombre et mesure
Des ruisseaux de lait et de miel;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel.

Mais nous, pour embraser les ames,
Il faut brûler, il faut ravir
Au ciel jaloux ses triples flammes.
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlans de la lumière,
Nos cœurs de la nature entière
Doivent concentrer les rayons;
Et l'on accuse notre vie!
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions.

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique
Qui soumet le monde à nos chants.
Non, non, quand l'Apollon d'Homère,
Pour lancer ses traits sur la terre,
Descendait des sommets d'Éryx,
Volant aux rives infernales,
Il trempait ses armes fatales
Dans les eaux bouillantes du Styx.

Descendez de l'auguste cime
Qu'indignent de lâches transports!
Ce n'est que d'un luth magnanime

Que partent les divins accords.
Le cœur des enfans de la lyre
Ressemble au marbre qui soupire
Sur le sépulcre de Memnon :
Pour lui donner la voix et l'ame,
Il faut que de sa chaste flamme
L'œil du jour lui lance un rayon.

Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,
Mon reste d'ame s'évapore
En accens perdus dans les airs !
La gloire est le rêve d'une ombre;
Elle a trop retranché le nombre
Des jours qu'elle devait charmer.
Tu veux que je lui sacrifie
Ce dernier souffle de ma vie !
Je veux le garder pour aimer.

DOUZIÈME

MÉDITATION.

La Retraite.

A M. DE C***.

Aux bords de ton lac enchanté,
Loin des sots préjugés que l'erreur déifie,
Couvert du bouclier de ta philosophie,
Le temps n'emporte rien de ta félicité;

Ton matin fut brillant; et ma jeunesse envie
L'azur calme et serein du beau soir de ta vie.

Ce qu'on appelle nos beaux jours
N'est qu'un éclair brillant dans une nuit d'orage,
Et rien, excepté nos amours,
N'y mérite un regret du sage.
Mais, que dis-je? on aime à tout âge :
Ce feu durable et doux, dans l'ame renfermé,
Donne plus de chaleur en jetant moins de flamme;
C'est le souffle divin dont tout l'homme est formé,
Il ne s'éteint qu'avec son ame.

Étendre son esprit, resserrer ses désirs,
C'est là ce grand secret ignoré du vulgaire :
Tu le connais, ami; cet heureux coin de terre
Renferme tes amours, tes goûts et tes plaisirs;
Tes vœux ne passent point ton champêtre domaine,
Mais ton esprit plus vaste étend son horizon;
Et du monde embrassant la scène,
Le flambeau de l'étude éclaire ta raison.

Tu vois qu'aux bords du Tibre, et du Nil et du Gange,
En tous lieux, en tous temps, sous des masques divers,
L'homme partout est l'homme, et qu'en cet univers

Dans un ordre éternel tout passe, et rien ne change;
Tu vois les nations s'éclipser tour à tour
Comme les astres dans l'espace;
De mains en mains le sceptre passe;
Chaque peuple a son siècle, et chaque homme a son jour.

Sujets à cette loi suprême,
Empire, gloire, liberté,
Tout est par le temps emporté :
Le temps emporta les dieux même
De la crédule antiquité,
Et ce que des mortels, dans leur orgueil extrême,
Osaient nommer la vérité!

Au milieu de ce grand nuage,
Réponds-moi : que fera le sage
Toujours entre le doute et l'erreur combattu?
Content du peu de jours qu'il saisit au passage,
Il se hâte d'en faire usage
Pour le bonheur et la vertu.

J'ai vu ce sage heureux; dans ses belles demeures
J'ai goûté l'hospitalité :
A l'ombre du jardin que ses mains ont planté,
Aux doux sons de sa lyre il endormait les heures

En chantant sa félicité.

Soyez touché, grand Dieu, de sa reconnaissance.
Il ne vous lasse point d'un inutile vœu;
Gardez-lui seulement sa rustique opulence;
Donnez tout à celui qui vous demande peu.

Des doux objets de ta tendresse
Qu'à son riant foyer toujours environné,
Sa femme et ses enfans couronnent sa vieillesse,
Comme de ses fruits mûrs un arbre est couronné.
Que sous l'or des épis ses collines jaunissent;
Qu'au pied de son rocher son lac soit toujours pur;
Que de ses beaux jasmins les ombres s'épaississent;
Que son soleil soit doux, que son ciel soit d'azur,
Et que pour l'étranger toujours ses vins mûrissent.

Pour moi, loin de ce port de la félicité,
Hélas! par la jeunesse et l'espoir emporté,
Je vais tenter encore et les flots et l'orage;
Mais, ballotté par l'onde et fatigué du vent,
Au pied de ton rocher sauvage,
Ami, je reviendrai souvent
Rattacher, vers le soir, ma barque à ton rivage.

TREIZIÈME

MÉDITATION.

Le Lac.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accens inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices!
« Suspendez votre cours :
« Laissez-nous savourer les rapides délices
« Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
« Coulez, coulez pour eux;
« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
« Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques momens encore :
« Le temps m'échappe et fuit;
« Je dis à cette nuit : Sois plus lente; et l'aurore
« Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
« Hâtons-nous, jouissons!
« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
« Il coule, et nous passons! »

Temps jaloux, se peut-il que ces momens d'ivresse
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé!

QUATORZIÈME

MÉDITATION.

La Gloire.

A UN POÈTE EXILÉ.

Généreux favoris des filles de Mémoire,
Deux sentiers différens devant vous vont s'ouvrir :
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire;
Mortels, il faut choisir.

Ton sort, ô Manoël! suivit la loi commune;
La muse t'enivra de précoces faveurs;
Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune,
Et tu verses des pleurs!

Rougis plutôt, rougis d'envier au vulgaire
Le stérile repos dont son cœur est jaloux:
Les dieux ont fait pour lui tous les biens de la terre;
Mais la lyre est à nous.

Les siècles sont à toi, le monde est ta patrie.
Quand nous ne sommes plus, notre ombre a des autels
Où le juste avenir prépare à ton génie
Des honneurs immortels.

Ainsi l'aigle superbe au séjour du tonnerre
S'élance, et, soutenant son vol audacieux,
Semble dire aux mortels: Je suis né sur la terre,
Mais je vis dans les cieux.

Oui, la gloire t'attend; mais arrête, et contemple
A quel prix on pénètre en ces parvis sacrés;
Vois: l'infortune, assise à la porte du temple,
En garde les degrés.

Ici c'est ce vieillard que l'ingrate Ionie
A vu de mers en mers premener ses malheurs :
Aveugle, il mendiait au prix de son génie
Un pain mouillé de pleurs.

Là le Tasse, brûlé d'une flamme fatale,
Expiant dans les fers sa gloire et son amour,
Quand il va recueillir la palme triomphale,
Descend au noir séjour.

Partout des malheureux, des proscrits, des victimes,
Luttant contre le sort ou contre les bourreaux;
On dirait que le ciel aux cœurs plus magnanimes
Mesure plus de maux.

Impose donc silence aux plaintes de ta lyre :
Des cœurs nés sans vertu l'infortune est l'écueil;
Mais toi, roi détrôné, que ton malheur t'inspire
Un généreux orgueil !

Que t'importe, après tout, que cet ordre barbare
T'enchaîne loin des bords qui furent ton berceau?
Que t'importe en quels lieux le destin te prépare
Un glorieux tombeau?

Ni l'exil, ni les fers de ces tyrans du Tage
N'enchaîneront ta gloire aux bords où tu mourras :
Lisbonne la réclame et voilà l'héritage
Que tu lui laisseras !

Ceux qui l'ont méconnu pleureront le grand homme ;
Athène à des proscrits ouvre son Panthéon ;
Coriolan expire, et les enfans de Rome
Revendiquent son nom.

Aux rivages des morts avant que de descendre,
Ovide lève au ciel ses suppliantes mains :
Aux Sarmates grossiers il a légué sa cendre,
Et sa gloire aux Romains.

QUINZIÈME

MÉDITATION.

Ode.

LA NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX.

Versez du sang; frappez encore!
Plus vous retranchez ses rameaux,
Plus le tronc sacré voit éclore
Ses rejetons toujours nouveaux!

Est-ce un dieu qui trompe le crime?
Toujours d'une auguste victime
Le sang est fertile en vengeur!
Toujours, échappé d'Athalie,
Quelque enfant que le fer oublie
Grandit à l'ombre du Seigneur!

Il est né l'enfant du miracle!
Héritier du sang d'un martyr,
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir!
Aux accens du bronze qui tonne
La France s'éveille, et s'étonne
Du fruit que la mort a porté!
Jeux du sort! merveilles divines!
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté.

Il vient, quand les peuples victimes
Du sommeil de leurs conducteurs
Errent au penchant des abîmes
Comme des troupeaux sans pasteur!
Entre un passé qui s'évapore,
Vers un avenir qu'il ignore,
L'homme nage dans un chaos!

Le doute égare sa boussole,
Le monde attend une parole,
La terre a besoin d'un héros!

Courage! c'est ainsi qu'ils naissent!
C'est ainsi que dans sa bonté
Un dieu les sème! Ils apparaissent
Sur des jours de stérilité!
Ainsi, dans une sainte attente,
Quand des pasteurs la troupe errante
Parlait d'un Moïse nouveau,
De la nuit déchirant le voile,
Une mystérieuse étoile
Les conduisit vers un berceau!

Sacré berceau! frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras!
Déjà tu rassures la France;
Les miracles ne trompent pas!
Confiante dans son délire,
A ce berceau déjà ma lyre
Ouvre un avenir triomphant,
Et, comme ces rois de l'Aurore,
Un instinct que mon ame ignore
Me fait adorer un enfant!

Comme l'orphelin de Pergame,
Il verra près de son berceau
Un roi, des princes, une femme,
Pleurer aussi sur un tombeau!
Bercé sur le sein de sa mère,
S'il vient à demander son père,
Il verra se baisser les yeux!
Et cette veuve inconsolée,
En lui cachant le mausolée,
Du doigt lui montrera les cieux!

Jeté sur le déclin des âges,
Il verra l'empire sans fin,
Sorti de glorieux orages,
Frémir encor de son déclin.
Mais son glaive aux champs de victoire
Nous rappellera la mémoire
Des destins promis à Clovis,
Tant que le tronçon d'une épée,
D'un rayon de gloire frappée,
Brillerait aux mains de ses fils!

Sourd aux leçons efféminées
Dont le siècle aime à les nourrir,
Il saura que les destinées

Font roi pour régner ou mourir;
Que des vieux héros de sa race
Le premier titre fut l'audace,
Et le premier trône un pavois;
Et qu'en vain l'humanité crie :
Le sang versé pour la patrie
Est toujours la pourpre des rois !

Tremblant à la voix de l'histoire,
Ce juge vivant des humains,
Français, il saura que la gloire
Tient deux flambeaux entre ses mains.
L'un d'une sanglante lumière
Sillonne l'horrible carrière
Des peuples par le crime heureux;
Semblable aux torches des Furies
Que jadis les fameux impies
Sur leurs pas traînaient après eux!

L'autre du sombre oubli des âges,
Tombeau des peuples et des rois,
Ne sauve que les siècles sages
Et les légitimes exploits :
Ses clartés immenses et pures,
Traversant les races futures,

Vont s'unir au jour éternel :
Pareil à ces feux pacifiques,
O Vesta! que des mains pudiques
Entretenaient sur ton autel.

Il saura qu'aux jours où nous sommes,
Pour vieillir au trône des rois,
Il faut montrer aux yeux des hommes
Ses vertus auprès de ses droits;
Qu'assis à ce degré suprême,
Il faut s'y défendre soi-même,
Comme les dieux sur leurs autels;
Rappeler en tout leur image,
Et faire adorer le nuage
Qui les sépare des mortels!

Au pied du trône séculaire
Où s'assied un autre Nestor,
De la tempête populaire
Le flot calmé murmure encor!
Ce juste, que le ciel contemple,
Lui montrera par son exemple
Comment, sur les écueils jeté,
On élève sur le rivage
Avec les débris du naufrage,

Un temple à l'immortalité!

Ainsi s'expliquaient sur ma lyre
Les destins présens à mes yeux;
Et tout secondait mon délire,
Et sur la terre, et dans les cieux!
Le doux regard de l'Espérance
Éclairait le deuil de la France:
Comme, après une longue nuit,
Sortant d'un berceau de ténèbres,
L'aube efface les pas funèbres
De l'ombre obscure qui s'enfuit.

SEIZIÈME

MÉDITATION.

La Prière.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,

Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme, et ces astres sans nombre,
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.

Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?

D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence.
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête, pour l'adorer, mon ame à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom.

Salut, principe et fin de toi-même et du monde,
Toi qui rends d'un regard l'immensité féconde.
Ame de l'univers, Dieu, père, créateur,
Sous tous ces noms divers je crois en toi, Seigneur;
Et sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au front des cieux mon glorieux symbole.
L'étendue à mes yeux révèle ta grandeur;
La terre, ta bonté; les astres, ta splendeur.
Tu t'es produit toi-même en ton brillant ouvrage!
L'univers tout entier réfléchit ton image,
Et mon ame à son tour réfléchit l'univers.

Ma pensée, embrassant tes attributs divers,
Partout autour de toi te découvre et t'adore,
Se contemple soi-même, et t'y découvre encore :
Ainsi l'astre du jour éclate dans les cieux,
Se réfléchit dans l'onde, et se peint à mes yeux.

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême;
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime!
Mon ame est un rayon de lumière et d'amour,
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorans loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée.
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi!
Ce monde qui te cache est transparent pour moi;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour;
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissans rayons, qui raniment mes sens,

Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon ame de plus près adore ta présence;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

Oui, j'espère, Seigneur, en ta magnificence:
Partout à pleines mains prodiguant l'existence,
Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
A ces jours d'ici-bas, si troublés et si courts.
Je te vois en tous lieux conserver et produire;
Celui qui peut créer dédaigne de détruire.
Témoin de ta puissance, et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité.
La mort m'entoure en vain de ses ombres funèbres,
Ma raison voit le jour à travers ses ténèbres;
C'est le dernier degré qui m'approche de toi,
C'est le voile qui tombe entre ta face et moi.
Hâte pour moi, Seigneur, ce moment que j'implore,
Ou, si dans tes secrets tu le retiens encore,
Entends du haut du ciel le cri de mes besoins;

L'atome et l'univers sont l'objet de tes soins;
Des dons de ta bonté soutiens mon indigence,
Nourris mon corps de pain, mon ame d'espérance;
Réchauffe d'un regard de tes yeux tout-puissans
Mon esprit éclipsé par l'ombre de mes sens;
Et, comme le soleil aspire la rosée,
Dans ton sein à jamais absorbe ma pensée.

DIX-SEPTIÈME

MÉDITATION.

Invocation.

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde!
Habitante du ciel, passagère en ces lieux,
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux;

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière,
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.
Ton berceau fut-il sur la terre?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin?
Ah! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
O fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

DIX-HUITIÈME

MÉDITATION.

La Foi.

O néant! ô seul dieu que je puisse comprendre!
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein!

Dans l'éternel oubli j'y dormirais encore;
Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que j'abhorre,
Et dans ta longue nuit mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songes ni réveil.

—Mais puisque je naquis, sans doute il fallait naître.
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets! le destin me condamnait au jour,
Et je viens, ô soleil! te maudire à mon tour.

—Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrens d'espérance,
Éblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut, nouveau séjour où le temps m'a jeté!
Globe, témoin futur de ma félicité!
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature!
Soleil, premier amour de toute créature!
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits!
Terre, berceau de l'homme, admirable palais!
Homme, semblable à moi, mon compagnon, mon frère!
Toi plus belle à mes yeux, à mon ame plus chère!
Salut, objets, témoins, instrumens du bonheur!

Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur...

—Que ce rêve est brillant! mais, hélas! c'est un rêve.
Il commençait alors; maintenant il s'achève.
La douleur lentement m'entr'ouvre le tombeau :
Salut, mon dernier jour! sois mon jour le plus beau!

J'ai vécu; j'ai passé ce désert de la vie,
Où toujours sous mes pas chaque fleur s'est flétrie;
Où toujours l'Espérance, abusant ma raison,
Me montrait le bonheur dans un vague horizon,
Où du vent de la mort les brûlantes haleines
Sous mes lèvres toujours tarissaient les fontaines.
Qu'un autre, s'exhalant en regrets superflus,
Redemande au passé ses jours qui ne sont plus,
Pleure de son printemps l'aurore évanouie,
Et consente à revivre une seconde vie;
Pour moi, quand le destin m'offrirait, à mon choix,
Le sceptre du génie ou le trône des rois,
La gloire, la beauté, les trésors, la sagesse,
Et joindrait à ces dons l'éternelle jeunesse,
J'en jure par la mort, dans un monde pareil,
Non, je ne voudrais pas rajeunir d'un soleil.
Je ne veux pas d'un monde où tout change, où tout passe;
Où, jusqu'au souvenir, tout s'use et tout s'efface;

Où tout est fugitif, périssable, incertain;
Où le jour du bonheur n'a pas de lendemain.

—Combien de fois ainsi, trompé par l'existence,
De mon sein pour jamais j'ai banni l'espérance!
Combien de fois ainsi mon esprit abattu
A cru s'envelopper d'une froide vertu,
Et, rêvant de Zénon la trompeuse sagesse,
Sous un manteau stoïque a caché sa faiblesse!
Dans son indifférence un jour enseveli,
Pour trouver le repos, il invoquait l'oubli.
Vain repos! faux sommeil! —Tel qu'au pied des collines
Où Rome sort du sein de ses propres ruines,
L'œil voit dans ce chaos, confusément épars,
D'antiques monumens, de modernes remparts,
Des théâtres croulans, dont les frontons superbes
Dorment dans la poussière ou rampent sous les herbes,
Les palais des héros par les ronces couverts,
Des dieux couchés au seuil de leurs temples déserts,
L'obélisque éternel ombrageant la chaumière,
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans les forum, les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons peuplés de dieux nouveaux;
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de vie interrompt ce silence...

Telle est notre ame après ces longs ébranlemens;
Secouant la raison jusqu'en ses fondemens,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine!
De sentimens éteints silencieux chaos,
Élémens opposés, sans vie et sans repos,
Restes des passions par le temps effacées,
Combat désordonné de vœux et de pensées,
Souvenirs expirans, regrets, dégoûts, remord.
Si du moins ces débris nous attestaient sa mort!
Mais sous ce vaste deuil l'ame encore est vivante;
Ce feu sans aliment soi-même s'alimente;
Il renaît de sa cendre, et ce fatal flambeau
Craint de brûler encore au-delà du tombeau.

Ame! qui donc es-tu? flamme qui me dévore,
Dois-tu vivre après moi? dois-tu souffrir encore?
Hôte mystérieux, que vas-tu devenir?
Au grand flambeau du jour vas-tu te réunir?
Peut-être de ce feu tu n'es qu'une étincelle,
Qu'un rayon égaré, que cet astre rappelle.
Peut-être que, mourant lorsque l'homme est détruit,
Tu n'es qu'un suc plus pur que la terre a produit,
Une fange animée, une argile pensante...
Mais que vois-je? à ce mot tu frémis d'épouvante :

Redoutant le néant, et lasse de souffrir,
Hélas! tu crains de vivre, et trembles de mourir.

—Qui te révélera, redoutable mystère?
J'écoute en vain la voix des sages de la terre :
Le doute égare aussi ces sublimes esprits,
Et de la même argile ils ont été pétris.
Rassemblant les rayons de l'antique sagesse,
Socrate te cherchait aux beaux jours de la Grèce;
Platon à Sunium te cherchait après lui;
Deux mille ans sont passés, je te cherche aujourd'hui;
Deux mille ans passeront, et les enfans des hommes
S'agiteront encor dans la nuit où nous sommes.
La vérité rebelle échappe à nos regards,
Et Dieu seul réunit tous ses rayons épars.

—Ainsi, prêt à fermer mes yeux à la lumière,
Nul espoir ne viendra consoler ma paupière :
Mon ame aura passé, sans guide et sans flambeau,
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau;
Et j'emporte au hasard, au monde où je m'élance,
Ma vertu sans espoir, mes maux sans récompense.
Réponds-moi, Dieu cruel! S'il est vrai que tu sois,
J'ai donc le droit fatal de maudire tes lois!
Après le poids du jour, du moins le mercenaire

Le soir s'assied à l'ombre, et reçoit son salaire;
Et moi, quand je fléchis sous le fardeau du sort,
Quand mon jour est fini, mon salaire est la mort!

. . . . . .

. . . . . .

—Mais tandis qu'exhalant le doute et le blasphème,
Les yeux sur mon tombeau, je pleure sur moi-même,
La foi, se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'ame.
Je remonte, aux lueurs de ce flambeau divin,
Du couchant de ma vie à son riant matin;
J'embrasse d'un regard la destinée humaine;
A mes yeux satisfaits tout s'ordonne et s'enchaîne;
Je lis dans l'avenir la raison du présent;
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et, rouvrant l'horizon à mon ame ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie.

Cette foi, qui m'attend au bord de mon tombeau,
Hélas! il m'en souvient, plana sur mon berceau.
De la terre promise immortel héritage,
Les pères à leurs fils l'ont transmis d'âge en âge.

Notre esprit la reçoit à son premier réveil,
Comme les dons d'en-haut, la vie et le soleil;
Comme le lait de l'ame, en ouvrant la paupière,
Elle a coulé pour nous des lèvres d'une mère;
Elle a pénétré l'homme en sa tendre saison;
Son flambeau dans les cœurs précéda la raison.
L'enfant, en essayant sa première parole,
Balbutie au berceau son sublime symbole;
Et, sous l'œil maternel germant à son insu,
Il la sent dans son cœur croître avec la vertu.

Ah! si la vérité fut faite pour la terre,
Sans doute elle a reçu ce simple caractère;
Sans doute, dès l'enfance offerte à nos regards,
Dans l'esprit par les sens entrant de toutes parts,
Comme les purs rayons de la céleste flamme,
Elle a dû dès l'aurore environner notre ame,
De l'esprit par l'amour descendre dans les cœurs,
S'unir au souvenir, se fondre dans les mœurs;
Ainsi qu'un grain fécond que l'hiver couvre encore,
Dans notre sein long-temps germer avant d'éclore;
Et, quand l'homme a passé son orageux été,
Donner son fruit divin pour l'immortalité.

Soleil mystérieux! flambeau d'une autre sphère,

Prête à mes yeux mourans ta mystique lumière!
Pars du sein du Très-Haut, rayon consolateur!
Astre vivifiant, lève-toi dans mon cœur!
Hélas! je n'ai que toi : dans mes heures funèbres,
Ma raison qui pâlit m'abandonne aux ténèbres;
Cette raison superbe, insuffisant flambeau,
S'éteint comme la vie aux portes du tombeau.
Viens donc la remplacer, ô céleste lumière!
Viens d'un jour sans nuage inonder ma paupière;
Tiens-moi lieu du soleil que je ne dois plus voir,
Et brille à l'horizon comme l'astre du soir.

DIX-NEUVIÈME

MÉDITATION.

Le Génie.

A M. DE BONALD.

Impavidum ferient ruinæ

Ainsi, quand parmi les tempêtes,
Au sommet brûlant du Sina,
Jadis le plus grand des prophètes
Gravait les tables de Juda ;

Pendant cet entretien sublime,
Un nuage couvrait la cime
Du mont inaccessible aux yeux,
Et, tremblant aux coups du tonnerre,
Juda, couché dans la poussière,
Vit ses lois descendre des cieux.

Ainsi, des sophistes célèbres
Dissipant les fausses clartés,
Tu tires du sein des ténèbres
D'éblouissantes vérités.
Ce voile qui des lois premières
Couvrait les augustes mystères
Se déchire et tombe à ta voix;
Et tu suis ta route assurée
Jusqu'à cette source sacrée
Où le monde a puisé ses lois.

Assis sur la base immuable
De l'éternelle vérité,
Tu vois d'un œil inaltérable
Les phases de l'humanité.
Secoués de leurs gonds antiques,
Les empires, les républiques
S'écroulent en débris épars;

Tu ris des terreurs où nous sommes :
Partout où nous voyons les hommes,
Un Dieu se montre à tes regards !

En vain par quelque faux système
Un système faux est détruit ;
Par le désordre à l'ordre même
L'univers moral est conduit.
Et comme autour d'un astre unique
La terre, dans sa route oblique,
Décrit sa route dans les airs,
Ainsi, par une loi plus belle,
Ainsi la justice éternelle
Est le pivot de l'univers.

Mais quoi ! tandis que le génie
Te ravit si loin de nos yeux,
Les lâches clameurs de l'envie
Te suivent jusque dans les cieux !
Crois-moi, dédaigne d'en descendre,
Ne t'abaisse pas pour entendre
Ces bourdonnemens détracteurs.
Poursuis ta sublime carrière,
Poursuis : le mépris du vulgaire
Est l'apanage des grands cœurs.

Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as-tu pas vu tour à tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour?
N'as-tu pas vu son inconstance
De l'héréditaire croyance
Éteindre les sacrés flambeaux?
Brûler ce qu'adoraient ses pères,
Et donner le nom de lumières
A l'épaisse nuit des tombeaux?

Secouant ses antiques rênes,
Mais par d'autres tyrans flatté,
Tout meurtri du poids de ses chaînes,
L'entends-tu crier : *Liberté!*
Dans ses sacrilèges caprices,
Le vois-tu, donnant à ses vices
Les noms de toutes les vertus,
Traîner Socrate aux gémonies,
Pour faire en des temples impies
L'apothéose d'Anitus?

Si, pour caresser sa faiblesse,
Sous tes pinceaux adulateurs,
Tu parais du nom de sagesse

Les leçons de ses corrupteurs,
Tu verrais ses mains avilies,
Arrachant des palmes flétries
De quelque front déshonoré,
Les répandre sur ton passage,
Et, changeant la gloire en outrage,
T'offrir un triomphe abhorré!

Mais, loin d'abandonner la lice
Où ta jeunesse a combattu,
Tu sais que l'estime du vice
Est un outrage à la vertu.
Tu t'honores de tant de haine;
Tu plains ces faibles cœurs qu'entraîne
Le cours de leur siècle égaré;
Et, seul contre le flot rapide,
Tu marches d'un pas intrépide
Au but que la gloire a montré!

Tel un torrent, fils de l'orage,
En roulant du sommet des monts,
S'il rencontre sur son passage
Un chêne, l'orgueil des vallons,
Il s'irrite, il écume, il gronde,

Il presse des plis de son onde
L'arbre vainement menacé :
Mais, debout parmi les ruines,
Le chêne aux profondes racines
Demeure; et le fleuve a passé.

Toi donc, des mépris de ton âge
Sans être jamais rebuté,
Retrempe ton mâle courage
Dans les flots de l'adversité!
Pour cette lutte qui s'achève
Que la vérité soit ton glaive,
La justice ton bouclier.
Va, dédaigne d'autres armures;
Et si tu reçois des blessures,
Nous les couvrirons de laurier!

Vois-tu dans la carrière antique,
Autour des coursiers et des chars,
Jaillir la poussière olympique
Qui les dérobe à nos regards?
Dans sa course ainsi le génie
Par les nuages de l'envie
Marche long-temps environné;

Mais au terme de la carrière,
Des flots de l'indigne poussière
Il sort vainqueur et couronné.

VINGTIÈME

MÉDITATION.

Philosophie.

AU MARQUIS DE LA MAISONFORT.

Oh! qui m'emportera vers les tièdes rivages
Où l'Arno, couronné de ses pâles ombrages,
Aux murs de Médicis en sa course arrêté,
Réfléchit le palais par un sage habité,

Et semble au bruit flatteur de son onde plus lente,
Murmurer les grands noms de Pétrarque et du Dante?
Ou plutôt, que ne puis-je, au doux tomber du jour,
Quand, le front soulagé du fardeau de la cour,
Tu vas sous tes bosquets chercher ton Égérie,
Suivre, en rêvant, tes pas de prairie en prairie,
Jusqu'au modeste toit par tes mains embelli,
Où tu cours adorer le silence et l'oubli!
J'adore aussi ces dieux : depuis que la sagesse
Aux rayons du malheur a mûri ma jeunesse,
Pour nourrir ma raison des seuls fruits immortels,
J'y cherche en soupirant l'ombre de leurs autels;
Et, s'il est au sommet de la verte colline,
S'il est sur le penchant du coteau qui s'incline,
S'il est aux bords déserts du torrent ignoré
Quelque rustique abri, de verdure entouré,
Dont le pampre arrondi sur le seuil domestique
Dessine en serpentant le flexible portique,
Semblable à la colombe errante sur les eaux,
Qui, des cèdres d'Arar découvrant les rameaux,
Vola sur leur sommet poser ses pieds de rose,
Soudain mon ame errante y vole et s'y repose.
Aussi, pendant qu'admis dans les conseils des rois,
Représentant d'un maître honoré par son choix,
Tu tiens un des grands fils de la trame du monde;

Moi, parmi les pasteurs, assis aux bords de l'onde,
Je suis d'un œil rêveur les barques sur les eaux,
J'écoute les soupirs du vent dans les roseaux;
Nonchalamment couché près du lit des fontaines,
Je suis l'ombre qui tourne autour du tronc des chênes,
Ou je grave un vain nom sur l'écorce des bois,
Ou je parle à l'écho qui répond à ma voix;
Ou, dans le vague azur contemplant les nuages,
Je laisse errer, comme eux, mes flottantes images;
La nuit tombe, et le Temps, de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus, que je n'ai pas compté.

Quelquefois seulement, quand mon ame oppressée
Sent en rhythmes nombreux déborder ma pensée,
Au souffle inspirateur du soir, dans les déserts
Ma lyre abandonnée exhale encor des vers!
J'aime à sentir ces fruits d'une sève plus mûre
Tomber, sans qu'on les cueille, au gré de la nature;
Comme le sauvageon secoué par les vents,
Sur les gazons flétris, de ses rameaux mouvans
Laisse tomber ses fruits que la branche abandonne,
Et qui meurent au pied de l'arbre qui les donne.
Il fut un temps peut-être où mes jours mieux remplis,
Par la gloire éclairés, par l'amour embellis,
Et fuyant loin de moi sur des ailes rapides,

Dans la nuit du passé ne tombaient pas si vides.
Aux douteuses clartés de l'humaine raison,
Égaré dans les cieux sur les pas de Platon,
Par ma propre vertu je cherchais à connaître
Si l'ame est en effet un souffle du grand Être;
Si ce rayon divin, dans l'argile enfermé,
Doit être par la mort éteint ou rallumé;
S'il doit après mille ans revivre sur la terre;
Ou si, changeant sept fois de destins et de sphère,
Et montant d'astre en astre à son centre divin,
D'un but qui fuit toujours il s'approche sans fin;
Si dans ces changemens nos souvenirs survivent;
Si nos soins, nos amours, si nos vertus nous suivent;
S'il est un juge assis aux portes des enfers,
Qui sépare à jamais les justes des pervers;
S'il est de saintes lois qui, du ciel émanées,
Des empires mortels prolongent les années,
Jettent un frein au peuple indocile à leur voix,
Et placent l'équité sous la garde des rois;
Ou si d'un dieu qui dort l'aveugle nonchalance
Laisse au gré du destin trébucher sa balance,
Et livre, en détournant ses yeux indifférens,
La nature au hasard, et la terre aux tyrans.
Mais, ainsi que des cieux, où son vol se déploie,
L'aigle souvent trompé redescend sans sa proie,

Dans ces vastes hauteurs où mon œil s'est porté
Je n'ai rien découvert que doute et vanité;
Et, las d'errer sans fin dans des champs sans limite,
Au seul jour où je vis, au seul bord que j'habite
J'ai borné désormais ma pensée et mes soins :
Pourvu qu'un dieu caché fournisse à mes besoins;
Pourvu que, dans les bras d'une épouse chérie,
Je goûte obscurément les doux fruits de ma vie;
Que le rustique enclos, par mes pères planté,
Me donne un toit l'hiver, et de l'ombre l'été;
Et que d'heureux enfans ma table couronnée
D'un convive de plus se peuple chaque année,
Ami, je n'irai plus ravir si loin de moi,
Dans les secrets de Dieu, ces comment, ces pourquoi;
Ni du risible effort de mon faible génie
Aider péniblement la sagesse infinie.
Vivre est assez pour nous; un plus sage l'a dit :
Le soin de chaque jour à chaque jour suffit.
Humble, et du Saint des Saints respectant les mystères,
J'héritai l'innocence et le Dieu de mes pères;
En inclinant mon front j'élève à lui mes bras;
Car la terre l'adore et ne le comprend pas :
Semblable à l'alcyon, que la mer dorme ou gronde,
Qui dans son nid flottant s'endort en paix sur l'onde,
Me reposant sur Dieu du soin de me guider

A ce port invisible où tout doit aborder,
Je laisse mon esprit, libre d'inquiétude,
D'un facile bonheur faisant sa seule étude,
Et, prêtant sans orgueil la voile à tous les vents,
Les yeux tournés vers lui, suivre le cours du temps.

Toi qui, long-temps battu des vents et de l'orage,
Jouissant aujourd'hui de ce ciel sans nuage,
Du sein de ton repos contemples du même œil
Nos revers sans dédain, nos erreurs sans orgueil,
Dont la raison facile, et chaste sans rudesse,
Des sages de son temps n'a pris que la sagesse,
Et qui reçus d'en-haut ce don mystérieux
De parler aux mortels dans la langue des dieux;
De ces bords enchanteurs où ta voix me convie,
Où s'écoule à flots purs l'automne de ta vie,
Où les eaux et les fleurs, et l'ombre et l'amitié,
De tes jours nonchalans usurpent la moitié,
Dans ces vers inégaux que ta muse entrelace,
Dis-nous, comme autrefois nous l'aurait dit Horace,
Si l'homme doit combattre ou suivre son destin;
Si je me suis trompé de but ou de chemin;
S'il est vers la sagesse une autre route à suivre,
Et si l'art d'être heureux n'est pas tout l'art de vivre?

VINGT-UNIÈME

MÉDITATION.

Le Golfe de Baya.

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider d'une haleine insensible

L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu! quelle fraîcheur on respire!
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?

Quels chants éclatent sur ces bords?
De ces deux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le Silence occupe les airs.
C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers;
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la Liberté vieille et sainte patrie!
Terre, autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars[1] maintenant asservie,

1. Ceci était écrit en 1813.

Ton empire est tombé; tes héros ne sont plus!
Mais dans ton sein l'ame agrandie
Croit sur leurs monumens respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains! fiers Catons! mânes des deux Brutus!
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrace.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe:
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baya! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

VINGT-DEUXIÈME

MÉDITATION.

Le Temple.

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre;

Qu'il est doux de porter ses pas religieux
Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique,
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux!
Salut, bois consacré! Salut, champ funéraire,
Des tombeaux du village humble dépositaire;
Je bénis en passant tes simples monumens.
Malheur à qui des morts profane la poussière!
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a reçu mes pas retentissans.
Quelle nuit! quel silence! au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor quand l'univers sommeille,
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

Avançons. Aucun bruit n'a frappé mon oreille;
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés,
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.
Murs sacrés! saints autels! je suis seul, et mon ame
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accens ignorés,
Que lui seul connaîtra, que vous seuls entendrez.

Mais quoi ! de ces autels j'ose approcher sans crainte !
J'ose apporter, grand Dieu ! dans cette auguste enceinte
Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour !
Et je ne tremble pas que ta majesté sainte
Ne venge le respect qu'on doit à son séjour !
Non : je ne rougis plus du feu qui me consume :
L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré,
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré ;
La constance l'honore et le malheur l'épure.
Je l'ai dit à la terre, à toute la nature ;
Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi :
J'oserais, Dieu puissant, la nommer devant toi.
Oui, malgré la terreur que ton temple m'inspire,
Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire ;
Et ce nom, répété de tombeaux en tombeaux,
Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire,
De l'enceinte funèbre a troublé le repos.

Adieu, froids monumens ! adieu, saintes demeures !
Deux fois l'écho nocturne a répété les heures
Depuis que devant vous mes larmes ont coulé :
Le ciel a vu ces pleurs, et je sors consolé.
Peut-être au même instant, sur un autre rivage,

Elvire veille ainsi, seule avec mon image,
Et dans un temple obscur, les yeux baignés de pleurs,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

VINGT-TROISIÈME

MÉDITATION.

Chants lyriques de Saül.

IMITATION DES PSAUMES DE DAVID.

Je répandrai mon ame au seuil du sanctuaire,
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir;
Mes cris t'éveilleront, et mon humble prière
S'élèvera vers toi comme l'encens du soir!

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue!
J'erre sur la montagne ainsi qu'un passereau;
Et par tant de rigueurs mon ame confondue,
Mon ame est devant toi comme un désert sans eau.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête.
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié.
Le voilà, disent-ils : ses dieux l'ont oublié;
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Seigneur, tendez votre arc; levez-vous, jugez-moi!
Remplissez mon carquois de vos flèches brûlantes.
Que des hauteurs du ciel vos foudres dévorantes
Portent sur eux la mort qu'ils appelaient sur moi!

Dieu se lève, il s'élance, il abaisse la voûte
De ces cieux éternels ébranlés sous ses pas;
Le soleil et la foudre ont éclairé sa route;

Ses anges devant lui font voler le trépas.

Le feu de son courroux fait monter la fumée,
Son éclat a fendu les nuages des cieux;
La terre est consumée
D'un regard de ses yeux.

Il parle; sa voix foudroyante
A fait chanceler d'épouvante
Les cèdres du Liban, les rochers des déserts;
Le Jourdain montre à nu sa source reculée;
De la terre ébranlée
Les os sont découverts.

Le Seigneur m'a livré la race criminelle
Des superbes enfans d'Ammon.
Levez-vous, ô Saül! et que l'ombre éternelle
Engloutisse jusqu'à leur nom!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que vois-je? vous tremblez, orgueilleux oppresseurs!

Le héros prend sa lance,
Il l'agite, il s'élance;
A sa seule présence,
La terreur de ses yeux a passé dans vos cœurs.

Fuyez!.... Il est trop tard! sa redoutable épée
Décrit autour de vous un cercle menaçant,
En tout lieu vous poursuit, en tout lieu vous attend;
Et déjà, mille fois dans votre sang trempée,
S'enivre encor de votre sang.

Son coursier superbe
Foule comme l'herbe
Les corps des mourans;
Le héros l'excite
Et le précipite
A travers les rangs;
Les feux l'environnent,
Les casques résonnent
Sous ses pieds sanglans;
Devant sa carrière
Cette foule altière
Tombe tout entière
Sous ses traits brûlans,
Comme la poussière

Qu'emportent les vents.

Où sont ces fiers Ismaélites,
Ces enfans de Moab, cette race d'Édom?
Iduméens, guerriers d'Ammon,
Et vous, superbes fils de Tyr et de Sidon,
Et vous, cruels Amalécites?

Les voilà devant moi comme un fleuve tari,
Et leur mémoire même avec eux a péri!

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Que de biens le Seigneur m'apprête!
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi!
Éphraïm, Manassé, Galaad, sont à moi;
Jacob, mon bouclier, est l'appui de ma tête.
Que de biens le Seigneur m'apprête!
Qu'il couronne d'honneurs la vieillesse du roi!

Des bords où l'aurore se lève
Aux bords où le soleil achève

Son cours tracé par l'Éternel,
L'opulente Saba, la fertile Éthiopie,
La riche mer de Tyr, les déserts d'Arabie,
Adorent le roi d'Israël.

Peuples, frappez des mains; le roi des rois s'avance;
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant;
Il pose de Sion l'éternel fondement;
La montagne frémit de joie et d'espérance.
Peuples, frappez des mains; le roi des rois s'avance;
Il pose de Sion l'éternel fondement.

De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.
Réjouis-toi, Sion, sous ton ombre propice,
Ainsi que le palmier qui parfume Cadès,
La paix et l'équité fleurissent à jamais.
De sa main pleine de justice
Il verse aux nations l'abondance et la paix.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël;
Il y fait sa demeure, il y rend ses oracles,
Il y fait éclater sa gloire et ses miracles:
Sion, ainsi que lui, ton nom est immortel.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël.

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille,
C'est là qu'environné de la troupe docile
De ses nombreux enfans, sa gloire et son appui,
Le roi vieillit, semblable à l'olivier fertile
Qui voit ses rejetons fleurir autour de lui.

VINGT-QUATRIÈME

MÉDITATION.

Hymne au Soleil.

Vous avez pris pitié de sa longue douleur,
Vous me rendez le jour, Dieu que l'amour implore!
Déjà mon front, couvert d'une molle pâleur,
Des teintes de la vie à ses yeux se colore;

Déjà dans tout mon être une douce chaleur
Circule avec mon sang, remonte dans mon cœur :
Je renais pour aimer encore !

Mais la nature aussi se réveille en ce jour;
Aux doux soleil de mai nous la voyons renaître :
Les oiseaux de Vénus, autour de ma fenêtre,
Du plus chéri des mois proclament le retour !
Guidez mes premiers pas dans nos vertes campagnes !
Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant :
Je veux voir le soleil s'élever lentement,
Précipiter son char du haut de nos montagnes,
Jusqu'à l'heure où dans l'onde il ira s'engloutir,
Et cédera les airs au nocturne zéphyr.
Viens ! Que crains-tu pour moi ? Le ciel est sans nuage :
Ce plus beau de nos jours passera sans orage;
Et c'est l'heure où déjà, sur les gazons en fleurs,
Dorment, près des troupeaux, les paisibles pasteurs.

Dieu ! que les airs sont doux ! que la lumière est pure !
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O Soleil ! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité.
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,

L'univers tout entier te reconnut pour roi;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
De ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli!

Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore,
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisans
Ranime par degrés mes membres languissans,
Il me semble qu'un Dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon ame!
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché.
Mais ton sublime auteur défend-il de le croire?
N'es-tu point, ô Soleil! un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O Soleil! n'es-tu point un regard de ses yeux?

Ah! si j'ai quelquefois, aux jours de l'infortune,
Blasphémé du soleil la lumière importune,
Si j'ai maudit les dons que j'ai reçus de toi,
Dieu, qui lis dans les cœurs, ô Dieu! pardonne-moi.
Je n'avais pas goûté la volupté suprême

De revoir la nature auprès de ce que j'aime,
De sentir dans mon cœur, aux rayons d'un beau jour,
Redescendre à la fois et la vie et l'amour.
Insensé! j'ignorais tout le prix de la vie;
Mais ce jour me l'apprend, et je te glorifie!

VINGT-CINQUIÈME

MÉDITATION.

Adieu.

Oui, j'ai quitté ce port tranquille,
Ce port si long-temps appelé,
Où, loin des ennuis de la ville,
Dans un loisir doux et facile,

Sans bruit mes jours auraient coulé.
J'ai quitté l'obscure vallée,
Le toi champêtre d'un ami;
Loin des bocages de Bissy,
Ma muse, à regret exilée,
S'éloigne, triste et désolée,
Du séjour qu'elle avait choisi.
Nous n'irons plus dans les prairies,
Au premier rayon du matin,
Égarer, d'un pas incertain,
Nos poétiques rêveries.
Nous ne verrons plus le soleil
Du haut des cimes d'Italie
Précipitant son char vermeil,
Semblable au père de la vie,
Rendre à la nature assoupie
Le premier éclat du réveil.
Nous ne goûterons plus votre ombre,
Vieux pins, l'honneur de ces forêts,
Vous n'entendrez plus nos secrets;
Sous cette grotte humide et sombre
Nous ne chercherons plus le frais;
Et, le soir, au temple rustique,
Quand la cloche mélancolique

Appellera tout le hameau,
Nous n'irons plus à la prière,
Nous courber sur la simple pierre,
Qui couvre un rustique tombeau.
Adieu, vallons! adieu, bocages!
Lac azuré, roches sauvages,
Bois touffus, tranquille séjour,
Séjour des heureux et des sages,
Je vous ai quittés sans retour!
Déjà ma barque fugitive,
Au souffle des zéphyrs trompeurs,
S'éloigne à regret de la rive
Que m'offraient des dieux protecteurs.
J'affronte de nouveaux orages;
Sans doute à de nouveaux naufrages
Mon frêle esquif est dévoué;
Et pourtant, à la fleur de l'âge,
Sur quels écueils, sur quel rivage,
Déjà n'ai-je pas échoué?
Mais d'une plainte téméraire
Pourquoi fatiguer le destin?
A peine au milieu du chemin,
Faut-il regarder en arrière?
Mes lèvres à peine ont goûté

Le calice amer de la vie,
Loin de moi je l'ai rejeté;
Mais l'arrêt cruel est porté :
Il faut boire jusqu'à la lie !
Lorsque mes pas auront franchi
Les deux tiers de notre carrière,
Sous le poids d'une vie entière
Quand mes cheveux auront blanchi,
Je reviendrai du vieux Bissy
Visiter le toit solitaire,
Où le ciel me garde un ami.
Dans quelque retraite profonde,
Sous les arbres par lui plantés,
Nous verrons couler comme l'onde
La fin de nos jours agités.
Là, sans crainte et sans espérance,
Sur notre orageuse existence
Ramenés par le souvenir,
Jetant nos regards en arrière,
Nous mesurerons la carrière
Qu'il aura fallu parcourir.

Tel un pilote octogénaire,
Du haut d'un rocher solitaire,

Le soir, tranquillement assis,
Laisse au loin égarer sa vue,
Et contemple encor l'étendue
Des mers qu'il sillonna jadis.

VINGT-SIXIÈME

MEDITATION.

La Semaine Sainte.

A LA ROCHE-GUYON.

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautonniers sans étoile, abordez! c'est le port:
Ici l'ame se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre;
Un jour égal et pur y repose les yeux :
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé long-temps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour,
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore;
Éveillez-vous! voilà le jour.

Cœurs tendres, approchez! ici l'on aime encore;
Mais l'amour, épuré, s'allume sur l'autel :
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore;
Tout ce qui reste est immortel!

La prière, qui veille en ces saintes demeures,
De l'astre matinal nous annonce le cours,
Et, conduisant pour nous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore;
Il mêle notre hommage à la voix des zéphyrs;
Et les airs, ébranlés sous le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupirs.

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel : roi du ciel, est-ce toi?
Oui, contraint par l'amour, le Dieu de la nature
Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que mon cœur adore!
La croix à mes regards révèle un nouveau jour;
Aux pieds d'un Dieu mourant puis-je douter encore?
Non : l'amour m'explique l'amour.

Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu,
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes du palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges!
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges
Ne mêlaient-ils pas leurs accens?

Du nombre des vivans chaque aurore m'efface;
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords.
Sous le portique obscur venez marquer ma place,
Ici, près du séjour des morts!

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre.
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux,
La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre;
J'attends le réveil des tombeaux!

Ah! puissé-je près d'eux, au gré de mon envie,
A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie
Entre l'espérance et la mort!

VINGT-SEPTIÈME

MÉDITATION.

Le Chrétien mourant.

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille

Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau!

O toi! d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon ame! et dépouille tes chaînes.
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnans des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir!

Mais qu'entends-je? Au moment où mon ame s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!
Compagnons de l'exil, quoi! vous pleurez ma mort!
Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon ame enivrée
Entre au céleste port.

VINGT-HUITIÈME

MÉDITATION.

Dieu.

A M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

Oui, mon ame se plaît à secouer ses chaînes :
Déposant le fardeau des misères humaines,
Laissant errer mes sens dans ce monde des corps,
Au monde des esprits je monte sans efforts.

Là, foulant à mes pieds cet univers visible,
Je plane en liberté dans les champs du possible.
Mon ame est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il me faut un séjour qui n'ait pas d'horizon.

Comme une goutte d'eau dans l'Océan versée,
L'infini dans son sein absorbe ma pensée;
Là, reine de l'espace et de l'éternité,
Elle ose mesurer le temps, l'immensité,
Aborder le néant, parcourir l'existence,
Et concevoir de Dieu l'inconcevable essence.
Mais sitôt que je veux peindre ce que je sens,
Toute parole expire en efforts impuissans :
Mon ame croit parler; ma langue embarrassée
Frappe l'air de vains sons, ombre de ma pensée.

Dieu fit pour les esprits deux langages divers :
En sons articulés l'un vole dans les airs;
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes;
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,
Et, suivant des mortels les destins inconstans,
Change avec les climats ou passe avec les temps.
L'autre, éternel, sublime, universel, immense,

Est le langage inné de toute intelligence :
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu ;
C'est un verbe vivant dans le cœur entendu :
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'ame ;
Ce langage senti, touche, illumine, enflamme :
De ce que l'ame éprouve interprètes brûlans,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans ;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Aux pures régions où j'aime à m'envoler,
L'enthousiasme aussi vient me la révéler ;
Lui seul est mon flambeau dans cette nuit profonde,
Et mieux que la raison il m'explique le monde.
Viens donc ; il est mon guide, et je veux t'en servir.
A ses ailés de feu, viens, laisse-toi ravir.
Déjà l'ombre du monde à nos regards s'efface :
Nous échappons au temps, nous franchissons l'espace,
Et dans l'ordre éternel de la réalité,
Nous voilà face à face avec la vérité !

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore !
Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs élémens ;

L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image:
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.

Sans bornes, comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré:
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse;
Et comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux!
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par leur nature à l'être qui les fit;
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit!

Voilà, voilà le Dieu que tout esprit adore,
Qu'Abraham a servi, que rêvait Pythagore,
Que Socrate annonçait, qu'entrevoyait Platon;
Ce Dieu que l'univers révèle à la raison,
Que la justice attend, que l'infortune espère,
Et que le Christ enfin vint montrer à la terre!
Ce n'est plus là ce Dieu par l'homme fabriqué,
Ce Dieu par l'imposture à l'erreur expliqué,
Ce Dieu défiguré par la main des faux prêtres,
Qu'adoraient en tremblant nos crédules ancêtres.
Il est seul, il est un, il est juste, il est bon;
La terre voit son œuvre, et le ciel sait son nom!

Heureux qui le connaît! plus heureux qui l'adore!
Qui, tandis que le monde ou l'outrage ou l'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle, comme l'encens, son ame en sa présence!
Mais, pour monter à lui, notre esprit abattu
Doit emprunter d'en-haut sa force et sa vertu.
Il faut voler au ciel sur des ailes de flamme :
Le désir et l'amour sont les ailes de l'ame.
Ah! que ne suis-je né dans l'âge où les humains,
Jeunes, à peine encore échappés de ses mains,

Près de Dieu par le temps, plus près par l'innocence,
Conversaient avec lui, marchaient en sa présence!
Que n'ai-je vu le monde à son premier soleil!
Que n'ai-je entendu l'homme à son premier réveil!
Tout lui parlait de toi, tu lui parlais toi-même;
L'univers respirait ta majesté suprême;
La nature, sortant des mains du Créateur,
Étalait en tous sens le nom de son auteur :
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatans brillait sur tes ouvrages;
L'homme dans le passé ne remontait qu'à toi;
Il invoquait son père, et tu disais : C'est moi.

Long-temps comme un enfant ta voix daigna l'instruire,
Et par la main long-temps tu voulus le conduire.
Que de fois dans ta gloire à lui tu t'es montré,
Aux vallons de Sennar, aux chênes de Membré,
Dans le buisson d'Oreb, ou sur l'auguste cime
Où Moïse aux Hébreux dictait sa loi sublime!
Ces enfans de Jacob, premiers-nés des humains,
Reçurent quarante ans la manne de tes mains :
Tu frappais leur esprit par tes vivans oracles;
Tu parlais à leurs yeux par la voix des miracles;
Et lorsqu'ils t'oubliaient, tes anges descendus
Rappelaient ta mémoire à leurs cœurs éperdus.

Mais enfin, comme un fleuve éloigné de sa source,
Ce souvenir si pur s'altéra dans sa course;
De cet astre vieilli la sombre nuit des temps
Éclipsa par degrés les rayons éclatans.
Tu cessas de parler : l'oubli, la main des âges,
Usèrent ce grand nom empreint dans tes ouvrages;
Les siècles en passant firent pâlir la foi;
L'homme plaça le doute entre le monde et toi.

Oui, ce monde, Seigneur, est vieilli pour ta gloire;
Il a perdu ton nom, ta trace et ta mémoire,
Et pour les retrouver il nous faut, dans son cours,
Remonter flots à flots le long fleuve des jours!
Nature! firmament! l'œil en vain vous contemple :
Hélas! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple;
Il voit, il suit en vain, dans les déserts des cieux,
De leurs mille soleils le cours mystérieux;
Il ne reconnaît plus la main qui les dirige;
Un prodige éternel cesse d'être un prodige!
Comme ils brillaient hier ils brilleront demain!
Qui sait où commença leur glorieux chemin?
Qui sait si ce flambeau, qui luit et qui féconde,
Une première fois s'est levé sur le monde?
Nos pères n'ont point vu briller son premier tour,
Et les jours éternels n'ont point de premier jour.

Sur le monde moral en vain ta providence
Dans ces grands changemens révèle ta présence.
C'est en vain qu'en tes jeux l'empire des humains
Passe d'un sceptre à l'autre, errant de mains en mains;
Nos yeux, accoutumés à sa vicissitude,
Se sont fait de la gloire une froide habitude:
Les siècles ont tant vu de ces grands coups du sort!
Le spectacle est usé; l'homme engourdi s'endort.

Réveille-nous, grand Dieu! parle, et change le monde;
Fais entendre au néant ta parole féconde.
Il est temps! lève-toi! sors de ce long repos;
Tire un autre univers de cet autre chaos.
A nos yeux assoupis il faut d'autres spectacles!
A nos esprits flottans il faut d'autres miracles!
Change l'ordre des cieux qui ne nous parle plus!
Lance un nouveau soleil à nos yeux éperdus;
Détruis ce vieux palais, indigne de ta gloire;
Viens! montre-toi toi-même, et force-nous de croire!
Mais peut-être, avant l'heure où dans les cieux déserts
Le soleil cessera d'éclairer l'univers,
De ce soleil moral la lumière éclipsée
Cessera par degrés d'éclairer la pensée,
Et le jour qui verra ce grand flambeau détruit
Plongera l'univers dans l'éternelle nuit.

Alors tu briseras ton inutile ouvrage.
Ses débris foudroyés rediront d'âge en âge :
Seul je suis ! hors de moi rien ne peut subsister !
L'homme cessa de croire, il cessa d'exister !

VINGT-NEUVIÈME

MÉDITATION.

L'Automne.

Salut! bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissans sur les gazons épars!
Salut! derniers beaux jours; le deuil de la nature
Convient à la douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits :
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel.

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu?
Peut-être dans la foule une ame que j'ignore
Aurait compris mon ame, et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux;
Moi, je meurs; et mon ame, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

TRENTIÈME

MÉDITATION.

La Poésie sacrée.

DITHYRAMBE.

A M. EUGÈNE DE GENOUDE [1].

Son front est couronné de palmes et d'étoiles;
Son regard immortel, que rien ne peut tenir,

1. M. de Genoude, à qui ce dithyrambe est adressé, est

Traversant tous les temps, soulevant tous les voiles,
Réveille le passé, plonge dans l'avenir!
Du monde sous ses yeux les fastes se déroulent,
Les siècles à ses pieds comme un torrent s'écoulent;
A son gré descendant ou remontant leur cours,
Elle sonne aux tombeaux l'heure, l'heure fatale,
Ou sur sa lyre virginale
Chante au monde vieilli ce jour, père des jours.

Écoutez! — Jéhova s'élance
Du sein de son éternité.
Le chaos endormi s'éveille en sa présence;
Sa vertu le féconde, et sa toute-puissance
Repose sur l'immensité.

le premier qui ait fait passer dans la langue française la sublime poésie des Hébreux. Jusqu'à présent nous ne connaissions que le sens des livres de Job, d'Isaïe, de David; grace à lui, l'expression, la couleur, le mouvement, l'énergie, vivent aujourd'hui dans notre langue. Ce dithyrambe est un témoignage de la reconnaissance de l'auteur pour la manière nouvelle dont M. de Genoude lui a fait envisager la poésie sacrée.

Dieu dit, et le jour fut; Dieu dit, et les étoiles
De la nuit éternelle éclaircirent les voiles;
Tous les élémens divers
A sa voix se séparèrent;
Les eaux soudain s'écoulèrent
Dans le lit creusé des mers;
Les montagnes s'élevèrent,
Et les aquilons volèrent
Dans les libres champs des airs.

Sept fois de Jéhova la parole féconde
Se fit entendre au monde,
Et sept fois le néant à sa voix répondit;
Et Dieu dit : Faisons l'homme à ma vivante image.
Il dit, l'homme naquit; à ce dernier ouvrage
Le Verbe créateur s'arrête et s'applaudit.

Mais ce n'est plus un Dieu;—c'est l'homme qui soupire :
Éden a fui :... voilà le travail et la mort.
Dans les larmes sa voix expire;
La corde du bonheur se brise sur sa lyre,
Et Job en tire un son triste comme le sort.

Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
Ah! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu :
Et le sein qui m'a donné l'être,
Et les genoux qui m'ont reçu!

Que du nombre des jours Dieu pour jamais l'efface!
Que, toujours obscurci des ombres du trépas,
Ce jour parmi les jours ne trouve plus sa place!
Qu'il soit comme s'il n'était pas!

Maintenant dans l'oubli je dormirais encore,
Et j'achèverais mon sommeil
Dans cette longue nuit qui n'aura point d'aurore,
Avec ces conquérans que la terre dévore,
Avec le fruit conçu qui meurt avant d'éclore,
Et qui n'a pas vu le soleil.

Mes jours déclinent comme l'ombre;
Je voudrais les précipiter.
O mon Dieu! retranchez le nombre
Des soleils que je dois compter.
L'aspect de ma longue infortune
Éloigne, repousse, importune
Mes frères lassés de mes maux;

En vain je m'adresse à leur foule,
Leur pitié m'échappe et s'écoule
Comme l'onde au flanc des coteaux.

Ainsi qu'un nuage qui passe,
Mon printemps s'est évanoui;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai joui.
Par le souffle de la colère,
Hélas! arraché de la terre,
Je vais d'où l'on ne revient pas:
Mes vallons, ma propre demeure,
Et cet œil même qui me pleure,
Ne reverront jamais mes pas!

L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur;
Il tombe! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir;
Mais l'homme, hélas! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie:
On le cherche, il vient de tarir.

Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma main;
Ouvrez-moi mon dernier asile;
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau! vous êtes mon père;
Et je dis aux vers de la terre :
Vous êtes ma mère et mes sœurs!

Mais les jours heureux de l'impie
Ne s'éclipsent pas au matin;
Tranquille, il prolonge sa vie
Avec le sang de l'orphelin.
Il étend au loin ses racines;
Comme un troupeau sur les collines,
Sa famille couvre Ségor;
Puis dans un riche mausolée
Il est couché dans la vallée,
Et l'on dirait qu'il vit encor.

C'est le secret de Dieu; je me tais et j'adore.
C'est sa main qui traça les sentiers de l'aurore,
Qui pesa l'Océan, qui suspendit les cieux.

Pour lui, l'abîme est nu, l'enfer même est sans voiles.
Il a fondé la terre et semé les étoiles :
Et qui suis-je à ses yeux?

Mais la harpe a frémi sous les doigts d'Isaïe;
De son sein bouillonnant la menace à longs flots
S'échappe; un Dieu l'appelle, il s'élance, il s'écrie :
Cieux et terre, écoutez! silence au fils d'Amos!
Osias n'était plus : Dieu m'apparut : je vis
Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante :
Les bords éblouissans de sa robe flottante
Remplissaient le sacré parvis.

Des séraphins, debout sur des marches d'ivoire,
Se voilaient devant lui de six ailes de feux;
Volant de l'un à l'autre, ils se disaient entre eux :
Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu, le roi des dieux!
Toute la terre est pleine de sa gloire!

Du temple à ces accens la voûte s'ébranla;
Adonaï s'enfuit sous la nue enflammée;
Le saint lieu fut rempli de torrens de fumée;

La terre sous mes pieds trembla.

Et moi, je resterais dans un lâche silence!
Moi qui t'ai vu, Seigneur, je n'oserais parler!
A ce peuple impur qui t'offense
Je craindrais de te révéler!

Qui marchera pour nous? dit le Dieu des armées.
Qui parlera pour moi? dit Dieu. Qui? moi, Seigneur.
Touche mes lèvres enflammées :
Me voilà! je suis prêt!... malheur!

Malheur à vous qui dès l'aurore
Respirez les parfums du vin,
Et que le soir retrouve encore
Chancelans aux bords du festin!
Malheur à vous qui par l'usure
Etendez sans fin ni mesure
La borne immense de vos champs!
Voulez-vous donc, mortels avides,
Habiter dans vos champs arides
Seuls sur la terre des vivans?

Malheur à vous, race insensée!

Enfans d'un siècle audacieux,
Qui dites dans votre pensée :
Nous sommes sages à nos yeux :
Vous changez la nuit en lumière,
Et le jour en ombre grossière
Où se cachent vos voluptés !
Mais, comme un taureau dans la plaine,
Vous traînez après vous la chaîne
De vos longues iniquités !

Malheur à vous, filles de l'onde !
Iles de Sidon et de Tyr !
Tyrans qui trafiquez du monde
Avec la pourpre et l'or d'Ophir !
Malheur à vous ! votre heure sonne,
En vain l'Océan vous couronne !
Malheur à toi, reine des eaux,
A toi qui, sur des mers nouvelles,
Fais retentir comme des ailes
Les voiles de mille vaisseaux !

Ils sont enfin venus les jours de ma justice ;
Ma colère, dit Dieu, se déborde sur vous !
Plus d'encens, plus de sacrifice
Qui puisse éteindre mon courroux !

Je livrerai ce peuple à la mort, au carnage:
Le fer moissonnera comme l'herbe sauvage
Ses bataillons entiers!
—Seigneur, épargnez-nous! Seigneur!—Non, point de trève;
Et je ferai sur lui ruisseler de mon glaive
Le sang de ses guerriers!
Ses torrens sécheront sous ma brûlante haleine;
Ma main nivellera, comme une vaste plaine,
Ses murs et ses palais;
Le feu les brûlera comme il brûle le chaume.
Là, plus de nation, de ville, de royaume;
Le silence à jamais!

Ses murs se couvriront de ronces et d'épines;
L'hyène et le serpent peupleront ses ruines;
Les hiboux, les vautours,
L'un l'autre s'appelant durant la nuit obscure,
Viendront à leurs petits porter la nourriture
Au sommet de ses tours!

Mais Dieu ferme à ces mots les lèvres d'Isaïe:
Le sombre Ézéchiel

Sur le tronc desséché de l'ingrat Israël
Fait descendre à son tour la parole de vie!

L'Éternel emporta mon esprit au désert :
D'ossemens desséchés le sol était couvert;
J'approche en frissonnant; mais Jéhova me crie :
Si je parle à ces os, reprendront-ils la vie?
—Éternel, tu le sais.—Eh bien! dit le Seigneur,
Écoute mes accens; retiens-les, et dis-leur :
Ossemens desséchés, insensible poussière,
Levez-vous! recevez l'esprit et la lumière!
Que vos membres épars s'assemblent à ma voix!
Que l'esprit vous anime une seconde fois!
Qu'entre vos os flétris vos muscles se replacent!
Que votre sang circule et vos nerfs s'entrelacent!
Levez-vous et vivez, et voyez qui je suis!
J'écoutai le Seigneur, j'obéis et je dis :
Esprit, soufflez sur eux, du couchant, de l'aurore;
Soufflez de l'aquilon, soufflez!... Pressés d'éclore,
Ces restes du tombeau, réveillés par mes cris,
Entrechoquent soudain leurs ossemens flétris;
Aux clartés du soleil leur paupière se rouvre,

Leurs os sont rassemblés et la chair les recouvre !
Et ce champ de la mort tout entier se leva,
Redevint un grand peuple, et connut Jéhova !

Mais Dieu de ses enfans a perdu la mémoire;
La fille de Sion, méditant ses malheurs,
S'assied en soupirant, et, veuve de sa gloire,
Écoute Jérémie, et retrouve des pleurs.

Le Seigneur, m'accablant du poids de sa colère,
Retire tour-à-tour et ramène sa main;
Vous qui passez par le chemin,
Est-il une misère égale à ma misère?

En vain ma voix s'élève, il n'entend plus ma voix.
Il m'a choisi pour but de ses flèches de flamme,
Et tout le jour contre mon ame
Sa fureur a lancé les fils de son carquois.

Sur mes os consumés ma peau s'est desséchée;

Les enfans m'ont chanté dans leurs dérisions;
Seul, au milieu des nations,
Le Seigneur m'a jeté comme une herbe arrachée.

Il s'est enveloppé de son divin courroux;
Il a fermé ma route, il a troublé ma voie :
Mon sein n'a plus connu la joie,
Et j'ai dit au Seigneur : Seigneur, souvenez-vous,

Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère;
Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri;
Non, votre amour n'est point tari :
Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère.

Je repasse en pleurant ces misérables jours;
J'ai connu le Seigneur dès ma plus tendre aurore :
Quand il punit, il aime encore;
Il ne s'est pas, mon ame, éloigné pour toujours.

Heureux qui le connaît! heureux qui, dès l'enfance,
Porta le joug d'un Dieu clément dans sa rigueur!
Il croit au salut du Seigneur,
S'assied au bord du fleuve, et l'attend en silence!

Il sent peser sur vous ce joug de votre amour;

Il répand dans la nuit ses pleurs et sa prière,
Et, la bouche dans la poussière,
Il invoque, il espère, il attend votre jour.

Silence, ô lyre! et vous, silence,
Prophètes, voix de l'avenir!
Tout l'univers se tait d'avance
Devant celui qui doit venir.
Fermez-vous, lèvres inspirées;
Reposez-vous, harpes sacrées,
Jusqu'au jour où, sur les hauts lieux,
Une voix au monde inconnue
Fera retentir dans la nue:
Paix à la terre, et gloire aux cieux!

LA MORT
DE SOCRATE.

AVERTISSEMENT.

Si la poésie n'est pas un vain assemblage de sons, elle est sans doute la forme la plus sublime que puisse revêtir la pensée humaine : elle emprunte à la musique cette qualité indéfinissable de l'harmonie qu'on a

appelée céleste, faute de pouvoir lui trouver un autre nom ; parlant aux sens par la cadence des sons, et à l'ame par l'élévation et l'énergie du sens, elle saisit à la fois tout l'homme; elle le charme, le ravit, l'enivre, elle exalte en lui le principe divin ; elle lui fait sentir pour un moment *ce quelque chose de plus qu'humain* qui l'a fait nommer la langue des dieux.

C'est du moins la langue des philosophes, si la philosophie est ce qu'elle doit être, le plus haut degré d'élévation donné à la pensée humaine, la raison divinisée : la métaphysique et la poésie sont donc sœurs, ou plutôt ne sont qu'une : l'une étant le beau idéal dans la pensée, l'autre le beau idéal dans l'expression ; pourquoi les séparer? pourquoi dessécher l'une et avilir l'autre?

l'homme a-t-il trop de ses dons célestes pour s'en dépouiller à plaisir? a-t-il peur de donner trop d'énergie à son ame en réunissant ces deux puissances? Hélas! il retombera toujours assez tôt dans les formes et dans les pensées vulgaires! La sublime philosophie, la poésie digne d'elle, ne sont que des révélations rapides qui viennent interrompre trop rarement la triste monotonie des siècles: ce qui est beau dans tous les genres n'est pas l'état naturel, n'est pas de tous les jours ici-bas, c'est un éclair de cet autre monde où l'ame s'élève quelquefois, mais où elle ne séjourne pas.

Ces réflexions nous semblent propres à excuser du moins l'auteur de ce *fragment*, d'avoir tenté de fondre ensemble la poésie, et la métaphysique de ces belles doctrines du

sage des sages ; quoique ce morceau porte le nom de Socrate, on y sent cependant déjà une philosophie plus avancée, et comme un avant-goût du christianisme près d'éclore : si un homme méritait sans doute qu'on lui en supposât d'avance les sublimes inspirations, cet homme était Socrate.

Il avait combattu toute sa vie cet empire des sens que le Christ venait renverser; sa philosophie était toute religieuse : elle était humble, car il la sentait inspirée; elle était douce; elle était tolérante; elle était résignée; elle avait deviné l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, plus encore, s'il faut en croire les commentateurs de Platon, et quelques mots étranges échappés de ces deux bouches sublimes. L'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller; il fallait une

révélation pour lui faire franchir encore un pas immense. Socrate lui en sentait le besoin ; il l'indiquait ; il la préparait par ses discours, par sa vie et par sa mort. Il était digne de l'entrevoir à ses derniers momens ; en un mot, il était inspiré ; il nous le dit ; il nous le répète, et pourquoi refuserions-nous de croire sur parole l'homme qui donnait sa vie pour l'amour de la vérité ? y a-t-il beaucoup de témoignages qui vaillent la parole de Socrate mourant ? oui, sans doute, il était inspiré ; il était un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps par des révélations partielles. Car la vérité et la sagesse ne sont point de nous ; elles descendent du ciel dans les cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps. Il les semait çà et là ; il les répandait goutte à goutte, pour en donner seule-

ment la connaissance et le désir, jusqu'au moment où il devait nous en rassasier avec plénitude.

Indépendamment de la sublimité des doctrines qu'il annonçait, la mort de Socrate était un tableau digne des regards des hommes et du ciel; il mourait sans haine pour ses persécuteurs, victime de ses vertus, s'offrant en holocauste pour la vérité : il pouvait se défendre, il pouvait se renier lui-même; il ne le voulut pas, c'eût été mentir au Dieu qui parlait en lui, et rien n'annonce qu'aucun sentiment d'orgueil soit venu altérer la pureté, la beauté de ce sublime dévouement. Ses paroles rapportées par Platon sont aussi simples à la fin de son dernier jour qu'au milieu de sa vie; la solennité de ce grand moment de la mort ne donne à ses

expressions ni tension ni faiblesse; obéissant avec amour à la volonté des dieux qu'il aime à reconnaître en tout, son dernier jour ne diffère en rien de ses autres jours, si ce n'est qu'il n'aura pas de lendemain! Il continue avec ses amis le sujet de conversation commencé la veille; il boit la ciguë comme un breuvage ordinaire; il se couche pour mourir, comme il aurait fait pour dormir, tant il est sûr que les dieux sont là, avant, après, partout, et qu'il va se réveiller dans leur sein!

Le poëte n'a pas interrompu son chant par les détails assez connus du jugement, et par les longues dissertations de Socrate et de ses amis; il n'a chanté que les dernières heures et les dernières paroles du philosophe, ou du moins les paroles qu'il lui

suppose. Nous l'imiterons; nous nous contenterons de rappeler l'avant-scène aux lecteurs.

Socrate, condamné à mourir pour ses opinions religieuses, attendait la mort depuis plusieurs jours; mais il ne devait boire la ciguë qu'au moment où le vaisseau, envoyé tous les ans à Délos en l'honneur de Thésée, serait de retour dans le port d'Athènes. C'est ce vaisseau que l'on nommait *Théorie*, et qu'on apercevait dans le lointain au moment où le poëme commence.

Le *Serviteur des Onze* était un esclave de ce tribunal, destiné au service des prisonniers en attendant l'exécution des sentences. Ce fragment est imprimé comme il a été écrit par l'auteur, dans une forme inusi-

tée, par couplets d'inégale longueur; après chaque couplet, nous avons placé un fleuron qui indique la suspension du sens, et l'auteur passe souvent, sans autre transition, d'une pensée à une autre.

Nous nous servirons, pour les notes toutes tirées de Platon, de l'admirable traduction de Platon par M. Cousin. Ce jeune philosophe, digne d'expliquer un pareil maître, pour faire rougir notre siècle de ses honteux et dégradans sophismes, après l'avoir rappelé lui-même aux plus nobles théories du spiritualisme, a eu l'heureuse pensée de lui révéler la sagesse antique dans toute sa grace et toute sa beauté. Trouvant la philosophie de nos jours encore toute souillée des lambeaux du matérialisme, il lui montre Socrate, et semble lui dire : Voilà ce que tu

es! et voilà ce que tu as été! Espérons qu'en achevant son bel ouvrage, il la dégagera aussi des nuages dont Kant et quelques-uns de ses disciples l'ont enveloppée, et nous la fera apparaître enfin toute resplendissante de la pure lumière du christianisme.

LA MORT
DE SOCRATE.

La vérité, c'est Dieu !

Le soleil se levant aux sommets de l'Hymète
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;

On voyait sur les mers une poupe dorée [1],
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pyrée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour;
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons, aux vivans destinés,
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!
Ainsi, l'homme exilé du champ de ses aïeux,
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux!

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique [2];
Et sa femme portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant, dont la main joue avec les verroux,
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles!
La foule inattentive au cri de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,

Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce dieu sans nom étranger dans la Grèce!
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice!
Socrate! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité!!!

Enfin, de la prison les gonds bruyans roulèrent;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent:
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos:
«Regardez! sur les mers cette poupe fleurie;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie[3]!
Saluons-la, dit-il: cette voile est la mort!
Mon ame, aussitôt qu'elle, entrera dans le port!
Et cependant parlez! et que ce jour suprême,
Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même[4]!

Ne jetons point aux vents les restes du festin,
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin :
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage;
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants!

« Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure;
Amis, n'en croyez rien! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux!
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'ame, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi; je meurs, je puis chanter! »

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent :
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité!
—Je le veux bien, dit-il : mais éloignons les femmes;
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos ames;
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau!

« Vous le savez, amis; souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois.
Était-ce quelque dieu caché dans une voix?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir? la muse du poète?
Je ne sais; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En sons plus élevés me parle, me console;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accens;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie

Redouble vers le soir sa touchante harmonie;
Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va finir
Mon ame suspendue, aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonnier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue, et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port,
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui;
Amis, écoutez donc! ce n'est plus moi; c'est lui!... »

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir;
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent:
Symmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort!

Et le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le Serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour-à-tour combattu,
Murmurait sourdement : «Que lui sert sa vertu?»
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore!

Du sage cependant la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur;
Son regard élevé loin de nous semblait lire;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler, s'entr'ouvrait à demi;
Son oreille écoutait son invisible ami;
Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par momens agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés;
Mais, à travers ce front où son ame est tracée,

On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme, à travers l'albâtre ou l'airain transparens,
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourans,
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore!
Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,
A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine;
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois;
Ils allaient pour jamais emporter cette voix!
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole,
Leur ame impatiente attendait sa parole.
Enfin du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit et commença :

«Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon ame,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,
Saluant ce jour pur, qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître!

Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie[5],
Contre ses vils penchans luttant, quoique asservie,
Mon ame avec mes sens a-t-elle combattu?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu?...
C'est le prix du combat, la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne;
La voix de Jupiter qui nous rappelle à lui!
Amis, bénissons-la! Je l'entends aujourd'hui :
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste.
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours!
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours!
Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes!
Suspendez une offrande aux murs de la prison!
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main!...

« Qu'est-ce donc que mourir? briser ce nœud infame,
Cet adultère hymen de la terre avec l'ame,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger!
Mourir n'est pas mourir; mes amis, c'est changer!
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit, d'un pas chancelant, ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux;
Et buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre! »

« — Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
— Amis, qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal
Consacré par le sang comme un grand sacrifice
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit[6].
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne;

Nous fûmes à la vie enfantés avec peine;
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité!

« Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme?
Les dieux ont mis leur doigt sur sa lèvre sublime :
Qui sait si dans ses mains prêtes à la saisir
L'ame, incertaine, tombe avec peine, ou plaisir?
Pour moi, qui vis encore, je ne sais, mais je pense
Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence;
Que des dieux indulgens la sévère bonté
A jusque dans la mort caché la volupté,
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,
L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes! »

L'incrédule Cébès à ce discours sourit;
— Je le saurai bientôt, dit Socrate. Il reprit :

« Oui : le premier salut de l'homme à la lumière,
Quand le rayon doré vient baiser sa paupière,
L'accent de ce qu'on aime à la lyre mêlé,
Le parfum fugitif de la coupe exhalé,

La saveur du baiser, quand de sa lèvre errante
L'amant cherche, la nuit, les lèvres de l'amante,
Sont moins doux à nos sens que le premier transport
De l'homme vertueux affranchi par la mort!
Et pendant qu'ici-bas sa cendre est recueillie,
Emporté par sa course, en fuyant il oublie
De dire même au monde un éternel adieu;
Ce monde évanoui disparaît devant Dieu!

« —Mais quoi! suffit-il donc de mourir pour revivre?
—Non : il faut que des sens notre ame se délivre,
De ses penchans mortels triomphe avec effort;
Que notre vie enfin soit une longue mort!
La vie est le combat, la mort est la victoire,
Et la terre est pour nous l'autel expiatoire
Où l'homme, de ses sens sur le seuil dépouillé,
Doit jeter dans les feux son vêtement souillé,
Avant d'aller offrir sur un autel propice
De sa vie, au dieu pur, l'aussi pur sacrifice!

« Ils iront d'un seul trait du tombeau dans les cieux
Joindre, où la mort n'est plus, les héros et les dieux,
Ceux qui, vainqueurs des sens pendant leur courte vie,
Ont soumis à l'esprit la matière asservie,
Ont marché sous le joug des rites et des lois,
Du juge intérieur interrogé la voix,
Suivi les droits sentiers écartés de la foule,
Prié, servi les dieux, d'où la vertu découle,
Souffert pour la justice, aimé la vérité,
Et des enfans du ciel conquis la liberté!

« Mais ceux qui, chérissant la chair autant que l'ame,
De l'esprit et des sens ont resserré la trame,
Et prostitué l'ame aux vils baisers du corps,
Comme Léda livrée à de honteux transports,
Ceux-là, si toutefois un dieu ne les délivre,
Même après leur trépas ne cessent pas de vivre,
Et des coupables nœuds qu'eux-même ils ont serrés
Ces mânes imparfaits ne sont pas délivrés!
Comme à ses fils impurs Arachné suspendue,
Leur ame, avec leur corps mêlée et confondue,
Cherche en vain à briser ses liens flétrissans,
L'amour qu'elle eut pour eux vit encor dans ses sens;
De leurs bras décharnés ils la pressent encore,
Lui rappellent cent fois cet hymen qu'elle abhorre,

Et, comme un air pesant qui dort sur les marais,
Leur vil poids, loin des dieux, la retient à jamais!
Ces mânes gémissans, errant dans les ténèbres,
Avec l'oiseau de nuit jettent des cris funèbres;
Autour des monumens, des urnes, des tombeaux,
De leur corps importun traînant d'affreux lambeaux,
Honteux de vivre encore, et fuyant la lumière,
A l'heure où l'innocence a fermé sa paupière,
De leurs antres obscurs ils s'échappent sans bruit,
Comme des criminels s'emparent de la nuit,
Imitent sur les flots le réveil de l'aurore,
Font courir sur les monts le pâle météore;
De songes effrayans assiégeant nos esprits,
Au fond des bois sacrés poussent d'horribles cris,
Ou, tristement assis sur le bord d'une tombe,
Et dans leurs doigts sanglans cachant leur front qui tombe,
Jaloux de leur victime, ils pleurent leurs forfaits :
Mais les ames des bons ne reviennent jamais! »

Il se tut, et Cébès rompit seul ce silence :
« Me préservent les dieux d'offenser l'Espérance!
Cette divinité qui, semblable à l'Amour,

Un bandeau sur les yeux, nous conduit au vrai jour!
Mais puisque de ces bords comme elle tu t'envoles,
Hélas! et que voilà tes suprêmes paroles,
Pour m'instruire, ô mon maître! et non pour t'affliger,
Permets-moi de répondre et de t'interroger.»
Socrate, avec douceur, inclina son visage,
Et Cébès en ces mots interrogea le sage:

«L'ame, dis-tu, doit vivre au-delà du tombeau;
Mais si l'ame est pour nous la lueur d'un flambeau,
Quand la flamme a des sens consumé la matière,
Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière?
La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit,
Et tout rentre à la fois dans une même nuit!
Ou si l'ame est aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire,
Quand le temps ou les vers en ont usé le bois,
Quand la corde rompue a crié sous nos doigts,
Et que les nerfs brisés de la lyre expirante
Sont foulés sous les pieds de la jeune bacchante,
Qu'est devenu le bruit de ces divins accords?
Meurt-il avec la lyre? et l'ame avec le corps?...»

Les sages, à ces mots, pour sonder ce mystère,
Baissant leurs fronts pensifs, et regardant la terre,
Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas!
Se parlant l'un à l'autre ils murmuraient tout bas :
« Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie?... »
Et Socrate semblait attendre son génie!

Sur l'une de ses mains appuyant son menton,
L'autre se promenait sur le front de Phédon,
Et, sur son cou d'ivoire errant à l'aventure,
Caressait, en passant, sa blonde chevelure;
Puis détachant du doigt un de ses longs rameaux
Qui pendaient jusqu'à terre en flexibles anneaux,
Faisait sur ses genoux flotter leurs molles ondes,
Ou dans ses doigts distraits roulait leurs tresses blondes,
Et parlait en jouant comme un vieillard divin
Qui mêle la sagesse aux coupes d'un festin!

« Amis, l'ame n'est pas l'incertaine lumière

Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire;
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour
Naître, grandir, baisser, renaître tour-à-tour,
Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,
Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie,
Pareille à l'œil mortel qui dans l'obscurité
Conserve le regard en perdant la clarté!

« L'ame n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire;
Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir!
L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,
L'auditeur attentif, l'invisible génie
Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,
Et qui des sons discords que rendent chaque sens
Forme au plaisir des dieux des concerts ravissans!
En vain la lyre meurt et le son s'évapore,
Sur ses débris muets l'oreille écoute encore!
Es-tu content, Cébès?—Oui, j'en crois tes adieux,
Socrate est immortel!—Hé bien, parlons des dieux!»

Et déjà le soleil était sur les montagnes,

Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu!
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète;
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymète;
Le Cythéron nageait dans un océan d'or;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait, en chantant, sa voile détendue;
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres!

«Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain;
Esclaves! versez l'eau dans le vase d'airain!
Je veux offrir aux dieux une victime pure.»
Il dit: et se plongeant dans l'urne qui murmure,
Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde;

Puis d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux, et reprit en ces mots :
«Nous oublions le Dieu pour adorer ses traces!
Me préserve Apollon de blasphémer les Graces!
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la riante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air!
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,
Des lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit!
A ce titre divin ma raison les adore
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore;
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement des songes du génie,
Mais les brillans degrés de l'échelle infinie
Qui des êtres semés dans ce vaste univers
Sépare et réunit tous les astres divers.
Peut-être qu'en effet dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut, une ame est répandue?
Que ces astres brillans sur nos têtes semés

Sont des soleils vivans, et des feux animés?
Que l'océan frappant sa rive épouvantée
Avec ses flots grondans roule une ame irritée?
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur?
Que le jour est un œil qui répand la lumière?
La nuit, une beauté qui voile sa paupière?
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu?

«Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre,
Par-delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux
Qnelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'ame!
Contemporain des jours et de l'éternité!
Grand comme l'infini, seul comme l'unité!
Impossible à nommer! à nos sens impalpable!
Son premier attribut c'est d'être inconcevable!
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui!

Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance!
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence!
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux! C'est le seul! c'est le mien!... »

«—Mais le mal, dit Cébès, qui l'a créé?—Le crime :
Des coupables mortels châtiment légitime,
Sur ce globe déchu le mal et le trépas
Sont nés le même jour : Dieu ne les connaît pas!
Soit qu'un attrait fatal, une coupable flamme
Ait attiré jadis la matière vers l'ame;
Soit plutôt que la vie, en des nœuds trop puissans
Resserrant ici-bas l'esprit avec les sens,
Les pénètre tous d'eux d'un amour adultère,
Ils ne sont réunis que par un grand mystère!
Cette horrible union, c'est le mal : et la mort,
Remède et châtiment, la brise avec effort!
Mais à l'instant suprême où cet hymen expire,
Sur les vils élémens l'ame reprend l'empire,
Et s'envole, aux rayons de l'immortalité,
Au monde du bonheur et de la vérité!»

«—Connais-tu le chemin de ce monde invisible?
Dit Cébès : à ton œil est-il donc accessible?
— Mes amis, j'en approche, et pour le découvrir...
— Que faut-il? dit Phédon.—Être pur et mourir!

«Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes[8],
Peut-être au ciel! peut-être aux lieux même où nous sommes!
Il est un autre monde, un élysée, un ciel,
Que ne parcourent pas de longs ruisseaux de miel,
Où les ames des bons, de Dieu seul altérées,
D'un nectar éternel ne sont pas enivrées,
Mais où les mânes saints, les immortels esprits,
De leurs corps immolés vont recevoir le prix!
Ni la sombre Tempé, ni le riant Ménale,
Qu'enivre de parfums l'haleine matinale,
Ni les vallons d'Hémus, ni ces riches coteaux
Qu'enchante l'Eurotas du murmure des eaux,
Ni cette terre enfin des poètes chérie,
Qui fait aux voyageurs oublier leur patrie,
N'approchent pas encor du fortuné séjour
Où le regard de Dieu donne aux ames le jour :
Où jamais dans la nuit ce jour divin n'expire;
Où la vie et l'amour sont l'air qu'elle respire;
Où des corps immortels ou toujours renaissans
Pour d'autres voluptés lui prêtent d'autres sens!»

«—Quoi! des corps dans le ciel? la mort avec la vie?
—Oui, des corps transformés que l'ame glorifie!
L'ame pour composer ces divins vêtemens
Cueille en tout l'univers la fleur des élémens;
Tout ce qu'ont de plus pur la vie et la matière,
Les rayons transparens de la douce lumière,
Les reflets nuancés des plus tendres couleurs,
Les parfums que le soir enlève au sein des fleurs,
Les bruits harmonieux que l'amoureux Zéphyre
Tire au sein de la nuit de l'onde qui soupire,
La flamme qui s'exhale en jets d'or et d'azur,
Le cristal des ruisseaux roulant dans un ciel pur,
La pourpre dont l'aurore aime à teindre ses voiles,
Et les rayons dormans des tremblantes étoiles,
Réunis et formant d'harmonieux accords,
Se mêlent sous ses doigts et composent son corps!
Et l'ame, qui jadis esclave sur la terre
A ses sens révoltés faisait en vain la guerre,
Triomphante aujourd'hui de leurs vœux impuissans,
Règne avec majesté sur le monde des sens,
Pour des plaisirs sans fin, sans fin les multiplie,
Et joue avec l'espace et les temps et la vie!

«Tantôt pour s'envoler où l'appelle un désir,
Elle aime à parfumer les ailes d'un zéphyr,
D'un rayon de l'iris en glissant les colore;
Et du ciel aux enfers, du couchant à l'aurore,
Comme une abeille errante, elle court en tout lieu
Découvrir et baiser les ouvrages de Dieu!
Tantôt au char brillant que l'aurore lui prête
Elle attelle un coursier qu'anime la tempête;
Et dans ces beaux déserts de feux errans semés
Cherchant ces grands esprits qu'elle a jadis aimés,
De soleil en soleil, de système en système,
Elle vole et se perd avec l'ame qu'elle aime,
De l'espace infini suit les vastes détours,
Et dans le sein de Dieu se retrouve toujours!

«L'ame, pour soutenir sa céleste nature,
N'emprunte pas des corps sa chaste nourriture;
Ni le nectar coulant de la coupe d'Hébé,
Ni le parfum des fleurs par le vent dérobé,
Ni la libation en son honneur versée,
Ne sauraient nourrir l'ame: elle vit de pensée,
De désirs satisfaits, d'amour, de sentimens,

De son être immortel immortels alimens!
Grace à ces fruits divins que le ciel multiplie,
Elle soutient, prolonge, éternise sa vie,
Et peut, par la vertu de l'éternel amour,
Multiplier son être, et créer à son tour!

«Car, ainsi que les corps, la pensée est féconde.
Un seul désir suffit pour peupler tout un monde;
Et de même qu'un son par l'écho répété,
Multiplié sans fin, court dans l'immensité,
Ou comme en s'étendant l'éphémère étincelle
Allume sur l'autel une flamme immortelle;
Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre attirés,
De l'amour créateur constamment pénétrés,
A travers l'infini se cherchent, se confondent,
D'une éternelle étreinte, en s'aimant, se fécondent;
Et des astres déserts peuplant les régions,
Prolongent dans le ciel leurs générations!
O célestes amours! saints transports! chaste flamme!
Baisers où sans retour l'ame se mêle à l'ame!
Où l'éternel désir, et la pure beauté,
Poussent en s'unissant un cri de volupté!

Si j'osais!... » Mais un bruit retentit sous la voûte!
Le sage interrompu tranquillement écoute,
Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux :
Hélas! c'était le jour qui s'enfuyait des cieux!

. . . . . .

. . . . . .

En détournant les yeux, le Serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze;
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et comme un don sacré l'élevant dans sa main,
Sans suspendre un moment sa phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée!

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,
Qui jamais de son sein ne versait que la mort,
L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
L'histoire de Psyché, ce symbole de l'ame;
Et, symbole plus doux de l'immortalité,

Un léger papillon en ivoire sculpté,
Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
Formait l'anse du vase en déployant ses ailes :
Psyché, par ses parens dévouée à l'Amour,
Quittant avant l'aurore un superbe séjour,
D'une pompe funèbre allait environnée
Tenter comme la mort ce divin hyménée;
Puis, seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,
Dans un désert affreux attendait son époux :
Mais, sensible à ses maux, le volage Zéphyre,
Comme un désir divin que le ciel nous inspire,
Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,
Dormante sur son sein l'enlevait dans les cieux!
On voyait son beau front penché sur son épaule
Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,
Et Zéphyr succombant sous son charmant fardeau
Lui former de ses bras un amoureux berceau,
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine,
Et jaloux de l'Amour la lui rendre avec peine!

Ici, le tendre Amour sur les roses couché
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,
Qui d'un secret effroi ne pouvant se défendre
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre;
Car le céleste époux trompant son tendre amour

Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à demi dépouillée,
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'amour, hélas! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue,
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main!

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée,
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi;
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,
Contemplait tour-à-tour ce poignard, cette goutte,...
Et fuyait indigné vers la céleste voûte!
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près!

La vierge cette fois errante sur la terre
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère :

Mais l'Amour à la fin de ses larmes touché
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,
Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,
S'avançait dans le ciel avec timidité;
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté!
Ainsi par la vertu l'ame divinisée
Revient égale aux dieux régner dans l'Élysée!

Mais Socrate élevant la coupe dans ses mains,
« Offrons! offrons d'abord aux maîtres des humains
De l'immortalité cette heureuse prémice! »
Il dit : et vers la terre inclinant le calice
Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux;
Et de sa lèvre avide approchant le breuvage,
Le vida lentement, sans changer de visage,
Comme un convive avant de sortir d'un festin
Qui dans sa coupe d'or verse un reste du vin,
Et pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,
L'incline lentement et le boit goutte à goutte!
Puis sur son lit de mort doucement étendu,

Il reprit aussitôt son discours suspendu :

« Espérons dans les dieux, et croyons-en notre ame!
De l'amour dans nos cœurs alimentons la flamme!
L'amour est le lien des dieux et des mortels;
La crainte ou la douleur profanent leurs autels!
Quand vient l'heureux signal de notre délivrance,
Amis, prenons vers eux le vol de l'espérance!
Point de funèbre adieu! point de cris! point de pleurs!
On couronne ici-bas la victime de fleurs;
Que de joie et d'amour notre ame couronnée
S'avance au-devant d'eux, comme à son hyménée!
Ce sont là les festons, les parfums précieux,
Les voix, les instrumens, les chants mélodieux,
Dont l'ame, convoquée à ce banquet suprême,
Avant d'aller aux dieux, doit s'enchanter soi-même!

« Relevez donc ces fronts que l'effroi fait pâlir!
Ne me demandez plus s'il faut m'ensevelir;

Sur ce corps, qui fut moi, quelle huile on doit répandre,
Dans quel lieu, dans quelle urne il faut garder ma cendre :
Qu'importe à vous, à moi, que ce vil vêtement
De la flamme, ou des vers, devienne l'aliment?
Qu'une froide poussière à moi jadis unie
Soit balayée aux flots ou bien aux gémonie?
Ce corps vil composé des élémens divers
Ne sera pas plus moi qu'une vague des mers,
Qu'une feuille des bois que l'aquilon promène,
Qu'un argile pétri sous une forme humaine,
Que le feu du bûcher dans les airs exhalé,
Ou le sable mouvant dans vos chemins foulé!

«Mais je laisse en partant à cette terre ingrate
Un plus noble débris de ce que fut Socrate,
Mon génie à Platon! à vous tous mes vertus!
Mon ame aux justes dieux! ma vie à Mélitus,
Comme au chien dévorant qui sur le seuil aboie
En quittant le festin on jette aussi sa proie!...»

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,
Pendant cet entretien, une funèbre plainte
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte;
Hélas! c'était Myrto demandant son époux,
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous!
L'égarement troublait sa démarche incertaine,
Et suspendus aux plis de sa robe qui traîne
Deux enfans, les pieds nus, marchant à ses côtés,
Suivaient en chancelant ses pas précipités!
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes;
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes,
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur;
On eût dit qu'en passant l'impuissante douleur
Ne pouvant de Socrate atteindre la grande ame
Avait respecté l'homme et profané la femme!
De terreur et d'amour saisie à son aspect,
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect.
Telle aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée
Sur le corps d'Adonis la bacchante éplorée,
Partageant de Vénus les divines douleurs,
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,
De sa bouche muette avec respect l'effleure,
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure!

Socrate en recevant ses enfans dans ses bras,
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas :
Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,
Sous ses cils abaissés rouler dans sa paupière.
Puis d'un bras défaillant offrant ses fils aux dieux :
«Je fus leur père ici; vous l'êtes dans les cieux!
Je meurs! mais vous vivez! veillez sur leur enfance!
Je les lègue, ô dieux bons! à votre providence!...»

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé :
On voyait vers le cœur, comme une onde tarie,
Remonter pas à pas la chaleur et la vie,
Et ses membres roidis, sans force et sans couleur,
Du marbre de Paros imitaient la pâleur;
En vain Phédon penché sur ses pieds qu'il embrasse
Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace,
Son front, ses mains, ses pieds se glaçaient sous nos doigts!
Il ne nous restait plus que son ame et sa voix!
Semblable au bloc divin d'où sortit Galathée
Quand une ame immortelle à l'Olympe empruntée
Descendant dans le marbre à la voix d'un amant

Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment,
Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclore
Elle n'est plus un marbre, et n'est pas femme encore!

Était-ce de la mort la pâle majesté?
Ou le premier rayon de l'immortalité?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,
Et nos yeux qui cherchaient à saisir son adieu
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu!
Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence,
Puis déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres!

«Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus!
Courbez-vous, et pleurez; vous ne le verrez plus!

Que la vague en frappant le marbre du Pirée
Jette avec son écume une voix éplorée!
Les dieux l'ont rappelé! ne le savez-vous pas?...
Mais, ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas?
Voilà Platon! Cébès, ses enfans, et sa femme!
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son ame!
Ils vont d'un pas furtif aux lueurs de Phœbé
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et penchés sur mon urne ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre.
Oui : je vais vous parler, amis! comme autrefois,
Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix!...
Mais que ce temps est loin! et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux! a jeté de distance!
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux; voyez!... ils ne m'entendent pas!
Pourquoi ce deuil? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes?
Épargne au moins, Myrto, tes longues tresses blondes *
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés;
Myrto, Platon, Cébès, amis!... si vous saviez!...

* Socrate eut deux femmes, Xanthippe et Myrto.

«Oracles, taisez-vous! tombez, voix du portique!
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique!
Nuages colorés d'une fausse clarté,
Évanouissez-vous devant la vérité!
D'un hymen ineffable elle est prête d'éclore;
Attendez... un, deux, trois..., quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers!
Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face!
Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place!
Dieux de chair et de sang! dieux vivans! dieux mortels!
Vices déifiés sur d'immondes autels!
Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'adorent impunis le vol et l'adultère;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air!
Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel!...

. . . . . .

. . . . . .

« Quels secrets dévoilés!... quelle vaste harmonie!...

. . . . . .

. . . . . .

« Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie[9]?
Toi qui, voilant toujours ton visage à mes yeux,
M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux!
Toi qui m'accompagnant comme un oiseau fidèle
Caresse encor mon front du doux vent de ton aile.
Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour?
Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour?
Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou l'heureux caducée?
Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une sainte pensée?...
Ah viens! qui que tu sois, esprit, mortel ou dieu;
Avant de recevoir mon éternel adieu
Laisse-moi découvrir, laisse-moi reconnaître
Cet ami qui m'aima, même avant que de naître!
Que je puisse en touchant au terme du chemin
Rendre grace à mon guide et pleurer sur sa main!
Sors du voile éclatant qui te dérobe encore!
Approche!... Mais que vois-je?... ô Verbe que j'adore!
Rayon co-éternel, est-ce vous que je vois?...
Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois[10]!

. . . . . .

. . . . . .

« Heureux ceux qui naîtront dans la sainte contrée
Que baise avec respect la vague d'Érythrée!
Ils verront, les premiers, sur leur pur horizon
Se lever au matin l'astre de la raison.
Amis, vers l'orient tournez votre paupière,
La vérité viendra d'où nous vient la lumière!
Mais qui l'apportera?... C'est toi, Verbe conçu!
Toi, qu'à travers les temps mes yeux ont aperçu;
Toi, dont par l'avenir la splendeur réfléchie
Vient m'éclairer d'avance au sommet de la vie.
Tu viens! tu vis! tu meurs d'un trépas mérité!
Car la mort est le prix de toute vérité!
Mais ta voix expirante en ce monde entendue
Comme la mienne, au moins, ne sera pas perdue.
La voix qui vient du ciel n'y remontera pas;
L'univers assoupi t'écoute, et fait un pas;
L'énigme du destin se révèle à la terre!

. . . . . .

Quoi! j'avais soupçonné ce sublime mystère!
Nombre mystérieux! profonde trinité!
Triangle composé d'une triple unité!
Les formes, les couleurs, les sons, les nombres même,
Tout me cachait mon dieu! tout était son emblème!

Mais les voiles enfin pour moi sont révolus;
Écoutez!... » Il parlait : nous ne l'entendions plus!

Cependant dans son sein son haleine oppressée[11],
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! venait mourir;
Puis semblait tout à coup palpiter et courir :
Comme prêt à s'abattre aux rives paternelles
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes;
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'ame qui s'évapore,
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :
« Dors-tu? lui disait-il; la mort, est-ce un sommeil? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil!
—Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres?
—Non : je vois un jour pur poindre dans les ténèbres!
—N'entends-tu pas des cris, des gémissemens?—Non;
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom!
—Que sens-tu?—Ce que sent la jeune chrysalide
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,

Le souffle du matin la roule dans les cieux !
—Ne nous trompais-tu pas ? réponds : L'ame était-elle ?...
—Croyez-en ce sourire, elle était immortelle !...
—De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir ?
—J'attends, comme la nef, un souffle pour partir !
—D'où viendra-t-il ? — Du ciel ! — Encore une parole !
—Non ; laisse en paix mon ame, afin qu'elle s'envole ! »

. . . . . .

Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois,
Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie errant par intervalle [12]
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage,
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer,
Et laissant sur ses traits son doux sourire errer,
« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie !
Ils m'ont guéri !—De quoi ? dit Cébès.—De la vie !...»
Puis un léger soupir de ses lèvres coula
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla !
Était-ce ?... Je ne sais ; mais pleins d'un saint dictame
Nous sentîmes en nous comme une seconde ame !...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine;
Ses longs cils que la mort n'a fermés qu'à demi
Retombant en repos sur son œil endormi,
Semblaient, comme autrefois, sous leur ombre abaissée
Recueillir le silence, ou voiler la pensée!
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! errait encor
Et ses traits où la vie a perdu son empire
Étaient comme frappés d'un éternel sourire!...
Sa main qui conservait son geste habituel
De son doigt étendu montrait encor le ciel!
Et quand le doux regard de la naissante aurore
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,
On eût dit que Vénus d'un deuil divin suivie
Venait pleurer encor sur son amant sans vie!

Que la triste Phœbé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion!
Ou que du haut du ciel l'ame heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage,
Et visitant de loin le corps qu'elle a quitté,
Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté!
Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image!

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

On n'entendait autour ni plainte, ni soupir!...
C'est ainsi qu'il mourut!... si c'était là mourir!...

NOTES

SUR

LA MORT DE SOCRATE.

PREMIÈRE NOTE.

On voyait sur les mers une poupe dorée [1].

ÉCHÉCRATE (1).

Phédon, étais-tu toi-même auprès de Socrate, le jour qu'il but la ciguë dans la prison, ou en as-tu seulement entendu parler?

PHÉDON (2).

J'y étais moi-même, Échécrate.

(1) Échécrate, de Phliunte, ville de Sicyonie. C'est probablement le pythagoricien dont parle Platon dans sa IXe lettre à Architas.

Voyez Diog. Laerce, liv. VIII, chap. 46; Jambl. (*Vita Pythagoræ*, I, 36.)

(2) Chef de l'école d'Élis. (Voyez Diog. Laerce, II, 105.)

ÉCHÉCRATE.

Que dit-il à ses derniers momens, et de quelle manière mourut-il? Je l'entendrais volontiers, car nous n'avons personne à Phliunte qui fasse maintenant de voyage à Athènes, et depuis long-temps il n'est pas venu chez nous d'Athénien qui ait pu nous donner aucun détail à cet égard, sinon qu'il est mort après avoir bu la ciguë. On n'a pu nous dire autre chose.

PHÉDON.

Vous n'avez donc rien su du procès, ni comment les choses se passèrent?

ÉCHÉCRATE.

Si fait : quelqu'un nous l'a rapporté, et nous étions étonnés que la sentence n'eût été exécutée que long-temps après avoir été rendue. Quelle en fut la cause, Phédon?

PHÉDON.

Une circonstance particulière. Il se trouva que la veille du jugement on avait couronné la poupe du vaisseau que les Athéniens envoient chaque année à Délos.

ÉCHÉCRATE.

Qu'est-ce donc que ce vaisseau?

PHÉDON.

C'est, au dire des Athéniens, le même vaisseau sur lequel jadis Thésée conduisit en Crète les sept jeunes gens et les sept jeunes filles qu'il sauva en se sauvant lui-même. On raconte qu'à leur départ les Athéniens firent vœu à Apollon, si Thésée et ses compagnons échappaient à la mort, d'envoyer chaque année à Délos une théorie; et, depuis ce temps, ils ne manquent pas d'accomplir leur vœu. Quand vient l'époque de la théorie, une loi ordonne que la ville soit pure, et défend d'exécuter aucune sentence de mort, avant que le vaisseau ne soit arrivé à Délos et revenu à Athènes; et quelquefois le voyage dure long-temps, lorsque les vents sont contraires. La théorie commence aussitôt que le prêtre d'Apollon a couronné la poupe du vaisseau; ce qui eut lieu, comme je le disais, la veille du jugement de Socrate. Voilà pourquoi il s'est écoulé un si long intervalle entre sa condamnation et sa mort.

DEUXIÈME NOTE.

Quelques amis en deuil erraient sous le portique [2].

ECHÉCRATE.

Quels étaient ceux qui se trouvaient là, Phédon?

PHÉDON.

Des compatriotes; il y avait cet Apollodore, Critobule et son père Criton, Hermogène (1), Épigène (2), Eschine (3), et Antisthène (4). Il y avait aussi Ctésippe (5) du bourg de Péanée, Ménexène (6), et encore quelques autres du pays. Platon, je crois, était malade.

(1) Fils d'Hipponicus. (Voyez le *Cratyle*.)

(2) Voyez l'*Apologie*. — Xénophon, *Memorab.*

(3) Auteur de trois Dialogues qui nous ont été conservés. (Voyez l'*Apologie*.)

(4) Chef de l'école cynique. (Diog. Laerce, liv. VI.)

(5) Voyez l'*Entidème* et le *Lysis*. — Péanée, bourg ou dème de la tribu Pandionide.

(6) Voyez le *Ménexène*.

ÉCHÉCRATE.

Y avait-il des étrangers?

PHÉDON.

Oui; Symmias de Thèbes, Cébès et Phédondes (1); et de Mégare, Euclide (2), et Terpsion (3).

ÉCHÉCRATE.

Aristippe (4) et Cléombrote (5) n'y étaient-ils pas?

PHÉDON.

Non; on disait qu'ils étaient à Égine.

ÉCHÉCRATE.

N'y en avait-il pas d'autres?

PHÉDON.

Voilà, je crois, à peu près tous ceux qui y étaient.

ÉCHÉCRATE.

Eh bien, sur quoi disais-tu que roula l'entretien?

(1) De Thèbes, et non de Cyrène, comme le veut Ruhnkenius.

(2) Chef de l'école mégarique. (Diog. Laerce, liv. II.)

(3) Voyez le *Théétète*.

(4) De Cyrène, chef de la secte cyrénaïque.

(5) D'Ambracie. On dit qu'après avoir lu le *Phédon*, il se jeta dans la mer. (Callimach. *epig.* 24.)

TROISIÈME NOTE.

« C'est le vaisseau sacré ! l'heureuse Théorie [3] !

SOCRATE.

Quelle nouvelle? Est-il arrivé de Délos le vaisseau au retour duquel je dois mourir (1)?

CRITON.

Non, pas encore; mais il paraît qu'il doit arriver aujourd'hui, à ce que disent des gens qui viennent de Sunium (2), où ils l'ont laissé. Ainsi il ne peut manquer d'être ici aujourd'hui; et demain matin, Socrate, il te faudra quitter la vie.

SOCRATE.

A la bonne heure, Criton : si telle est la volonté des dieux, qu'elle s'accomplisse. Cependant je ne pense pas qu'il arrive aujourd'hui.

CRITON.

Et pourquoi?

(1) Voici le commencement de *Phédon*.

(2) Promontoire de l'Attique, vis-à-vis les Cyclades.

QUATRIÈME NOTE.

Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même [4] !

L'accusation intentée à Socrate, telle qu'elle existait encore au second siècle de l'ère chrétienne, à Athènes, dans le temple de Cybèle, au rapport de Phavorinus, cité par Diogène Laërce, reposait sur ces deux chefs : 1° que Socrate ne croyait pas à la religion de l'Etat; 2° qu'il corrompait la jeunesse, c'est-à-dire évidemment, qu'il instruisait la jeunesse à ne pas croire à la religion de l'État.

Or l'apologie de Socrate ne répond d'une manière satisfaisante ni à l'un ni à l'autre de ces deux chefs d'accusation. Au lieu de déclarer qu'il croit à la religion établie, Socrate prouve qu'il n'est pas athée; au lieu de faire voir qu'il n'instruit pas la jeunesse à douter des dogmes consacrés par la loi, il proteste qu'il lui a toujours enseigné une morale pure. Comme plaidoyer, comme défense régulière, on ne peut nier que l'Apologie de Socrate ne soit très-faible.

C'est qu'elle ne pouvait guère ne pas l'être, que l'accusation était fondée, et qu'en effet, dans un ordre de choses dont la base est une religion d'État, on ne peut penser comme Socrate de cette religion, et publier ce qu'on en pense, sans nuire à cette religion, et par conséquent sans troubler l'État, et provoquer, à la longue, une révolution; et la preuve en est que, deux siècles plus tard, quand cette révolution éclata, ses plus zélés partisans, dans leurs plus violentes attaques contre le paganisme, n'ont fait que répéter les argumens de Socrate dans l'*Euthyphron.* On peut l'avouer aujourd'hui. Socrate ne s'élève tant comme philosophe que précisément à condition d'être coupable comme citoyen, à prendre ce titre et les devoirs qu'il impose dans le sens étroit et selon l'esprit de l'antiquité. Lui-même connaissait si bien sa situation, qu'au commencement de l'Apologie il déclare qu'il ne se défend que pour obéir à la loi.

CINQUIÈME NOTE.

Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie [5] ...

« Mais pour arriver au rang des dieux, que celui qui n'a pas philosophé et qui n'est pas sorti tout-à-fait pur de cette vie, ne s'en flatte pas; non, cela n'est donné qu'au philosophe. C'est pourquoi, Symmias et Cébès, le véritable philosophe s'abstient de toutes les passions du corps, leur résiste, et ne se laisse pas entraîner par elles; et cela, bien qu'il ne craigne ni la perte de sa fortune et la pauvreté, comme les hommes vulgaires et ceux qui aiment l'argent, ni le déshonneur et la mauvaise réputation, comme ceux qui aiment la gloire et les dignités.

Il ne conviendrait pas de faire autrement, repartit Cébès.

Non sans doute, continua Socrate : aussi ceux qui prennent quelque intérêt à leur ame, et qui ne vivent pas pour flatter le corps, ne tiennent pas le même chemin que les autres qui ne savent où ils vont; mais,

persuadés qu'il ne faut rien faire qui soit contraire à la philosophie, à l'affranchissement et à la purification qu'elle opère, ils s'abandonnent à sa conduite, et la suivent partout où elle veut les mener.

Comment, Socrate?

La philosophie recevant l'ame liée véritablement et pour ainsi dire collée au corps, et forcée de considérer les choses non par elle-même, mais par l'intermédiaire des organes comme à travers les murs d'un cachot et dans une obscurité absolue, reconnaissant que toute la force du cachot vient des passions qui font que le prisonnier aide lui-même à serrer sa chaîne; la philosophie, dis-je, recevant l'ame en cet état, l'exhorte doucement et travaille à la délivrer : et pour cela elle lui montre que le témoignage des yeux du corps est plein d'illusions, comme celui des oreilles, comme celui des autres sens; elle l'engage à se séparer d'eux, autant qu'il est en elle; elle lui conseille de se recueillir et de se concentrer en elle-même, de ne croire qu'à elle-même, après avoir examiné au dedans d'elle et avec l'essence même de sa pensée ce que chaque chose est en son essence, et de tenir pour faux tout ce qu'elle apprend par un autre qu'elle-même, tout ce qui varie selon la différence

des intermédiaires : elle lui enseigne que ce qu'elle voit ainsi, c'est le sensible et le visible! ce qu'elle voit par elle-même, c'est l'intelligence et l'immatériel. Le véritable philosophe sait que telle est la fonction de la philosophie. L'ame donc, persuadée qu'elle ne doit pas s'opposer à sa délivrance, s'abstient, autant qu'il lui est possible, des voluptés, des désirs, des tristesses, des craintes; réfléchissant qu'après les grandes joies et les grandes craintes, les tristesses et les désirs immodérés, on n'éprouve pas seulement les maux ordinaires, comme d'être malade, ou de perdre sa fortune, mais le plus grand et le dernier de tous les maux, et même sans en avoir le sentiment.

Et quel est donc ce mal, Socrate?

C'est que l'effet nécessaire de l'extrême jouissance et de l'extrême affliction est de persuader à l'ame que ce qui la réjouit ou l'afflige est très-réel et très-véritable, quoiqu'il n'en soit rien. Or, ce qui nous réjouit ou nous afflige, ce sont principalement les choses visibles; n'est-ce pas?

Certainement.

N'est-ce pas surtout dans la jouissance et la souffrance que le corps subjugue et enchaîne l'ame?

Comment cela?

Chaque peine, chaque plaisir a, pour ainsi dire, un clou avec lequel il attache l'ame au corps, la rend semblable, et lui fait croire que rien n'est vrai que ce que le corps lui dit. Or, si elle emprunte au corps ses croyances, et partage ses plaisirs, elle est, je pense, forcée de prendre aussi les mêmes mœurs et les mêmes habitudes, tellement qu'il lui est impossible d'arriver jamais pure à l'autre monde; mais, sortant de cette vie toute pleine encore du corps qu'elle quitte, elle retombe bientôt dans un autre corps et y prend racine, comme une plante dans la terre où elle a été semée; et ainsi elle est privée du commerce de la pureté et de la simplicité divine.

Il n'est que trop vrai, Socrate, dit Cébès.

Voilà pourquoi, mon cher Cébès, le véritable philosophe s'exerce à la force et à la tempérance, et nullement pour toutes les raisons que s'imagine le peuple. Est-ce que tu penserais comme lui?

Non pas.

Et tu fais bien. Ces raisons grossières n'entreront pas dans l'ame du véritable philosophe; elle ne pensera pas que la philosophie doit venir la délivrer,

pour qu'après elle s'abandonne aux jouissances et aux souffrances et se laisse enchaîner de nouveau par elles, et que ce soit toujours à recommencer, comme la toile de Pénélope. Au contraire, en se rendant indépendante des passions, en suivant la raison pour guide, en ne se départant jamais de la contemplation de ce qui est vrai, divin, hors du domaine de l'opinion, en se nourrissant de ces contemplations sublimes, elle acquiert la conviction qu'elle doit vivre ainsi tant qu'elle est dans cette vie, et qu'après la mort elle ira se réunir à ce qui lui est semblable et conforme à sa nature, et sera délivrée des maux de l'humanité. Avec un tel régime, ô Symmias, ô Cébès, et après l'avoir suivi fidèlement, il n'y a pas de raison pour craindre qu'à la sortie du corps elle s'envole emportée par les vents, se dissipe et cesse d'être.

SIXIÈME NOTE.

L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit [6].

Quand Socrate eut ainsi parlé, Cébès prenant la parole lui dit : Socrate, tout ce que tu viens de dire me semble très-vrai. Il n'y a qu'une chose qui paraît incroyable à l'homme : c'est ce que tu as dit de l'ame. Il semble que lorsque l'ame a quitté le corps, elle n'est plus; que, le jour où l'homme expire, elle se dissipe comme une vapeur ou comme une fumée, et s'évanouit sans laisser de traces : car si elle subsistait quelque part recueillie en elle-même et délivrée de tous les maux dont tu nous as fait le tableau, il y aurait une grande et belle espérance, ô Socrate, que tout ce que tu as dit se réalise; mais que l'ame survive à la mort de l'homme, qu'elle conserve l'activité et la pensée, voilà ce qui a peut-être besoin d'explication et de preuves.

Tu dis vrai, Cébès, reprit Socrate; mais comment ferons-nous? Veux-tu que nous examinions dans cette

conversation si cela est vraisemblable, ou si cela ne l'est pas?

Je prendrai un très-grand plaisir, répondit Cébès, à entendre ce que tu penses sur cette matière.

Je ne pense pas au moins, reprit Socrate, que si quelqu'un nous entendait, fût-ce un faiseur de comédies, il pût me reprocher que je badine, et que je parle de choses qui ne me regardent pas (1). Si donc tu le veux, examinons ensemble cette question. Et d'abord voyons si les ames des morts sont dans les enfers, ou si elles n'y sont pas. C'est une opinion bien ancienne (2) que les ames, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort. S'il en est ainsi, et que les hommes, après la mort, reviennent à la vie, il s'ensuit nécessairement que les ames sont dans les enfers pendant cet intervalle; car elles ne reviendraient pas au monde, si elles n'étaient plus : et c'en sera une preuve suffisante si

(1) Allusion à un reproche d'Eupolis, poète comique (Olymp. *ad Phædon.*; Proclus, *ad Parmenidem*, lib. I, p. 50, *edit. Parisiens.* t. IV.)

(2) Dogme pythagoricien, et même orphique. (Olymp. *ad Phædon.* — Voyez *Orph. Frag.* Hermann. p. 510.)

nous voyons clairement que les vivans ne naissent que des morts; car si cela n'est point, il faut chercher d'autres preuves.

Fort bien, dit Cébès.

Mais, reprit Socrate, pour s'assurer de cette vérité, il ne faut pas se contenter de l'examiner par rapport aux hommes, il faut aussi l'examiner par rapport aux animaux, aux plantes et à tout ce qui naît; car on verra par là que toutes les choses naissent de la même manière, c'est-à-dire de leurs contraires, lorsqu'elles en ont, comme le beau a pour contraire le laid, le juste a pour contraire l'injuste, et ainsi de mille autres choses. Voyons donc si c'est une nécessité absolue que les choses, qui ont leur contraire, ne naissent que de ce contraire; comme par exemple, s'il faut de toute nécessité quand une chose devient plus grande, qu'elle fût auparavant plus petite, pour acquérir ensuite cette grandeur.

Sans doute.

Et quand elle devient plus petite, s'il faut qu'elle fût plus grande auparavant, pour diminuer ensuite.

Évidemment.

Tout de même, le plus fort vient du plus faible, le plus vite du plus lent.

C'est une vérité sensible.

Eh quoi! reprit Socrate, quand une chose devient plus mauvaise, n'est-ce pas de ce qu'elle était meilleure? et quand elle devient plus juste, n'est-ce pas de ce qu'elle était moins juste?

Sans difficulté, Socrate.

Ainsi donc, Cébès, que toutes les choses viennent de leurs contraires, voilà qui est suffisamment prouvé.

Très-suffisamment, Socrate.

Mais entre ces deux contraires, n'y a-t-il pas toujours un certain milieu, une double opération qui mène de celui-ci à celui-là, et ensuite de celui-là à celui-ci? Le passage du plus grand au plus petit, ou du plus petit au plus grand, ne suppose-t-il pas nécessairement une opération intermédiaire, savoir, augmenter et diminuer?

Oui, dit Cébès.

N'en est-il pas de même de ce qu'on appelle se mêler et se séparer, s'échauffer et se refroidir, et de toutes les autres choses? Et quoiqu'il arrive quelquefois que nous n'ayons pas de termes pour exprimer toutes ces nuances, ne voyons-nous pas réellement que c'est

toujours une nécessité absolue que les choses naissent les unes des autres, et qu'elles passent de l'une à l'autre, par une opération intermédiaire?

Cela est indubitable.

Hé bien! reprit Socrate, la vie n'a-t-elle pas aussi son contraire, comme la veille a pour contraire le sommeil?

Sans doute, dit Cébès.

Et quel est ce contraire?

C'est la mort.

Ces deux choses ne naissent-elles donc pas l'une de l'autre, puisqu'elles sont contraires? et puisqu'il y a deux contraires, n'y a-t-il pas une double opération intermédiaire qui les fait passer de l'un à l'autre?

Comment non?

Pour moi, repartit Socrate, je vais vous dire la combinaison des deux contraires, le sommeil et la veille, et la double opération qui les convertit l'un dans l'autre; et toi, tu m'expliqueras l'autre combinaison. Je dis donc, quant au sommeil et à la veille, que du sommeil naît la veille, et de la veille le sommeil; et que ce qui mène de la veille au sommeil, c'est l'as-

soupissement, et du sommeil à la veille, c'est le réveil. Cela n'est-il pas assez clair?

Très-clair.

Dis-nous donc de ton côté la combinaison de la vie et de la mort. Ne dis-tu pas que la mort est le contraire de la vie?

Oui.

Et qu'elles naissent l'une de l'autre?

Sans doute.

Qui naît donc de la vie?

La mort.

Et qui naît de la mort?

Il faut nécessairement avouer que c'est la vie.

C'est donc de ce qui est mort que naît tout ce qui vit, choses et hommes.

Il paraît certain.

Et par conséquent, reprit Socrate, après la mort nos ames vont habiter les enfers.

Il le semble.

Maintenant, des deux opérations qui font passer de l'état de vie à l'état de mort, et réciproquement, l'une

n'est-elle pas manifeste? car mourir tombe sous les sens, n'est-ce pas?

Sans difficulté.

Mais quoi! pour faire le parallèle, n'existe-t-il pas une opération contraire, ou la nature est-elle boiteuse de ce côté-là? Ne faut-il pas nécessairement que mourir ait son contraire?

Nécessairement.

Et quel est-il?

Revivre.

Revivre, dit Socrate, est donc, s'il a lieu, l'opération qui ramène de l'état de mort à l'état de vie. Nous convenons donc que la vie ne naît pas moins de la mort, que la mort de la vie : preuve satisfaisante que l'ame, après la mort, existe quelque part, d'où elle revient à la vie.

SEPTIÈME NOTE.

«Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain 7.

Il est à peu près temps que j'aille au bain, car il me semble qu'il est mieux de ne boire le poison qu'après m'être baigné, et d'épargner aux femmes la peine de laver un cadavre.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton prenant la parole : A la bonne heure, Socrate, lui dit-il; mais n'as-tu rien à nous recommander, à moi et aux autres, sur tes enfans ou sur toute autre chose où nous pourrions te rendre service?

Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton; rien de plus : ayez soin de vous; ainsi vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous-mêmes, alors même que vous ne me promettriez rien présentement; au lieu que si vous vous négligez vous-mêmes, et si vous ne voulez pas suivre comme à la trace ce que nous venons de dire, ce que nous avions dit il y a long-temps, me fissiez-vous aujourd'hui les pro-

messes les plus vives, tout cela ne servira pas à grand' chose.

Nous ferons tous nos efforts, répondit Criton, pour nous conduire ainsi; mais comment t'ensevelirons-nous?

Tout comme il vous plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir, et que je ne vous échappe pas. Puis, en même temps, nous regardant avec un sourire plein de douceur : Je ne saurais venir à bout, mes amis, de persuader à Criton que je suis le Socrate qui s'entretient avec vous, et qui ordonne toutes les parties de son discours; il s'imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure, et il me demande comment il m'ensevelira; et tout ce long discours que je viens de faire pour vous prouver que, dès que j'aurai avalé le poison, je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai, et irai jouir de félicités ineffables, il me paraît que j'ai dit tout cela en pure perte pour lui, comme si je n'eusse voulu que vous consoler et me consoler moi-même. Soyez donc mes cautions auprès de Criton, mais d'une manière toute contraire à celle dont il a voulu être la mienne auprès des juges : car il a répondu pour moi que je ne m'en irais point; vous, au contraire, répondez pour

moi que je ne serai pas plus tôt mort, que je m'en irai, afin que le pauvre Criton prenne les choses plus doucement, et qu'en voyant brûler mon corps, ou le mettre en terre, il ne s'afflige pas sur moi, comme si je souffrais de grands maux, et qu'il ne dise pas à mes funérailles qu'il expose Socrate, qu'il l'emporte, qu'il l'enterre; car il faut que tu saches, mon cher Criton, lui dit-il, que parler improprement ce n'est pas seulement une faute envers les choses, mais c'est aussi un mal que l'on fait aux ames. Il faut avoir plus de courage, et dire que c'est mon corps que tu enterres; et enterre-le comme il te plaira, et de la manière qui te paraîtra la plus conforme aux lois.

En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine, pour y prendre le bain; Criton le suivit, et Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de tout ce qu'il nous avait dit, et l'examinant encore, tantôt parlant de l'horrible malheur qui allait nous arriver; nous regardant véritablement comme des enfans privés de leur père, et condamnés à passer le reste de notre vie comme des orphelins. Après qu'il fut sorti du bain, on lui apporta ses enfans, car il en avait

trois, deux en bas âge (1), et un qui était déjà assez grand (2); et on fit entrer les femmes de sa famille (3). Il leur parla quelque temps en présence de Criton, et leur donna ses ordres; ensuite il fit retirer les femmes et les enfans, et revint nous trouver; et déjà le coucher du soleil approchait, car il était resté long-temps enfermé.

. . . . . .

(1) Sophroniscus et Menexenus.

(2) Lamproclès.

(3) Il ne s'agit ici que de Xanthippe et de quelques autres femmes alliées à la famille de Socrate, et nullement de ses deux épouses Xanthippe et Myrto.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mais je pense, Socrate, lui dit Criton, que le soleil est encore sur les montagnes, et qu'il n'est pas couché : d'ailleurs je sais que beaucoup d'autres ne prennent le poison que long-temps après que l'ordre leur en a été donné; qu'ils mangent et qu'ils boivent à souhait; quelques-uns même ont pu jouir de leurs amours; c'est pourquoi ne te presse pas, tu as encore du temps.

Ceux qui font ce que tu dis, Criton, répondit Socrate, ont leurs raisons; ils croient que c'est autant de gagné : et moi, j'ai aussi les miennes pour ne pas le faire; car la seule chose que je croirais gagner, en buvant un peu plus tard, c'est de me rendre ridicule à moi-même, en me trouvant si amoureux de la vie, que je veuille l'épargner lorsqu'il n'y en a plus (1). Ainsi donc, mon cher Criton, fais ce que je te dis, et ne me tourmente pas davantage.

(1) Allusion à un vers d'Hésiode. (*Les OEuvres et les Jours*, v. 367.)

A ces mots, Criton fit signe à l'esclave qui se tenait auprès. L'esclave sortit, et, après être resté quelque temps, il revint avec celui qui devait donner le poison, qu'il portait tout broyé dans une coupe. Aussitôt que Socrate le vit : Fort bien, mon ami, lui dit-il; mais que faut-il que je fasse? car c'est à toi à me l'apprendre.

Pas autre chose, lui dit cet homme, que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes appesanties, et alors de te coucher sur ton lit; le poison agira de lui-même. Et en même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec la plus parfaite sécurité, Échécrate, sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire : Dis-moi, est-il permis de répandre un peu de ce breuvage, pour en faire une libation?

Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire.

HUITIÈME NOTE.

Dans un point de l'espace inaccessible aux hommes [8]...

Premièrement, reprit Socrate, je suis persuadé que si la terre est au milieu du ciel et de forme sphérique, elle n'a besoin ni de l'air, ni d'aucun autre appui pour s'empêcher de tomber, mais que le ciel même, qui l'environne également, et son propre équilibre, suffisent pour la soutenir; car toute chose qui est en équilibre au milieu d'une autre qui la presse également, ne saurait pencher d'aucun côté, et par conséquent demeure fixe et immobile; voilà de quoi je suis persuadé.

Et avec raison, dit Symmias.

De plus, je suis convaincu que la terre est fort grande, et que nous n'en habitons que cette petite partie qui s'étend depuis le Phase jusqu'aux colonnes

d'Hercule, répandus autour de la mer comme des fourmis ou des grenouilles autour d'un marais : et je suis convaincu qu'il y a plusieurs autres peuples qui habitent d'autres parties semblables; car partout sur la face de la terre il y a des creux de toutes sortes de grandeur et de figure, où se rendent les eaux, les nuages et l'air grossier, tandis que la terre elle-même est au-dessus dans ce ciel pur où sont les astres, et que la plupart de ceux qui s'occupent de ces matières appellent l'*éther*, dont tout ce qui afflue perpétuellement dans les cavités que nous habitons n'est proprement que le sédiment. Enfoncés dans ces cavernes sans nous en douter, nous croyons habiter le haut de la terre, à peu près comme quelqu'un qui, faisant son habitation dans les abîmes de l'Océan, s'imaginerait habiter au-dessus de la mer, et qui, pour voir au travers de l'eau le soleil et les astres, prendrait la mer pour le ciel, et n'étant jamais monté au-dessus, à cause de sa pesanteur et de sa faiblesse, et n'ayant jamais avancé sa tête hors de l'eau, n'aurait jamais vu lui-même combien le lieu que nous habitons est plus pur et plus beau que celui qu'il habite, et n'aurait jamais trouvé personne qui pût l'en instruire. Voilà l'état où nous sommes. Confinés dans quelques creux de la terre, nous croyons en habiter les hau-

teurs; nous prenons l'air pour le ciel, et nous croyons que c'est là le véritable ciel dans lequel les astres font leurs cours; c'est-à-dire que notre pesanteur et notre faiblesse nous empêchent de nous élever au-dessus de l'air; car si quelqu'un allait jusqu'au haut, et qu'il pût s'y élever avec des ailes, il n'aurait pas plus tôt mis la tête hors cet air grossier, qu'il verrait ce qui se passe dans cet heureux séjour, comme les poissons en s'élevant au-dessus de la surface de la mer voient ce qui se passe dans l'air que nous respirons : et s'il était d'une nature propre à une longue contemplation, il connaîtrait que c'est le véritable ciel, la véritable lumière, la véritable terre; car cette terre, ces roches, tous les lieux que nous habitons, sont corrompus et calcinés, comme ce qui est dans la mer est rongé par l'âcreté des sels : aussi dans la mer on ne trouve que des cavernes, du sable, et partout où il y a de la terre, une vase profonde; il n'y naît rien de parfait, rien qui soit d'aucun prix, rien enfin qui puisse être comparé à ce que nous avons ici. Mais ce qu'on trouve dans l'autre séjour est encore plus au-dessus de ce que nous voyons dans le nôtre; et, pour vous faire connaître la beauté de cette terre pure, située au milieu du ciel, je vous dirai, si vous voulez, une belle fable qui mérite d'être écoutée.

Et nous, Socrate, nous l'écouterons avec un très-grand plaisir, dit Symmias.

On raconte, dit-il, que la terre, si on la regarde d'en haut, paraît comme un de nos ballons couverts de douze bandes de différentes couleurs, dont celles que nos peintres emploient ne sont que les échantillons; mais les couleurs de cette terre sont infiniment plus brillantes et plus pures, et elles l'environnent tout entière. L'une est d'un pourpre merveilleux; l'autre, de couleur d'or; celle-là, d'un blanc plus brillant que le gypse et la neige; et ainsi des autres couleurs qui la décorent, et qui sont plus nombreuses et plus belles que toutes celles que nous connaissons. Les creux même de cette terre, remplis d'eau et d'air, ont aussi leurs couleurs particulières, qui brillent parmi toutes les autres; de sorte que dans toute son étendue cette terre a l'aspect d'une diversité continuelle. Dans cette terre si parfaite, tout est en rapport avec elle, plantes, arbres, fleurs et fruits; les montagnes mêmes et les pierres ont un poli, une transparence, des couleurs incomparables; celles que nous estimons tant ici, les cornalines, les jaspes, les émeraudes, n'en sont que de petites parcelles. Il n'y en a pas une seule, dans cette heureuse terre, qui ne

les vaille, ou ne les surpasse encore : et la cause en est que là les pierres précieuses sont pures; qu'elles ne sont ni rongées, ni gâtées comme les nôtres par l'âcreté des sels et par la corruption des sédimens qui descendent et s'amassent dans cette terre basse, où ils infectent les pierres et la terre, les plantes et les animaux. Outre toutes ces beautés, cette terre est ornée d'or, d'argent et d'autres métaux précieux, qui, répandus en tous lieux en abondance, frappent les yeux de tous côtés, et font de la vue de cette terre un spectacle de bienheureux. Elle est aussi habitée par toutes sortes d'animaux et par des hommes, dont les uns sont répandus au milieu des terres, et les autres autour de l'air, comme nous autour de la mer, et d'autres dans des îles que l'air forme près du continent; car l'air est là ce que sont ici l'eau et la mer pour notre usage; et ce que l'air est pour nous, pour eux est l'éther. Leurs saisons sont si bien tempérées, qu'ils vivent beaucoup plus que nous, toujours exempts de maladies; et pour la vue, l'ouïe, l'odorat et tous les autres sens, et pour l'intelligence même, ils sont autant au-dessus de nous, que l'air surpasse l'eau en pureté, et que l'éther surpasse l'air. Ils ont des bois sacrés, des temples, que les dieux habitent réellement; des oracles, des prophéties, des visions, toutes les

marques du commerce des dieux : ils voient aussi le soleil et la lune et les astres tels qu'ils sont; et tout le reste de leur félicité suit à proportion.

Voilà quelle est cette terre à sa surface; elle a tout autour d'elle plusieurs lieux, dont les uns sont plus profonds et plus ouverts que le pays que nous habitons; les autres plus profonds, mais moins ouverts, et d'autres moins profonds et plus plats. Tous ces lieux sont percés par-dessous en plusieurs points, et communiquent entre eux par des conduits, tantôt plus larges, tantôt plus étroits, à travers lesquels coule, comme dans des bassins, une quantité immense d'eau; des masses surprenantes de fleuves souterrains qui ne s'épuisent jamais; des sources d'eaux froides et d'eaux chaudes: des fleuves de feu et d'autres de boue, les uns plus liquides, les autres plus épais, comme en Sicile ces torrens de boue et de feu qui précèdent la lave, et comme la lave elle-même. Ces lieux se remplissent de l'une ou de l'autre de ces matières, selon la direction qu'elles prennent chaque fois en se débordant. Ces masses énormes se meuvent en haut et en bas, comme un balancier placé dans l'intérieur de la terre. Voici à peu près comment ce mouvement s'opère : parmi les ouvertures de la terre, il en

est une, la plus grande de toutes, qui passe tout au travers de la terre; c'est celle dont parle Homère, quand il dit (1):

Bien loin, là où sous la terre est le plus profond abîme;

et que lui-même ailleurs, et beaucoup d'autres appellent le Tartare. C'est là que se rendent, et c'est de là que sortent de nouveau tous les fleuves, qui prennent chacun le caractère et la ressemblance de la terre sur laquelle ils passent. La cause de ce mouvement en sens contraire, c'est que le liquide ne trouve là ni fond ni appui; il s'agite suspendu, et bouillonne sens dessus dessous; l'air et le vent font de même tout à l'entour, et suivent tous ses mouvemens et lorsqu'il s'élève et lorsqu'il retombe; et comme dans la respiration, où l'air entre et sort continuellement, de même ici l'air, emporté avec le liquide dans deux mouvemens opposés, produit des vents terribles et merveilleux, en entrant et en sortant. Quand donc les eaux, s'élançant avec force, arrivent vers le lieu que nous appelons le lieu inférieur, elles forment des courans qui vont se rendre, à travers la terre, vers

(1) *Iliade*, liv. VIII, v. 14.

des lits de fleuves qu'ils rencontrent, et qu'ils remplissent comme avec une pompe. Lorsque les eaux abandonnent ces lieux et s'élancent vers les nôtres, elles les remplissent de la même manière; de là elles se rendent, à travers des conduits souterrains, vers les différens lieux de la terre, selon que le passage leur est frayé, et forment les mers, les lacs, les fleuves et les fontaines; puis s'enfonçant de nouveau sous la terre, et parcourant des espaces, tantôt plus nombreux et plus longs, tantôt moindres et plus courts, elles se jettent dans le Tartare, les unes beaucoup plus bas, d'autres seulement un peu plus bas, mais toutes plus bas qu'elles n'en sont sorties. Les unes ressortent et retombent dans l'abîme précisément du côté opposé à leur issue; quelques autres, du même côté : il en est aussi qui ont un cours tout-à-fait circulaire, et se replient une ou plusieurs fois autour de la terre comme des serpens, descendent le plus bas qu'elles peuvent, et se jettent de nouveau dans le Tartare. Elles peuvent descendre de part et d'autre jusqu'au milieu, mais pas au-delà; car alors elles remonteraient : elles forment plusieurs courans fort grands; mais il y en a quatre principaux, dont le plus grand, et qui coule le plus extérieurement tout autour, est celui qu'on appelle Océan. Celui qui

lui fait face, et coule en sens contraire, est l'Achéron, qui, traversant des lieux déserts, et s'enfonçant sous la terre, se jette dans le marais Achérusiade, où se rendent les ames de la plupart des morts, qui, après y avoir demeuré le temps ordonné, les unes plus, les autres moins, sont renvoyées dans ce monde pour y animer de nouveaux êtres. Entre ces deux fleuves coule un troisième, qui, non loin de sa source, tombe dans un lieu vaste, rempli de feu, et y forme un lac plus grand que notre mer, où l'eau bouillonne mêlée avec la boue. Il sort de là trouble et fangeux, et continuant son cours en spirale, il se rend à l'extrémité du marais Achérusiade, sans se mêler avec ses eaux; et après avoir fait plusieurs tours sous terre, il se jette vers le plus bas du Tartare; c'est ce fleuve qu'on appelle le Puriphlégéton, dont les ruisseaux enflammés saillent sur la terre, partout où ils trouvent une issue. Du côté opposé, le quatrième fleuve tombe d'abord dans un lieu affreux et sauvage, à ce que l'on dit, et d'une couleur bleuâtre. On appelle ce lieu Stygien, et Styx le lac que forme le fleuve en tombant. Après avoir pris dans les eaux de ce lac des vertus horribles, il se plonge dans la terre, où il fait plusieurs tours; et se dirigeant vis-à-vis du Puriphlégéton, il le rencontre dans le lac de l'Aché-

ron, par l'extrémité opposée. Il ne mêle ses eaux avec les eaux d'aucun autre fleuve; mais, après avoir fait le tour de la terre, il se jette aussi dans le Tartare, par l'endroit opposé au Puriphlégéton. Le nom de ce fleuve est le Cocyte, comme l'appellent les poètes.

NEUVIÈME NOTE.

Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie ? ?

Mais peut-être paraîtra-t-il inconséquent que je me sois mêlé de donner à chacun de vous des avis en particulier, et que je n'aie jamais eu le courage de me trouver dans les assemblées du peuple, pour donner mes conseils à la république. Ce qui m'en a empêché, Athéniens, c'est ce je ne sais quoi de divin et de démoniaque, dont vous m'avez si souvent entendu parler, et dont Mélitus, pour plaisanter, a fait un chef d'accusation contre moi. Ce phénomène extraordinaire s'est manifesté en moi dès mon enfance; c'est une voix qui ne se fait entendre que pour me détourner de ce que j'ai résolu, car jamais elle ne m'exhorte à rien entreprendre: c'est elle qui s'est

toujours opposée à moi, quand j'ai voulu me mêler des affaires de la république, et elle s'y est opposée fort à propos; car sachez bien qu'il y a long-temps que je ne serais plus en vie, si je m'étais mêlé des affaires publiques, et je n'aurais rien avancé ni pour vous, ni pour moi. Ne vous fâchez point, je vous en conjure, si je vous dis la vérité. Non, quiconque voudra lutter franchement contre les passions d'un peuple, celui d'Athènes, ou tout autre peuple; quiconque voudra empêcher qu'il ne se commette rien d'injuste ou d'illégal dans un état, ne le fera jamais impunément. Il faut de toute nécessité que celui qui veut combattre pour la justice, s'il veut vivre quelque temps, demeure simple particulier, et ne prenne aucune part au gouvernement. Je puis vous en donner des preuves incontestables, et ce ne seront pas des raisonnemens, mais ce qui a bien plus d'autorité auprès de vous, des faits. Écoutez donc ce qui m'est arrivé, afin que vous sachiez bien que je suis incapable de céder à qui que ce soit contre le devoir, par crainte de la mort; et que, ne voulant pas le faire, il est impossible que je ne périsse pas. Je vais vous dire des choses qui vous déplairont, et où vous trouverez peut-être la jactance des plaidoyers ordinaires: cependant je ne vous dirai rien qui ne soit vrai.

DIXIÈME NOTE.

Voilez-vous, ou je meurs une seconde fois [10] !

Après cela, ô vous qui m'avez condamné, voici ce que j'ose vous prédire; car je suis précisément dans les circonstances où les hommes lisent dans l'avenir, au moment de quitter la vie.

ONZIÈME NOTE.

Cependant dans son sein son haleine oppressée [11] ...

Il s'assit sur son lit, et n'eut pas le temps de nous dire grand' chose: car le Serviteur des Onze entra presque en même temps, et s'approchant de lui: Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le

poison, ils s'emportent contre moi, et me maudissent; mais pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont jamais venus dans cette prison, et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur, et que tu connais bien. Maintenant, tu sais ce que je viens t'annoncer; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. Et en même temps il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate, le regardant, lui dit: Et toi aussi, reçois mes adieux; je ferai ce que tu dis. Et se tournant vers nous: Voyez, nous dit-il, quelle honnêteté dans cette homme : tout le temps que j'ai été ici, il m'est venu voir souvent, et s'est entretenu avec moi: c'était le meilleur des hommes, et maintenant comme il me pleure de bon cœur! Mais allons, Criton, obéissons-lui de bonne grace, et qu'on m'apporte le poison, s'il est broyé; sinon, qu'il le broie lui-même.

DOUZIÈME NOTE.

Un faux rayon de vie errant par intervalle [12].

Jusque-là, nous avions eu presque tous assez de force pour retenir nos larmes; mais en le voyant boire, et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus les maîtres. Pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes s'échappèrent avec tant d'abondance, que je me couvris de mon manteau pour pleurer sur moi-même; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien, en songeant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti; et Apollodore, qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, à hurler et à sangloter avec tant de force, qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur, excepté Socrate: Que faites-vous? dit-il, ô mes bons amis! N'était-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes, pour éviter des scènes aussi peu convenables? car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir

avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos, et montrez plus de fermeté.

Ces mots nous firent rougir, et nous retînmes nos pleurs.

Cependant Socrate, qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir, et il se coucha sur le dos, comme l'homme l'avait ordonné. En même temps le même homme qui lui avait donné le poison s'approcha, et, après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra le pied fortement, et lui demanda s'il le sentait; il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes; et, portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se roidissait; et, le touchant lui-même, il nous dit que, dès que le froid gagnerait le cœur, alors Socrate nous quitterait. Déja tout le bas-ventre était glacé. Alors se découvrant, car il était couvert: Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette.

Cela sera fait, répondit Criton; mais vois si tu as encore quelque chose à nous dire.

Il ne répondit rien, et un peu de temps après il fit un mouvement convulsif; alors l'homme le découvrit tout-à-fait : ses regards étaient fixes. Criton, s'en étant aperçu, lui ferma la bouche et les yeux.

ÉPITRES

ET

POÉSIES DIVERSES.

ÉPITRE

FAMILIÈRE

A M. VICTOR HUGO.

ÉPITRE

FAMILIÈRE

A M. VICTOR HUGO.

Déja la première hirondelle,
Seul être aux ruines fidèle,
Revient effleurer nos créneaux
Et des coups légers de son aile
Battre les gothiques vitraux

Où l'habitude la rappelle.
Déjà l'errante Philomèle,
Modulant son brillant soupir,
Trouve sur la tige nouvelle
Une feuille pour la couvrir;
Et de sa retraite sonore
Où son chant seul peut la trahir,
Semble une voix qui vient d'éclore
Pour saluer avec l'aurore
Chaque rose qui va s'ouvrir.
L'air caresse, le ciel s'épure,
On entend la terre germer;
Sur des océans de verdure
Le vent flotte pour s'embaumer;
La source reprend son murmure;
Tout semble dire à la nature:
Encore un printemps pour aimer!

Encore un degré vers la tombe
Où des ans aboutit le cours!
Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours,
Sans que ta main l'ait savourée,
Sans que ton cœur l'ait respirée!
Cependant nos printemps sont courts!

Épris de la seule nature,
Horace, ambitieux d'oubli,
Lui confiant sa vie obscure,
Écoutait l'éternel murmure
Des cascades de Tivoli.
Souvent, assis sur ces ruines
D'où je voyais mourir le jour
Sous l'ombre de ces deux collines
Qui cachaient son humble séjour,
J'allai, plein des mêmes pensées,
Chercher ses traces effacées
Aux lieux par son ombre habités;
Et livrant ses vers au zéphyre
A leur écho faire redire
Les sons plaintifs de cette lyre
Qu'il a deux mille ans répétés!
Fuyant le tumulte des villes,
Aux lieux où les vagues tranquilles
Lavent les bords silencieux,
Virgile, assis sur le rivage,
Charmait les rochers de la plage,
De ses concerts mystérieux.
Dans la solitude qu'il aime,
Il marquait du doigt l'arbre même
Qui devait ombrager ses os,

Et voulait que dans le lieu sombre
Le concert des mêmes échos
Berçât le sommeil de son ombre
Du doux bruit des vents et des flots!
J'ai vu la retraite enchantée
Où, las d'une vie agitée
Par les orages du malheur,
Le Tasse, suivi par l'envie,
Revêtait, pour cacher sa vie,
Les humbles habits d'un pasteur.
Au penchant du cap de Sorrente,
Au pied d'un agreste rocher,
Bords où la vague transparente
Berce le paisible nocher,
Sous l'oranger de la colline
On voit encor l'humble ruine
De ce poétique séjour;
L'écho des vents et des cascades
Y roule à travers les arcades
Des sons de tristesse et d'amour!

Et toi, leur enfant, tu t'exiles
Des lieux par la muse habités,
Pour traîner des loisirs stériles
Dans l'air corrompu des cités!

Oiseau chantant parmi les hommes,
Ah! reviens à l'ombre des bois;
Il n'est qu'au désert où nous sommes
Des échos dignes de ta voix!
Viens respirer avant l'aurore
L'air embaumé qui semble éclore
Des baisers des fleurs et du jour,
Et mêlant ton ame encor pure
Avec le ciel et la nature
Rêver et chanter tour-à-tour!

Non loin de la rive embellie,
Où la Saône aux flots assoupis
Retrouve sa pente, et l'oublie
Pour caresser les verts tapis
Où son cours cent fois se replie,
Au pied des monts où l'on croit voir
La nuit s'enfuir, le jour éclore,
Dont les neiges que le ciel dore,
Comme un majestueux miroir,
Sur nos champs projettent encore
Les premiers reflets de l'aurore
Et l'ombre lointaine du soir,
Entre deux étroites collines
Se creuse un oblique vallon,

Tel que Virgile ou Fénélon
L'auraient peint de leurs mains divines;
Le double mont qui le domine
Et le défend de l'aquilon
Sous le poids des forêts s'incline,
Et de pente en pente décline
Jusqu'au lit bordé de gazon
Où notre humble ruisseau sans nom
Déroule sa nappe argentine,
Et dans son onde cristalline
Aime à bercer le doux rayon
De la lune qui l'illumine.
Le tiède regard du soleil
Le colore dès son réveil
De ses lueurs les plus dorées,
Et le soir ses teintes pourprées
Peignent le nuage vermeil
Où nage son disque, pareil
A des roses décolorées;
Et grace à l'aspect de ces lieux,
Tour-à-tour éclatant ou sombre,
Chacun de ses pas dans les cieux,
Par un contraste harmonieux,
Y fait lutter le jour et l'ombre!
Les champs, les fleurs, les eaux, les bois,

L'émail ondoyant des prairies,
Semés sur ses pentes fleuries,
S'entrelacent comme par choix,
Et semblent se plier aux lois
Des plus riantes symétries.
Le saule, penché sur les eaux,
Y baigne ses tristes rameaux
D'où ses larmes tombent en pluie,
Et qu'en agitant ses berceaux
L'haleine du zéphyr essuie.
Sur le tronc mousseux des ormeaux
La vigne avec grace s'appuie,
Et couvre de ses verts arceaux
La moisson par l'été jaunie.
L'onde amoureuse du rocher,
D'où l'entraîne un courant rapide,
En retombe en nappe limpide,
Y remonte en poussière humide,
Semble chercher à s'attacher
A ses flancs en perle liquide
Qu'un rayon du jour vient sécher;
Et, roulant sans bord sur sa pente
Que son écume au loin blanchit,
Bouillonne, fuit, dort ou serpente,
Gronde, murmure, et rafraîchit

L'air que charme sa plainte errante.
Suspendue aux flancs des coteaux
L'humble chaumière des hameaux
Blanchit à travers le feuillage;
Le couchant dort ses vitraux,
Et du toit couvert de roseaux
La fumée en léger nuage
Monte et roule ses plis mouvans,
Et cède aux caprices des vents
Qui la bercent sur le bocage.

Au sommet d'un léger coteau,
Qui seul interrompt ces vallées,
S'élèvent deux tours accouplées
Par la teinte des ans voilées,
Seul vestige d'un vieux château
Dont les ruines mutilées
Jettent de loin sur le hameau
Quelques ombres démantelées;
Elles n'ont plus d'autres vassaux
Que les nids des joyeux oiseaux,
L'hirondelle et les passereaux
Qui peuplent leurs nefs dépeuplées;
Le lierre au lieu des vieux drapeaux
Fait sur leurs cimes crénelées

Flotter ses touffes déroulées,
Et tapisse de verts manteaux
Les longues ogives moulées,
Où les vautours et les corbeaux,
Abattant leurs noires volées,
Couvrent seuls les sombres créneaux,
De leurs sentinelles ailées.
Ce n'est plus qu'un débris des jours,
Une ombre, hélas! qui s'évapore.
En vain à ces nobles séjours,
Comme le lierre aux vieilles tours,
Le souvenir s'attache encore;
Minés par la vague des ans,
Sur le cours orageux du temps
Leur puissance s'en est allée :
Ils font sourire les passans,
Et n'ont plus d'autres courtisans
Que les pauvres de la vallée.
Autour de l'antique manoir,
Tu n'entendras d'autre murmure
Que les soupirs du vent du soir
Glissant à travers la verdure,
Les airs des rustiques pipeaux,
Ou la clochette des troupeaux
Regagnant leur étable obscure,

Et quelquefois les doux concerts
D'une harpe mélancolique,
Dont une brise ossianique
Vient par momens ravir les airs,
A travers l'ogive gothique,
A l'écho de ces murs déserts.

C'est là que l'amitié t'appelle;
C'est là que de tes heureux jours,
Par mille gracieux détours,
Sur une pente naturelle,
Tu laisseras errer le cours;
C'est là que la Muse rêveuse,
Descendant du ciel sur tes pas,
Viendra, t'ouvrant ses chastes bras,
Comme une aile silencieuse,
T'enlever aux soins d'ici-bas!
Notre ame est une source errante
Qui, dans son onde transparente,
S'empreint de la couleur des lieux;
De la nature elle est l'image:
Tantôt sombre comme un nuage,
Tantôt pure comme les cieux!
Si, quittant ses rives fleuries,
Ses flots, par leur pente emportés,

Vont laver ces plages flétries
Par l'ombre obscure des cités,
Elle perd la teinte azurée,
Et, ne conservant que son nom,
Elle traîne une onde altérée,
Que souille un orageux limon,
Et le pasteur qui la vit naître
S'étonne, et ne peut reconnaître
L'eau murmurante du vallon.
Mais, dès qu'abandonnant ces plages,
Et retrouvant son lit natal,
Sa pente, sous de verts ombrages,
Ramène son flot de cristal,
Sur le sable d'or qu'elle arrose,
En murmurant elle dépose
L'ombre qui ternit ses couleurs,
Et, dans son sein que le ciel dore,
Limpide, elle retrace encore
L'azur du soir ou de l'aurore,
Les bois, les astres et les fleurs!

LE RETOUR.

LE RETOUR.

Vallon, rempli de mes accords,
Ruisseau, dont mes pleurs troublaient l'onde,
Prés, collines, forêt profonde;
Oiseaux, qui chantiez sur ces bords!

Zéphyr, qu'embaumait son haleine,
Sentiers, où sa main, tant de fois,
M'entraînait à l'ombre des bois,
Où l'habitude me ramène!

Le temps n'est plus! mon œil glacé,
Qui vous cherche à travers ses larmes,
A vos bords, jadis pleins de charmes,
Redemande en vain le passé!

La terre est pourtant aussi belle,
Le ciel aussi pur que jamais!
Ah! je le vois, ce que j'aimais
Ce n'était pas vous, c'était elle!

ÉPITRE

A M. AMÉDÉE DE PASTORET

ÉPITRE

A M. AMÉDÉE DE PASTORET.

Du poète de Stényclare
Si notre âge assoupi retrouvait les accords,
J'irais, je chanterais sur le luth de Pindare
Ou l'hymne du triomphe ou la gloire des morts.

Qu'il est beau de voler dans la noble carrière
Sur la trace de nos soldats!
De suspendre sa lyre au bronze des combats,
Et, dans des tourbillons de flamme et de poussière,
D'exciter leur vertu guerrière,
Ou de chanter la gloire en face du trépas!

La Muse aime à planer sur les champs du carnage,
A fouler sous ses pieds des lambeaux d'étendards,
Les membres des héros sur la poussière épars,
Et les tronçons brisés des glaives que leur rage
Semble encor défier de ses derniers regards.

Quel accompagnement sublime
Pour les chants inspirés du barde audacieux,
Que le bruit du canon roulant de cime en cime,
Ou le cri du coursier que la trompette anime,
Ou le fracas du pont qui gronde et qui s'abîme
Sous la bombe tombant des cieux!

Fier alors du péril, le poète partage
La sainte gloire du guerrier,
Et cueille, transporté de joie et de courage,
Quelques rameaux sanglans de son même laurier.

Mais mon génie obscur est loin de tant d'audace;
Fuyant la scène des combats,
J'aime mieux, sur les pas de Virgile ou d'Horace,
Dans quelque humble Tibur, comme eux cachant ma trace,
Égarer mollement mes pas.

J'aime mieux du penchant des collines prochaines
Entendre au loin monter le doux chant des pasteurs,
Ou bourdonner l'abeille autour du tronc des chênes,
Ou de mes limpides fontaines
Les flots assoupissans murmurer sous les fleurs.

J'aime mieux, dans ces bois où l'oiseau seul m'écoute,
Cherchant dès le matin le silence et le frais,
D'un pas inattentif perdre et chercher ma route,
Et, soupirant mes vers dans leurs antres secrets,
Entendre mes pas seuls résonner sous leur voûte,
Ou les pleurs de la nuit distiller goutte à goutte
Du dôme tremblant des forêts.

ÉPITRE

A M. CASIMIR DELAVIGNE.

ÉPITRE

A M. CASIMIR DELAVIGNE.

Saint-Point, près Mâcon, 9 février 1824.

Grace aux vers enchanteurs que tout Paris répète,
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite;
Et le soir, pour charmer les ennuis des hivers,
Autour de mon foyer nous relisons ces vers
Où brille en se jouant ta muse familière,
Qu'eût enviés Térence, et qu'eût signés Molière.

Comment peux-tu passer, par quel don, par quel art,
De Syracuse au Hâvre, et du Gange à Bonnard?
Puis, déployant soudain les ailes de Pindare,
Sur les bords profanés de Sparte et de Mégare
Aller d'un vers brûlant tout-à-coup rallumer
Ces feux dont leurs débris semblent encor fumer,
Ces feux de la vertu, de l'honneur, du courage,
Que recouvrent en vain dix siècles d'esclavage?
Comment, redescendu de ce brillant séjour,
Dans les bois de Meudon viens-tu chanter l'Amour?
Franchissant d'un seul trait tout l'empire céleste,
Le génie est un aigle, et ton vol nous l'atteste!

Relégué loin des bords où tout Paris charmé
Voit le fier Manlius en bourgeois transformé,
Obéissant aux cris d'un parterre idolâtre,
Livrer ton nom modeste aux bravos du théâtre,
Je n'ai point encor lu ces chants que par ta voix
Messène a soupirés pour la troisième fois.
En vain l'écho léger que chaque jour publie,
Oracle du matin que le soir on oublie,
A porté jusqu'à moi quelques lambeaux de vers,
Quelques sons décousus de tes brillans concerts:
Dans ma soif des beaux vers, que ton nom seul rallume,
J'ai dévoré la page, et j'attends le volume.

On dit que dans ces chants ton génie exalté
Prêche à des convertis l'antique liberté;
On dit qu'après trente ans d'esclavage et de crimes
Cette divinité respire dans tes rimes
Les parfums épurés d'un chaste et noble encens;
Que son nom dans ta bouche a repris son beau sens,
Et que, de trois pouvoirs lui formant un trophée,
De son bonnet sanglant ta main l'a décoiffée.
Ah! j'en rends grace à toi! nous pourrons adorer
Celle qu'avant tes vers il nous fallait pleurer;
Son culte entre tes mains est pur et légitime:
Tu renîrais tes dieux s'ils commandaient le crime.

Pour moi, tremblant encor du nom qu'elle a porté,
J'aborde ses autels avec timidité,
Craignant à chaque instant qu'arraché de sa base
Le dieu mal affermi ne tombe et nous écrase.
Le siècle où je naquis excuse mes terreurs:
J'entendais au berceau le bruit de ses fureurs;
Son arbre, dont le sang arrosait les racines,
Portait, au lieu de fruits, la mort et les rapines.
Pour la première fois quand j'invoquai son nom,
Ce fut sous les verrous d'une indigne prison,
Dans les étroits guichets d'un cachot solitaire.
Elle me disputait aux baisers de mon père,

Qui, caressant son fils à travers les barreaux,
Payait d'un reste d'or la pitié des bourreaux.
Je vis, en grandissant, je vis sa main sanglante
Arracher des autels la prière tremblante,
Souiller, jeter au vent la cendre des tombeaux,
Des temples avilis disperser les lambeaux,
Et, le pied chancelant des suites d'une orgie,
Couvrant ses cheveux plats du bonnet de Phrygie,
Au long cri de la mort, à sa voix renaissant,
Danser sous l'échafaud qui ruisselait de sang.
Oui, voilà sous quels traits, dans ma sombre pensée,
Par la main du malheur son image est tracée.
Pardonne, ô Liberté! pour effacer ces traits
Il faut, il faut au moins un siècle de bienfaits.

Hâte ces jours heureux, toi qui chantes sa gloire!
Mêle une page blanche à sa funèbre histoire:
Qu'on la voie en tes vers, vierge de sang humain,
Rejeter ce poignard qui ruisselle en sa main;
Devant un sceptre juste incliner un front libre;
De la force et du droit maintenir l'équilibre;
Nous couvrir d'une main du bouclier des lois,
Et de l'autre affermir la majesté des rois.

Mais c'est assez parler de nos vaines querelles;

Le temps emportera ce siècle sur ses ailes;
Et laissera tomber dans l'éternelle nuit
De nos dissensions le misérable bruit.
D'autres siècles viendront, chargés d'autres promesses;
Ils tromperont encor nos trompeuses sagesses;
Sur leur cours orageux l'homme encore emporté
Dans ses rêves nouveaux verra la vérité!
C'est la loi des esprits : tout cherche, et tout travaille.
Ce monde, cher Lavigne, est un champ de bataille
Où des ombres d'un jour passent en combattant :
Pour qui? Pour un fantôme, un système, un néant,
Et, quand ils sont tout près de saisir leur idole,
C'est un ballon qui crève, et du vent qui s'envole.

Émule harmonieux des cygnes d'Eurotas,
Ne prêtons point la lyre à ces tristes combats.
Laissons d'un siècle vain l'impuissante sagesse
Soulever ces rochers qui retombent sans cesse;
Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel;
Ne mêlons point les voix de ces filles du ciel,
Ne mêlons pas les sons des lyres profanées
Aux cris de passions de nos jours déchaînées :
Mais demandons ensemble à la nature, aux dieux,
Ces chants modérateurs, sereins, mélodieux,
Ces chants de la vertu dont la sainte harmonie

Ressemble quelquefois à la voix du génie,
Qui calment les partis, adoucissent les mœurs,
S'élèvent au-dessus des terrestres clameurs,
Et, sur l'aile du temps traversant tous les âges,
Brillent comme l'iris sur les flancs des nuages.

Mais, adieu; de l'Épître osant braver les lois,
La muse inattentive élève trop la voix.
D'un ton plus familier, d'une voix plus touchante,
Je voulais te parler, et voilà que je chante.

Ainsi, quand sur les bords du lac qui m'est sacré,
Séduit par la douceur de son flot azuré,
Ouvrant d'un doigt distrait l'anneau qui la captive,
J'abandonne ma barque à l'onde qui dérive,
Je ne veux que raser dans mon timide cours
De ses golfes rians les flexibles contours,
Et, sous le vert rideau des saules du bocage,
Glisser, en dérobant quelques fleurs au rivage.
Mais du vent qui s'élève un souffle inaperçu
Badine avec ma voile, et l'enfle à mon insu;
Le flot silencieux sur la liquide plaine
Pousse insensiblement la barque qui m'entraîne;
L'onde fuit, le jour tombe; et, réveillé trop tard,
Je vois le bord lointain fuir devant mon regard.

ÉPITRE

A M. A. DE LAMARTINE,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

ÉPITRE

A M. A. DE LAMARTINE,

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

Sur la Liberté.

Captif sous mes rideaux, dont la double barrière
Enfermait avec moi la fièvre meurtrière,
J'humectais vainement mes poumons irrités
Des sirops onctueux par Charlard inventés;

Mon rhume s'obstinait, et ma bruyante haleine
Par secousse, en sifflant, s'exhalait avec peine.
Tes vers, qui m'ont sauvé, m'ont appris, un peu tard,
Qu'Apollon, pour guérir, vaut son docte bâtard;
Et je crois, plein du dieu qu'en te lisant j'adore,
Que l'oracle du Pinde est celui d'Épidaure.

Oui, tu m'as bien compris; oui, cette liberté
Qui séduit ma raison à sa mâle beauté,
Que ma muse poursuit de son ardent hommage,
Et dont mes fleurs d'un jour ont couronné l'image,
Propice à l'innocent, redoutable au pervers,
Est celle que Socrate invoque dans tes vers.
Messène l'adorait au pied du mont Ithôme,
Venise n'embrassa que son sanglant fantôme;
Son arc de l'Helvétie a chassé les Germains,
Et la flèche de Tell étincelle en ses mains.

Créé pour commander, l'homme naquit sans maître,
Et, chef-d'œuvre imparfait du Dieu qui le fit naître,
Avec l'instinct du bien vers le mal emporté,
Pour choisir la vertu, reçut la liberté.
La licence est en lui l'abus d'un droit sublime:
La liberté gouverne, et la licence opprime.
Elle seule, à nos yeux, de son front sans pudeur

Sous un masque romain déguisa la laideur,
Et de la liberté simulacre infidèle,
Lui ravit nos respects en se donnant pour elle.
L'excès de la raison comme un autre est fatal,
Et l'abus d'un grand bien le change en un grand mal.
Pour détrôner l'abus, proscrirons-nous l'usage?
Mais quel bienfait si grand, ou quelle loi si sage,
Hors la tendre amitié, quel sentiment si beau,
Dont l'abus dangereux n'ait pas fait un fléau?
Du soupçon à l'œil faux la prudence est suivie,
Et l'émulation traîne après soi l'envie :
Pour la philosophie, un jour on m'a conté
Que son front se gonfla d'avoir trop médité;
Son cerveau douloureux s'ouvrit, et le sophisme
En sortit tout armé d'un double syllogisme;
Entre Euclide et Pascal, de l'excès du savoir
Naît le doute effaré qui regarde sans voir;
La faiblesse pour mère a l'extrême indulgence,
Et l'extrême justice est presque la vengeance.
En punissant la faute, elle insulte au malheur :
La torture, à sa voix, fit mentir la douleur.
Thémis moins rigoureuse est aujourd'hui plus juste;
Mais on la trompe encore, et sa balance auguste
N'incline pas toujours du côté du bon droit;
Son glaive tombe à faux et frappe en maladroit.

La chicane au teint jaune, aux doigts longs et difformes,
Entoure son palais du dédale des formes,
Et dans l'obscurité, les plaideurs aux abois
Sont par leurs défenseurs pillés au fond du bois.
J'ôte à ce parvenu la toge qui le pare,
Et je découvre un sot caché sous la simarre!
Que faire? de Thémis briser les tribunaux?
Mettre sa toque en cendre, et sa robe en lambeaux?
Mais je vois un bandit, qui ne craint plus l'enquête,
A ma bourse, en plein jour, adresser sa requête;
Et deux plaideurs manseaux, de colère animés,
En champ clos pour leurs droits plaider à poings fermés.

Noble chevalerie, autrefois ta bannière
De l'Orient pour nous rapporta la lumière.
J'aime avec l'Arioste à vanter tes exploits
Dont la justice errante a devancé les lois;
A voir tes jeux guerriers, ton amoureux servage
Adoucir de nos mœurs l'aspérité sauvage.
Mais dans leurs jeux parfois tes preux moins innocens
Ont, la lance en arrêt, détroussé les passans,
Ont levé sur l'hymen des dîmes peu morales,
Et, possesseurs armés de leurs jeunes vassales,
Opposant aux maris des remparts crénelés,
Ont plus fait d'orphelins qu'ils n'en ont consolés.

Eh bien, de nos romans bannirons-nous les fées?
Irons-nous, de l'histoire arrachant tes trophées,
Des excès féodaux d'un fougueux châtelain
Flétrir Clisson, Roland, Bayard et Duguesclin?

Le saint amour des rois dans sa ferveur antique
Des plus beaux dévoûmens fut la source héroïque.
Mais cet amour outré mène au mépris des lois,
Foule à pieds joints l'honneur, le bon sens et nos droits,
Sous le joug du pouvoir se jette avec furie,
Compte un homme pour tout et pour rien la patrie.
J'en conclus qu'en tous lieux, surtout chez les Français,
L'incertaine raison marche entre deux excès,
Et court, dès qu'un faux pas l'écarte de sa route,
Du bonheur qu'on espère au malheur qu'on redoute;
Ainsi qu'un clair ruisseau captif entre ses bords,
Qui sans les inonder leur verse ses trésors,
Gonflé par un orage, en un torrent se change,
Et roule sur les fleurs les débris et la fange.
Si les lois, si les arts, le bon droit, le bon goût,
Si tout admet l'excès, si l'excès flétrit tout,
Ami, la liberté n'en est pas plus complice
Que toute autre vertu dont l'abus est un vice.
A son front virginal ma main n'a pas ôté
Le bonnet phrygien qu'il n'a jamais porté.

Pourquoi donc, trop séduit d'une fausse apparence,
Nommer la liberté quand tu peins la licence?

Eh! que répondrais-tu, si quelque noir censeur,
Trompé par tes accords, et sourd à leur douceur,
Dans la Vierge immortelle à qui tu rends hommage,
Voulait voir cet esprit d'imposture et de rage
Qui, sur les bancs dorés d'un concile romain,
Présida dans Constance un brandon à la main;
De Jean Hus, en priant, signa l'arrêt barbare;
Au front d'un Alexandre égara la tiare;
Qui, le doigt sur la bouche, au fond du Louvre assis,
Attisait les complots que soufflait Médicis,
Et poussait Charles-Neuf, quand ses mains frénétiques
Frappaient d'un plomb dévot des sujets hérétiques;
Qui se signant le front, l'air contrit, l'œil fervent,
Pour immoler Henri s'échappait d'un couvent;
Dont partout aujourd'hui la tortueuse audace
Se mêle en habit court aux nouveaux fils d'Ignace;
Qui prêche sous le frac, rampe sous le surplis,
Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis;
Malgré ses trois mentons, vante ses abstinences,
Se glisse incognito de la chaire aux finances,
Résigné, s'il le faut, à sauter du saint lieu
Dans le fauteuil royal où s'assit Richelieu?

Mais non, ce fanatisme est l'abus que je blâme;
Il n'a pas allumé ces traits de vive flamme
Qui, par l'aigle de Meaux à ta muse inspirés,
Brillent comme un reflet de ses foudres sacrés.
Il n'a pas modulé ces sons dont l'harmonie
Semble un écho pieux des concerts d'Athalie.
Non, non, ce n'est pas lui que ta lyre a chanté;
C'est la religion, sœur de la liberté!
Un flambeau dans les mains, les ailes étendues,
Des bras du roi des cieux toutes deux descendues,
Chez les rois de la terre ont voulu s'exiler
Pour affranchir l'esclave ou pour le consoler.
Toutes deux ont ensemble erré parmi les tombes;
Toutes deux, s'élançant du fond des catacombes,
Sous un même drapeau marchaient d'un même pas,
Répandaient la lumière et ne l'étouffaient pas.
L'une, le front paré des palmes du martyre,
Présente l'espérance aux humains qu'elle attire;
Clémente, elle pardonne avec Guise expirant,
Embrase Fénélon d'un amour tolérant,
Guide Vincent-de-Paule, ensevelit Voltaire,
Brûle de chastes feux ces anges de la terre
Qui sans faste et sans crainte à la mort vont s'offrir,
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.
L'autre, le casque en tête, et le pied sur des chaînes,

Sourit à Miltiade, inspire Démosthènes,
Joue avec le laurier cueilli par Washington,
Et l'offre aux dignes fils des Grecs de Marathon,
Libres s'ils sont vainqueurs, et libres s'ils périssent,
Qu'un poète secourt et que des rois trahissent.
Viens, et sans condamner nos cultes différens,
Viens aux pieds des deux sœurs échanger nos sermens.
Éclairés par leurs yeux, réchauffés sous leurs ailes,
Pour les mieux adorer, unissons-nous comme elles;
Et, dans un même temple, à deux autels voisins,
Offrons nos dons divers sans désunir nos mains.

Que j'aime le tableau de ta barque incertaine
Cédant en vers si doux au souffle qui l'entraîne!
Au gré des flots mouvans, par la brise effleurés,
Sous nos deux pavillons nous voguons séparés;
Mais, quel que soit le bord où tende notre audace,
Pour nous montrer du doigt l'écueil qui nous menace,
Nous saluer d'un signe et d'un regard ami,
Laissons tomber la rame élevée à demi.
Demandons l'un pour l'autre une mer sans orage,
Un ciel d'azur, un port au terme du voyage,
Un vent qui nous y mène, et, propice à tous deux,
M'apportant tes souhaits, te reporte mes vœux.

ADIEUX

AU COLLÈGE DE BELLEY *.

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des Dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

* Cette pièce, composée en 1809, ne peut qu'intéresser vivement les admirateurs de M. de Lamartine, comme essai précoce d'une muse qui donnait déjà la promesse si fidèlement tenue de son brillant avenir.

Trop tôt je t'abandonne, et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse
Guidaient mes faibles pas au sentier des vertus,
Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus!

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocens appas;
Sous le poids des chagrins si mon ame soupire,
Vous ne la consolerez pas.

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue un instant m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix!

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire!
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir!
Et que des passions l'ivresse téméraire
Se calme à votre souvenir!

Et toi, douce Amitié, viens, reçois mon hommage;
Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs;
Ce dieu tendre et cruel qui m'attend au passage,
Ne fait naître que des soupirs.

Ah! trop volage enfant, ne blesse point mon ame
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois!
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme;
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée
Y trouvera toujours un appui tout nouveau,
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon ame défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur;
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur.

FIN DU TOME PREMIER.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Sur cette nouvelle édition, par M. Jules Janin . . 1

PREMIÈRES MÉDITATIONS POÉTIQUES. . . . 7

Préface par M. Charles Nodier. 9

Première méditation. L'Isolement. 19

Deuxième méditation. L'Homme. 23

Troisième méditation. A Elvire. 37

Quatrième méditation. Le Soir. 41
Cinquième méditation. L'Immortalité. 45
Sixième méditation. Le Vallon. 53
Septième méditation. Le Désespoir. 57
Huitième méditation. La Providence à l'homme. . 65
Neuvième méditation. Souvenir. 73
Dixième méditation. Ode. 79
Onzième méditation. L'Enthousiasme. 87
Douzième méditation. La Retraite. 93
Treizième méditation. Le Lac. 97
Quatorzième méditation. La Gloire. 101
Quinzième méditation. La Naissance du duc de Bordeaux. 105
Seizième méditation. La Prière. 113
Dix-septième méditation. Invocation. 119
Dix-huitième méditation. La Foi. 121
Dix-neuvième méditation. Le Génie 131
Vingtième méditation. Philosophie. 139
Vingt-unième méditation. Le Golfe de Baya. . . . 145
Vingt-deuxième méditation. Le Temple 151
Vingt-troisième méditation. Chants lyriques de Saül. 155
Vingt-quatrième méditation. Hymne au Soleil. . 163
Vingt-cinquième méditation. Adieu. 167
Vingt-sixième méditation. La Semaine Sainte. . . 173
Vingt-septième méditation. Le Chrétien mourant. 177
Vingt-huitième méditation. Dieu. 179
Vingt-neuvième méditation. L'Automne. 189
Trentième méditation. La Poésie sacrée. 193

LA MORT DE SOCRATE. 207

Avertissement. 209

Notes sur la mort de Socrate. 261

ÉPITRES ET POÉSIES DIVERSES. 305

Épitre familière à M. Victor Hugo. 309

Le Retour. 321

Épitre à M. Amédée de Pastoret 325

Épitre à M. Casimir Delavigne. 331

Épitre à M. A. de Lamartine, par M. Casimir Delavigne 339

Adieux au collège de Belley. 349

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

28 346
51

SOUSCRIPTION

AUX OUVRAGES

DE M.

C. DELAVIGNE.

4 VOLUMES GRAND IN-8°,

IMPRIMÉS SUR PAPIER CAVALIER VÉLIN,

Plus deux livraisons de vignettes.

Cette nouvelle édition contiendra tous les ouvrages que M. Casimir Delavigne a publiés jusqu'à ce jour. Elle sera imprimée d'une manière tout-à-fait semblable au Lamartine, dont nous mettons en vente le premier volume. Elle formera quatre volumes de texte et deux livraisons de gravures, en totalité six livraisons.

Le prix de chaque livraison est de 4 fr.

La première livraison paraîtra le 15 mars prochain, les autres de mois en mois.

ON SOUSCRIT,

EN PAYANT UN VOLUME A L'AVANCE,

CHEZ FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N. 39.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

DEC - 5 1967
NOV 8 1969
OCT 30 1970
NOV - 6 1970
NOV 17 1970
OCT - 9 1971
NOV 11 1971
DEC - 2 1971
SEP 24 '81
SEP 25 '81
OCT 21 '81
OCT 18 '81
11 MARS 1992
07 MARS 1992

CE

a39003 002442464b

CE PQ 2325
.A1 1832 V001
C01 LAMARTINE, A OEUVRES.
ACC# 1224409